

Le Saint 03 - Le Saint En Afrique

Charteris, Leslie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LES AVENTURES DU SAINT

LE SAINT EN AFRIQUE

PAR
LESLIE
CHARTERIS



LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

LESLIE CHARTERIS
LES AVENTURES DU SAINT

LE SAINT EN AFRIQUE

Adapté de l'anglais par M. Michel-Tyl

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du Saint-Gothard, PARIS (xiv^e)
© Librairie Arthème Fayard, 1963.
Première parution : 1929

CHAPITRE PREMIER

OÙ LE DOCTEUR BOGAN SE SERT D'EXPLOSIF AFIN DE SOIGNER LA SANTÉ DE SON PORTEFEUILLE

Les flots impétueux de l'Ouembérééré coulaient entre deux rives à pic. De l'une à l'autre, aucun moyen de communication ; sur les berges, s'élevait la dense végétation de l'équateur, des arbres énormes aux retombées chevelues, des lianes gigantesques qui semblaient jaillir des branches ; courant sur le sol, un enchevêtrement de plantes aiguës comme des poignards.

Dans cette brousse hostile, un étroit sentier avait été taillé à coups de sabre ; cela n'empêchait pas la nature de reprendre l'offensive et de regagner en hâte l'espace qu'on lui avait dérobé.

Deux hommes inspectaient le paysage. Ils venaient d'effectuer une brève exploration en aval et en amont. Maintenant, immobiles, ils considéraient le pont qui tendait au-dessus de l'Ouembérééré un tablier rudimentaire soutenu par des câbles d'acier.

Le plus gros des deux compagnons était un petit personnage dont la rondeur semblait, paradoxalement, dépourvue de toute bonhomie ; il souleva son casque de toile, épongea son crâne chauve ; dans sa face de lune, un regard cruel de goret carnassier dévisagea l'homme qui l'avait conduit jusque-là.

— Eh bien, Weedy ! exprima-t-il d'un ton éloquent.

L'interpellé était long, maigre, efflanqué même ; sur son torse sans chair, il portait une chemise enfoncée dans un short mal retenu à la ceinture ; ses traits anguleux, mal rasés toujours, offraient une apparence inquiétante, comparable à celle de ces animaux nocturnes, chacals ou hyènes, qui rôdent derrière les grands fauves pour se repaître des reliefs abandonnés. En réponse à la remarque de son compagnon, il haussa les épaules.

— Aucun danger : j'ai traversé le pont à plusieurs reprises.

— Et vous en êtes certain ? Nous ne risquons aucune mauvaise rencontre avant d'atteindre la Mission ? Les Ziskous ?

— Ils ne s'aventurent jamais de ce côté sans un motif sérieux.

— Très bien, décida le corpulent personnage qui était manifestement le chef de l'expédition. Je passe le premier : vous me

suivrez avec le pick-up, Weedy.

Celui-ci eut un regard peu amène, mais il acquiesça :

— Entendu, Doc.

Ainsi le docteur Bogan s'engagea-t-il à pied sur la passerelle ; elle oscillait faiblement au-dessus des eaux de la rivière. Limoneuses – il avait plu peu auparavant – elles charriaient des détritux, des racines arrachées aux rives ; un tronc passa en tourbillonnant.

À trois reprises, Bogan s'arrêta. Il examina les câbles d'acier qui supportaient le tablier, se pencha de façon à mieux étudier les filins ; une expression satisfaite se joua sur son visage épais ; la petite moustache noire, poussée sous son nez rond comme un tubercule au milieu du visage, frémissait d'aise. Parvenu sur l'autre rive, il attendit que Weed effectuât la manœuvre convenue. Il s'agissait de mener d'une berge à l'autre le pick-up, un de ces engins hauts sur roues, à la carrosserie rudimentaire et qui sont capables d'affronter tous les terrains, toutes les aventures.

À faible allure, sans à-coups, ne cessant d'observer la passerelle, Weed fit passer le véhicule sur la rive opposée ; il le gara sous la futaie de telle sorte qu'il échappait aux regards. Dans les branches au-dessus de leurs têtes, une compagnie de singes menait grand tapage.

— Avant tout, il faut effacer les traces de pneus, recommanda Bogan.

De longues fougères leur servirent de balais, bientôt eurent disparu les empreintes laissées par le passage de la camionnette.

— Au travail, maintenant ! ordonna Bogan.

Cependant, au moment où ils déchargeaient deux ou trois caisses de l'auto, un ultime souci l'assaillit.

— Vous êtes sûr qu'on ne risque pas de voir Grey nous tomber dessus à l'improviste ?

— Aucun danger. Lorsqu'il quitte la Mission de cette manière, c'est pour une randonnée d'une journée au moins ; parfois même il s'en va pour deux ou trois jours. Il est passé il y a quarante-huit heures, vous-même l'avez aperçu, Doc.

— Alors, allons-y !

Tout avait été prévu, décidé, arrêté entre eux, avant d'entreprendre leur voyage avec ce qu'il comportait d'aléa ; ils ne perdaient pas une minute ; ils ne parlaient pas, chacun exécutant sa partie dans le duo mis au point auparavant.

Quiconque les eût aperçus immédiatement aurait deviné leurs intentions : faire sauter la passerelle ! Et, pour le biographe habituel de Simon Templar dit le Saint, quelle exaltation que de recréer en pensée les gestes accomplis par les adversaires de l'aventurier ! Quel enthousiasme à imaginer les minutes au cours desquelles des criminels mirent sur pied quelque projet redoutable destiné à s'achever par un

drame, dans le sang souvent, plus d'une fois par la mort !

Tel est encore le cas aujourd'hui : si Templar connut les émotions du chasseur quand il eut à se mesurer avec le docteur Bogan et son acolyte Weed, c'est par induction, en analysant les renseignements recueillis plus tard, les aveux échappés aux bandits, leurs vantardises aussi ; ainsi le mémorialiste du Saint est-il en mesure de faire revivre, à l'intention des innombrables amis du Saint, cette heure qui allait marquer le premier acte de l'entreprise criminelle des deux bandits.

Sous le soleil gris de Kanaba, l'une des dernières colonies de la Couronne britannique, au plein cœur de l'Afrique, située entre le Kenya et l'Ouganda, le docteur Bogan avait résolu d'atteindre à la fortune, quels que fussent les moyens à employer pour y parvenir. Le lieu lui semblait singulièrement propice : le Kanaba figure à coup sûr parmi les territoires les plus déshérités du globe, les moins connus aussi. Or, c'est là que Bogan venait de découvrir la recette de la richesse.

Pour l'instant, agenouillé sur le pont, il fixait au-dessous des planches du tablier les bâtons de dynamite que Weed reliait entre eux à l'aide d'un cordon. Tout fut bientôt en place. Pour obtenir un résultat définitif, Bogan attacha une dernière cartouche à l'un des câbles qui soutenaient la passerelle. Soufflant, casque rejeté sur la nuque, il contempla son œuvre.

— Excellent ! apprécia-t-il.

Tourné vers son compagnon, il s'inquiéta une fois de plus :

— Grey ne dispose d'aucun autre passage ?

— Le Ouembéré est infranchissable sur la plus longue partie de son cours, répliqua Weed. D'ici que Grey soit en mesure de rejoindre la Mission nous serons loin vers le nord.

— Parfait ! conclut son chef. Mettons le détonateur en place.

Ils déroulèrent les fils de façon à se poster à l'écart, les fixèrent aux bornes de l'instrument. Un dernier coup d'œil à la passerelle, et Bogan enfonça la mince tige de l'appareil. Une longue détonation éclata, des débris de bois jaillirent vers le ciel tandis que les filins d'acier, tranchés net, cinglaient l'air, pareils à des serpents tronçonnés et agités de mouvements convulsifs. Des oiseaux s'envolèrent, les singes piaillèrent ; des courses confuses retentirent sous bois, des animaux détalèrent. Puis le silence se rétablit peu à peu ; des débris gisaient un peu partout, planches brisées, branches cassées, feuilles hachées par l'explosion.

Le docteur Bogan quitta l'abri, suivi par son complice. Il se dirigea vers la berge ; sur la rive opposée, le pont restait encore retenu aux arbres auxquels les câbles étaient fixés, mais ceux-ci, comme les restes du tablier, tombaient maintenant vers la rivière. Le chemin était coupé.

— Excellent ! jugea Weedy.

— Ouais, renchérit son chef. Le docteur John Grey passe, dit-on, pour un faiseur de miracles auprès des indigènes. Je ne le crois pas pourtant capable de traverser l'Ouembérére d'une enjambée !

Avec un clin d'œil à l'adresse de Weedy :

— D'ailleurs, moi aussi, je sais me tirer d'affaire en matière de miracles ! Vous le constaterez par vous-même.

Ils ramassèrent les caisses, les outils, tout ce qui rappelait leur présence et jetèrent le tout dans la camionnette. Bogan ne cessait cependant d'inspecter les alentours ; ses traits, faussement bonasses, ne montraient d'ailleurs aucun souci ; c'était plutôt l'instinct d'un homme qui va défier un danger : après tout, il s'engageait sur le territoire des Ziskous et ceux-ci bénéficiaient d'une réputation solidement acquise : sauvages, fétichistes, cannibales même prétendaient certains. De quoi faire réfléchir plus d'un. Or, c'était sur leur territoire qu'il faudrait découvrir le secret du docteur Grey. Ce secret, quelle fortune !

À l'inverse de son chef, Weedy se montrait inquiet. Il hésitait à prendre place sur le siège de la camionnette. Comme Bogan, déjà au volant, l'appelait, le long individu eut un soupir qui trahissait son embarras :

— Je me demande...

— Quoi ? répartit rudement Bogan. Vous n'allez pas avoir des scrupules maintenant !

— Sûrement pas, Doc ! Je pensais seulement qu'il serait peut-être plus sage que je reste ici.

— Drôle d'idée ! Vous avez peur de ce qui nous attend chez les Ziskous ?

— Je les connais, je parle leur langue ; j'ai moins à les craindre que vous, Doc. Non, je songeais à Grey. Supposons qu'il reparaisse plus tôt nous ne pensions. Un hasard, un ennui mécanique, est-ce que je sais. Il arrive de l'autre côté, il trouve le pont démolí, il se penche au-dessus de la rivière. Et moi, je suis tranquillement caché. Je l'arrête net : plus de danger pour qu'il aille se plaindre.

— Comment l'entendez-vous, Weedy ? L'arrêter, comment ?

— Un projectile bien placé.

Il tapotait sa ceinture où, dans un étui, était suspendu un revolver. Bogan réagit avec violence :

— Idiot ! Ne vous avisez plus d'avoir des idées comme celle-là ! Vous ne comprenez pas que, même si vous tuez Grey, un porteur, son mécano, quelqu'un enfin risque de vous apercevoir. Il donnera l'alarme ; nous aurons la police à nos trousses. Montez vite ! Nous avons mieux à faire. Une fortune nous attend.

Weed tergiversait encore. Il maugréa :

— Ce bon Dieu de Grey est adoré dans la région ; il trouvera des indigènes pour l'aider. Ils sont capables de se jeter à l'eau pour tendre des lianes en travers de la rivière. Et ensuite...

— Ensuite, il sera temps de réagir ! clama le docteur. Retenez ceci, Weedy : si vous désirez travailler avec moi, ne jamais commettre un meurtre tant qu'il ne se révèle pas absolument nécessaire.

— Bon, soupira Weedy. À votre aise. Mon instinct, à moi, me le dit : vous regretterez cette décision.

Bogan avait déjà le pied sur la pédale d'embrayage : il démarra sans douceur. Il bougonnait :

— Avant que le docteur Grey n'arrive et qu'il ne réussisse à passer la rivière, même à la nage avec une liane pour assurer sa sécurité, il lui faudra du temps. Après, il sera obligé de parcourir douze miles à pied. Dans cette brousse cela représente quatre bonnes heures, quand on n'a pas de voiture. Pendant ce temps, nous aurons atteint la Mission de Moukoulou ; la fortune nous appartiendra.

— Dieu vous entende, exhala Weedy d'un ton concentré et mâchant de plus belle la cigarette qui ne quittait pas le coin de ses lèvres et qu'il oubliait d'allumer la plupart du temps.

La piste s'ouvrait devant eux, étroite, resserrée entre les arbres qui la bordaient. Souvent la camionnette avait juste la place de passer, branches et lianes giflaient la carrosserie. Parfois, un animal bondissait en travers du chemin, un singe qui dévisageait les intrus, un couple de pintades ; il y eut même un bond d'or taché de noir : une panthère.

La nature était hostile, à l'image de ces Ziskous dont la pensée ne lâchait pas le docteur Bogan. Il s'était lancé dans l'aventure qui lui paraissait de nature à résoudre tous ses problèmes ; néanmoins, il ne pouvait en méconnaître les périls ; triompher du docteur Grey était une chose facile après tout : missionnaire, vivant en pleine forêt vierge au milieu d'une tribu qu'il avait lentement amenée à tolérer sa présence, Grey avait donné sa vie à ce coin de terre africaine. Soudain, Bogan réprima un bref ricanement. Comme Weed le questionnait, il expliqua :

— Je songe à la tête de ce cher docteur Grey lorsqu'il découvrira ce qu'il est advenu de son pont ! Il lui a coûté tant de peines, tant de palabres avec le Gouvernement pour obtenir le matériel ; ensuite, amener des travailleurs sur place. Hop ! quelques cartouches d'explosif et il n'en subsiste rien ! Cela l'amènera peut-être à fermer la Mission ; il abandonnera les Ziskous à leur destin !

Weedy décolla délicatement son mégot, le considéra un moment avant de parler :

— Et vous, Doc, vous êtes sûr de le découvrir ?

— Quoi ?

— Le secret du docteur Grey ! Après tout, il est tombé par hasard dessus. Rien ne dit que...

— Suffit ! commanda Bogan, le ton peu amène. Je n'ai aucun doute, moi. Parce que je sais comment il convient d'agir. Vous ne vous figurez tout de même pas que j'ai engagé dans cette aventure mon capital, que j'ai dépensé déjà une petite fortune, pour me contenter de questionner gentiment les Ziskous : « Voyons, mes bons amis : ce que vous avez confié au docteur Grey, il faut aussi me le dire, à moi... » J'ai mieux que cela dans mon sac. Mais une chose est essentielle...

Il avait relevé légèrement le pied de l'accélérateur et ils roulaient plus lentement. La forêt, alentour, se faisait moins dense ; parfois, une trouée montrait l'emplacement de ce qui avait été un géant de la forêt. Bogan reprit :

— Il faut, coûte que coûte, que Mme Grey n'éprouve aucun soupçon. Nous sommes d'honnêtes voyageurs qui cherchons à nous installer dans la région et nous voici en tournée d'inspection. Rien ne doit lui inspirer l'idée d'autre chose. Pas d'imprudences, Weedy.

— Comptez sur moi, Doc.

— Non ! cria son chef d'un ton agacé. Cessez une fois pour toutes de me donner mon titre. Je suis Bogan, négociant et vous me servez de guide. Donc, vous m'appellez « monsieur Bogan ». Pas un mot à propos de mes connaissances médicales.

Avec un léger sourire, il remarqua :

— Cependant, c'est bien grâce à elles que j'ai fait cette découverte sans prix. Si je n'étais allé à Nairobi, si je n'avais assisté à ce Congrès médical, je n'aurais pas entendu le docteur Grey faire la communication importante, qui nous vaudra la fortune, à nous. Mais il convient d'agir vite ; pour cela empêcher Grey de nous rejoindre avant que j'aie réuni les éléments nécessaires. Sinon, je n'aurais pas fait sauter le pont, croyez-moi.

— Peut-être Mme Grey est-elle au courant ? suggéra Weedy. Si elle devinait...

— Allons donc ! À Moukoulou, comment aurait-elle entendu parler de moi ? Quant à son mari, il ne va pas si souvent à Kanaba ! Voici un an qu'il y est venu pour la dernière fois.

La piste s'ouvrait ; un village était proche, maints indices le révélaient. Quelques paillotes apparurent, de misérables cases de torchis, à la merci d'une tornade, d'une averse un peu forte. Pourtant, parmi elles, certaines attestaient un souci de construction, une architecture plus soignée. Et puis, brusquement, la voiture déboucha sur une placette dont le principal ornement était représenté par une maison basse, entièrement en bois, le toit couvert de longues palmes ; une large véranda en ceinturait les pièces.

Attirée par le bruit du moteur, en haut d'un perron de trois marches, tout de suite, une jeune femme parut. Vêtue simplement, elle montrait une élégance naturelle ; aucun besoin pour Ann Grey d'arborer des bijoux, de rendre visite une fois par semaine à son coiffeur, d'user de maquillages savants. Elle était en tout l'expression d'une beauté simple et naturelle. Sous la masse blonde des cheveux, sa figure aux traits fins exprimait à la fois un courage tranquille et une grande sérénité en face des événements de la vie : c'était bien la digne compagne qu'il fallait à cet idéaliste de docteur John Grey.

Elle descendit les marches, se dirigea vers la camionnette. Bogan ouvrit la portière, sauta à terre ; il se découvrit largement, donnant à son visage l'expression la plus respectueuse : nul ne pouvait se douter, en le voyant, des plans qui s'agitaient dans cette tête ronde.

— Madame Grey ? questionna-t-il.

Elle eut un sourire. Il poursuivit :

— Je suis en tournée de prospection dans la région et l'on m'a dit que le docteur Grey – votre mari je suppose, madame ? – serait en mesure de m'aider. Il est à Moukoulou, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête :

— Il a quitté la Mission voici deux jours.

CHAPITRE II

OUÛ BOGAN ENTREPREND SES PREMIÈRES TRACTATIONS ET LE DOCTEUR GREY FAIT CONFIANCE AU CIEL

Ann considérait tour à tour le visage des deux visiteurs : jamais, avant ce matin, elle ne les avait rencontrés ; surtout celui qui s'était présenté sous le nom de Bogan ; l'autre, mon Dieu, il était possible que, dans le passé, elle eût entrevu cette figure sur quelque piste alors qu'il conduisait un safari ; mais elle n'en était pas certaine.

Cependant elle s'étonna :

— Vous arrivez de Kanaba en droite ligne ?

— Oh ! riposta Bogan, nous avons battu les environs à la recherche de villages, d'endroits à prospecter ; avant d'installer un comptoir de vente, il nous faut analyser les ressources de la région à tous points de vue.

— Vous pouviez fort bien rencontrer mon mari, le docteur John Grey ; il conduit une légère voiture et il est en compagnie de notre boy, Freddie, un brave garçon qui le sert depuis plus de dix années.

— Nous n'avons aperçu personne. Même, la contrée me semblait si déserte que je me demandais si j'avais eu raison d'entreprendre un pareil voyage.

— Avez-vous suivi le Ouembéré ? John devait en remonter le cours pour rentrer.

— Nous avons longé la rivière sur une bonne partie de son tracé ; en fait, jusqu'au moment où le terrain s'élève vers les montagnes de Ouassou. Tout est vide à perte de vue, sauf les troupeaux de bêtes sauvages.

Ann hésitait ; la conversation ne menait à rien, elle en avait le sentiment ; d'autre part, une inquiétude obscure l'envahissait, l'impression de quelque danger cristallisé depuis l'arrivée de ces inconnus à la Mission. Surmontant sa défaillance, elle réussit à sourire :

— Probablement John ne tardera-t-il pas à revenir. Il comptait être de retour aujourd'hui.

— Nous comprenons, fit le gros homme d'un ton pénétré.

Avec une grimace d'excuse, elle confessa :

— Je suis stupide, n'est-ce pas ? Il n'y a rien à craindre, à Moukoulou, mais voici la première fois que John s'absente aussi longtemps : d'habitude, il part le matin pour revenir le soir.

— Vous êtes mariés depuis longtemps ? interrogea Bogan avec une feinte gentillesse à quoi la jeune femme se laissa prendre.

— À peine un an. J'étais venue chez des amis à Kanaba ; j'ai fait la connaissance de John et je suis restée... Voilà !

— Voilà, répéta Weedy.

Et Bogan, d'un ton rassurant :

— Ne vous tracassez plus : le docteur Grey ne tardera pas à rentrer. Et tenez...

Ils se dirigeaient côte à côte vers la longue maison de la Mission. Bogan saisit le bras d'Ann et, se penchant un peu :

— Usez de nous ; abusez même. Tant que le docteur sera absent, nous ferons tout pour vous seconder.

Elle était trop naïve pour ne pas se laisser prendre à la promesse ; elle n'éventa pas le piège et exprima d'un ton sincère :

— Merci, monsieur Bogan. Je suis heureuse que vous soyez ici. Je donne les ordres nécessaires pour votre installation.

Il feignit la confusion, ébaucha une excuse : il ne voulait pas la gêner ; il entendait que leur arrivée ne lui causât aucun trouble. Ann protesta :

— John serait mécontent si je ne vous accueillais pas comme il est normal de le faire en pleine brousse. Considérez que vous êtes chez vous, et n'hésitez pas à recourir à moi. Luke ! appela-t-elle.

Un Noir sortit de l'infirmerie accolée à la maison d'habitation ; il portait une ample blouse blanche, et, sur sa tête, il arborait une calotte de feutre rouge. Son visage exprimait l'intelligence, ses yeux témoignaient d'une singulière perspicacité. Dans une langue excellente, il répondit à l'appel de la jeune femme :

— Vous avez besoin de moi, madame ?

— Oui, Luke. Ces messieurs sont des négociants en tournée de prospection, M. Bogan et M. Weedy. Ils s'installeront à la Mission pour la durée de leur séjour. Donnez les ordres nécessaires : qu'on les installe dans la chambre des passagers.

— Très bien, madame.

Quelques instants plus tard, les deux compères avaient établi leurs quartiers dans une pièce, sinon luxueuse, du moins meublée avec un confort suffisant. Assis sur le rebord d'un lit, au-dessus de quoi était tendue une moustiquaire, Bogan appela son compagnon d'un signe ; il chuchota :

— Les choses ne se présentent pas trop mal.

— Très bien, acquiesça Weedy. Mais attention ! nous risquons toujours de voir Grey surgir à l'improviste.

— Voilà bien pourquoi il faut agir vite, Weedy. Essayez de prendre contact avec les Ziskous ; voyez quelles sont leurs exigences ; emportez un de nos fusils d'échange. Allez.

— Et si la dame me cherche ?

— Je saurai l'occuper. Elle est sensible aux bonnes paroles, vous l'avez constaté.

Weedy ne se le fit pas dire deux fois ; il s'esquiva par une porte qui donnait sur la forêt et s'enfonça sous bois en direction des paillotes dont les silhouettes coniques se dressaient à quelque distance. Sans doute, s'il était paisiblement sorti par la véranda, descendant le perron et se montrant de façon ouverte, Luke n'aurait pas pris garde à son départ. Au contraire, cette manière de filer à la dérobée, de prendre le chemin des cases indigènes lui fournit matière à réflexion. Le sentiment instinctif de quelque péril, d'un complot, l'assaillit ; il se promit de veiller.

Durant ce temps, Bogan rejoignait Ann sur la véranda ; il attaqua d'emblée :

— Vous devez vous sentir seule, en pleine forêt vierge, à l'écart de toute civilisation. Quand je songe que si vous étiez malade...

— Je ne le suis pas ! Et, si cela arrivait, souvenez-vous que John est médecin !

Elle rit, heureuse à la pensée de cet époux qu'elle aimait et qui représentait à ses yeux le grand homme. Bogan battit tout de suite en retraite.

— Evidemment ! Où avais-je la tête ? La réputation de Grey n'est plus à faire. Chacun, dans la région, le surnomme le docteur Miracle.

— Oh ! sourit-elle, ce sont les Noirs de la région. Ils l'adorent et lui vouent même une sorte de vénération pour quelques cures retentissantes opérées par lui. Il a soigné le chef du village qui était à l'agonie ; il a eu la chance de le guérir ; depuis lors, chacun à Moukoulou ne jure que par lui. Même les Ziskous !

Bogan répéta le nom sur un ton intrigué. Ann expliqua :

— Les Ziskous représentent la tribu la plus inquiétante des environs. Leurs villages – sont-ce même des villages ? – sont plutôt des assemblages de trois ou quatre paillotes disséminées sous bois. Eh bien, entre ces petits groupes règne une entente mystérieuse ; de l'un à l'autre ils communiquent au moyen de troncs d'arbres évidés sur lesquels ils martèlent des signaux sonores. Ils ont leurs rites, leurs secrets, et nul n'a licence de les connaître. Même, chez eux, l'initiation est réservée aux hommes lorsqu'ils atteignent vingt ans et à condition d'avoir satisfait à une série d'épreuves.

— Par exemple ? demanda Bogan.

— Eh bien ! – c'est John qui m'a renseignée – pour être considéré

comme un homme, un Ziskou doit tuer un léopard en combat singulier ; il lui faut dépister le gibier, savoir où niche un oiseau rien que par la manière dont il s'envole. Egalement il se nourrit de certaines chairs. Il absorbe des boissons préparées par le sorcier. On prétend même qu'il doit, sous peine de demeurer à l'écart, manger au moins une fois de la chair humaine. Pourtant, John lui-même n'a jamais obtenu un aveu sur ce point ; quant à assister à un de leurs festins rituels, mieux vaut ne pas le demander.

Bogan avala sa salive : c'était avec ces gens-là qu'il aurait à entrer en relation ! C'était les Ziskous qui détenaient le secret pour lequel il s'était lancé dans cette entreprise !

Il poursuivit néanmoins l'entretien, s'efforçant de tirer le plus possible de renseignements de la jeune femme, essayant de percer à jour le résultat des recherches du docteur Grey. Sur ces entrefaites, Weedy sortit du bois voisin. Discrètement, il appela son chef d'un signe. Bogan affecta une attitude intéressée ; à haute et intelligible voix, il lança :

— Avez-vous pris des contacts prometteurs ?

— Je crois, oui, répliqua Weed.

Mais, dès qu'ils furent à l'écart, vivement celui-ci le renseigna :

— J'ai mis la main sur un Ziskou qui rôdait dans les parages ; je lui ai offert un fusil ; il en veut d'autres pour ses frères.

— Très bien, approuva Bogan. Où est l'homme ?

— Là-bas. À cinq cents mètres sous bois. Il attend. Je n'ai rien voulu décider sans votre accord.

— Prenez les devants ; emportez deux autres fusils de traite ; agissez de manière que personne ne vous remarque. Je me débarrasse de la dame, et je vous rejoins.

Bogan revint alors d'un pas rapide vers la véranda ; avec un sourire, Ann l'interrogea :

— Vous paraissez content. Votre guide aurait-il déjà trouvé une affaire pour vous ? La nouvelle de votre arrivée à Moukoulou court les parages, j'en suis sûre.

— Oui. Un indigène est, paraît-il, disposé à négocier la vente de deux pointes d'ivoire. J'y vais ; je ne veux pas manquer l'occasion.

De la sorte, il se retrouva quelques instants plus tard au creux d'un hallier noyé de fougères arborescentes. Des lianes formaient là un abri naturel. Weed y était en grande discussion avec un être inquiétant à la face sillonnée de tatouages ; le torse nu, il était à peine vêtu d'une loque de fibres végétales attachées à la ceinture ; des anneaux lui enserraient, lui allongeaient même le cou ; d'autres distendaient les lobes de ses oreilles ; à la main, il étreignait un bouclier en peau d'antilope ; contre un arbre, il avait posé deux sagaies, outre le fusil précédemment offert par Weed. Maintenant, il ambitionnait de

posséder les deux armes que le chasseur manœuvrait sous ses yeux en s'efforçant d'aiguiser sa convoitise.

Bogan questionna :

— Où en sommes-nous ?

— Il hésite. Il a peur de s'engager.

— Il le faut.

Weed entreprit de convaincre le Noir qui répondait dans une langue heurtée, riche en voyelles, en onomatopées. Finalement, il traduisit :

— Le gars refuse de parler tant que vous ne lui aurez pas donné les armes.

Ils échangèrent un regard rapide ; visiblement, Weedy, mieux habitué aux négociations avec les Ziskous, répugnait à en passer par les désirs de son vis-à-vis ; mais Bogan s'impatientait :

— Faites ce que je vous dis, déclara-t-il. Il ne faut pas perdre une minute. C'est une question d'heures, sinon de minutes !

— Très bien.

Et son complice tendit les deux fusils au Noir ; celui-ci s'en empara avec avidité ; il les flaira, examina le mécanisme, le fit manœuvrer. Il jubilait. Weedy l'interpella et non sans rudesse, le Ziskou répondit avec volubilité.

— Alors ? maugréa Bogan.

— Entendu : le chef Ziskou nous recevra la nuit prochaine. Dès le coucher du soleil...

— Non ! coupa violemment Bogan. Pas d'imprudences. À aucun prix. Nous n'irons là-bas qu'une fois les ténèbres tombées, après le dîner, lorsque personne ne risquera de nous remarquer.

Puis il conclut :

— Qu'il s'en aille au plus vite ! Qu'il ne traîne plus dans les parages. Il suffirait que la dame Grey, ou son infirmier, ou quelque autre domestique le remarque : nous deviendrions suspects du même coup.

À plusieurs reprises le Ziskou hocha sa tête laineuse que coiffait un cimier de plumes. Bogan le retint encore.

— Ne parle à personne, sauf au chef, de notre rencontre ; et aussi évite la chasse pour l'instant.

— Pourquoi ? s'étonna Weedy.

— Si Mme Grey entend l'écho des coups de fusil, cela pourrait la faire réfléchir.

Ecartant les branches devant lui, portant dévotement les armes, le Ziskou s'enfonça dans le bois. Bogan observa la silhouette qui disparaissait ; il aspira l'air plusieurs fois, d'une façon qu'il voulait narquoise ; puis il déclara :

— Je sens un parfum délicieux, Weedy... et de plus en plus

puissant... Le parfum des millions qui nous attendent !

Les deux complices eussent éprouvé quelque déplaisir s'ils avaient su que leur entretien avec le Ziskou avait eu un témoin. Luke, l'infirmier de la mission, avait suivi et guetté Weedy : ainsi avait-il été en mesure, sinon d'entendre les paroles, du moins d'assister à la remise des fusils au sauvage.

Et Luke s'interrogeait avec angoisse : qui pouvaient être ces singuliers visiteurs ? Ils donnaient pour motif à leur randonnée à travers la brousse le désir d'opérer des tractations avec les indigènes du voisinage : en vérité, ce commerce pouvait être le trafic d'armes ? quel danger cela représenterait !

Des fusils, des munitions, donnés à la peuplade Ziskou, c'était déclencher un terrible péril. Dans l'esprit de l'infirmier, les pensées s'agitaient, tourbillonnaient : « Les Ziskous sont des assassins, des gens qui vivent pour le sang et la mort ! Pourvu que le docteur Grey revienne vite et les empêche de continuer. Sinon, ce sera un massacre. » Et le brave garçon d'imaginer dans cette forme imagée qui lui était propre : « Fournir des fusils à un Ziskou, c'est allonger les griffes d'un léopard. »

En grande hâte il revint vers la Mission où il espérait le retour prompt du docteur. En fait, Grey se trouvait pour le moment en présence des débris du pont jadis tendu au-dessus du Ouembéré. Il avait par hasard arrêté sa voiture à peu de distance ; cette pause d'un instant lui permit de repérer les destructions : il ne restait, des câbles chargés de soutenir le tablier, que des tronçons ; sur la rive opposée, ils pendaient dans le ravin.

Grey sauta à terre, suivi par Freddie, le petit bonhomme fidèle qui l'accompagnait dans ses tournées et dont le visage noir se plissait de stupeur.

— Quoi ça arriver, docteur ?

Il empoigna une liane, se pencha au-dessus du vide. En contrebas, les débris du pont ; les filins pendaient, désormais inutiles. En face, l'autre partie de la passerelle offrait le même aspect.

— Quoi y en a cassé comme ça ? Y a pas Ouembéré. L'eau pas monter si vite.

— Non, fit Grey, n'accuse ni la rivière, ni une poussée subite des flots. Ce n'est pas un accident.

Le missionnaire empoigna un câble rompu, l'attira tant bien que mal ; il examina les fils déchiquetés, puis, avec une brève grimace, il marmotta :

— Qui a été capable de briser le câble de cette façon ? ... Regarde, les planches du tablier sont déchiquetées, mises en pièces. Ce ne peut...

Il hésitait à formuler sa pensée ; Freddie le pressa :

— Quoi y en a, docteur ?

— Une explosion, à mon avis. Mais comment ? Je n'imagine pas un avion qui aurait mitraillé le pont. Et les Ziskous ne disposent pas de plastic. Alors, comment le pont a-t-il sauté ? Pourquoi ?

Plus bas, pour lui-même, il ajouta :

« Et qui aurait commis cet acte ? »

De toute façon, ils étaient coupés de la berge opposée : aucun moyen visible pour la rejoindre. Les flots furieux du Ouembéré leur barraient la route.

Freddie, le petit Noir, se mit à trembler ; sa figure prit une teinte terreuse sous l'effet de l'anxiété :

— Alors, y en a pas moyen rentrer la Mission ?

— Non, mon garçon.

— Et la Madame ?

— Dieu veille sur elle, je n'en doute pas, murmura le missionnaire d'un ton empreint de conviction.

Il refusait de se livrer à l'angoisse qui, intérieurement, l'assaillait ; et pourtant, aucun moyen pour regagner le village, la maison enfouie au creux de la forêt ! La maison isolée au milieu du territoire Ziskou !

À pas lents, Grey revint vers la voiture. Il saisit le sac qui contenait son lit pliant. Puis il indiqua :

— Nous allons dresser le camp ici, Freddie. Peut-être d'ici demain trouverai-je une solution. À moins que l'auteur de l'explosion lui-même ne vienne à notre secours ?

S'il parlait, c'était surtout pour se rassurer : lui-même ne croyait pas à l'éventualité d'un secours, à moins que celui-ci ne vînt de la puissance divine en qui il mettait toute sa confiance.

— Allons-y, Freddie ! Du courage !

CHAPITRE III

OÙ BOGAN RÉVÈLE DES QUALITÉS DE MAGICIEN ET GREY À UN RÉVEIL DÉPOURVU D'ENTRAIN

Revenu à la Mission, Luke s'inquiétait : pourquoi Mme Grey témoignait-elle tant de confiance à ces deux étrangers ? Carré au fond d'un fauteuil d'osier, Bogan trouvait visiblement plaisir à ce que la jeune femme s'empressât auprès de lui, offrant le thé et faisant préparer un dîner à son intention. Weedy, lui, était béat, aux anges même.

Que faire ? se demandait l'infirmier ; s'il avertissait Ann, celle-ci serait incapable de dissimuler ses sentiments ; elle s'estimerait perdue, sans recours, sans moyen pratique d'empêcher les deux hommes d'agir. Pauvre Luke, il se rendait compte de sa faiblesse. À qui donner l'alerte ? S'il quittait la mission et se rendait au-devant du docteur Grey, rien ne lui certifiait qu'il réussirait à joindre le missionnaire en temps utile ; de plus, son absence donnerait encore plus de facilité à Bogan et à son complice pour mener à bien leur entreprise.

Cependant Ann elle-même cédait à une panique confuse : pourquoi John n'était-il pas encore de retour ?

— Je ne m'explique pas, avouait-elle à ses hôtes. Je ne suis pas une de ces faibles natures qui s'épouvantent d'un rien : depuis que j'habite à Moukoulou, croyez-moi, j'ai eu maintes occasions de m'accoutumer au visage de l'inhabituel : un serpent qui se coule dans la maison, les chauves-souris qui tournoient autour de votre tête, un scorpion dans une chaussure, que sais-je ! Mais, ce soir, l'absence de John me rend folle !

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil satisfait. La jeune femme reprit :

— Peut-être aussi sont-ce les Ziskous.

Bogan répéta le nom en affichant une surprise bien jouée.

— Oui, fit-elle, en général, ils restent dans leurs repères de la forêt ; ils évitent les contacts avec la civilisation. Or, depuis quelques jours, ils rôdent dans les parages de la Mission ; Luke les a remarqués plusieurs fois ; on dirait qu'ils attendent quelque chose. Ils ont une sorte de prescience, c'est inexplicable.

— Pourtant, glissa Bogan, votre mari a su se faire des amis parmi eux ?

— C'est vrai, reconnu-elle. John se montre si bon, si serviable ; ses relations avec les Ziskous ont fait de réels progrès... Toutefois...

Elle haussa les épaules avec lassitude, avec amertume aussi.

— Auprès des gens aussi hostiles à tout ce qui n'appartient pas à leur tribu, on ne peut jamais être sûr de leurs réactions. Celles-ci sont soudaines, imprévisibles. John m'a raconté des incidents qui ont éclaté au moment où l'on s'y attendait le moins.

Renversé sur son fauteuil, Bogan savourait sa tasse de thé. Il souriait avec satisfaction, comme si rien, dans ce que disait Ann, n'était capable de l'impressionner. Elle poursuivit :

— Les Ziskous sont cannibales.

— Bah ! objecta faussement Weedy, il en existe ailleurs en Afrique, mais ce sont toujours des cas exceptionnels commis dans un mouvement de colère, ou encore pour obéir à des prescriptions rituelles.

— Tel n'est pas le cas pour les Ziskous. À leurs yeux, les autres êtres humains ne sont ni plus ni moins que du bétail ; ils les ignorent jusqu'au jour où la faim les pousse. Exactement comme le lion : il se contente de zèbres, d'antilopes ; mais, que la famine survienne, il s'attaquera à l'homme !

Bogan affecta une crainte polie :

— Quoi ? Vous supposez qu'ils se sont attaqués au docteur Grey ! Allons donc, ils ont pour lui trop de considération ; sans doute même le craignent-ils un peu, celui que l'on a surnommé le docteur Miracle.

Ann ne s'avouait pas convaincue ; elle secoua la tête.

— Vous avez raison. Hélas ! vient une minute où la folie empoigne les Ziskous ; alors, plus de règle ; rien ne les arrête ; et leur perfidie atteint des limites que vous concevez mal !

Elle soupira :

— N'en parlons plus ; je suis une piètre hôtesse, pardonnez-moi.

Le dîner terminé, ils restèrent longtemps encore à bavarder. Il était tard, pas loin de onze heures, lorsque Bogan et son complice se faufilèrent hors de la Mission. Tout dormait en apparence : tout, sauf Luke. Le fidèle infirmier se méfiait de plus en plus des deux hommes ; aussi, avait-il résolu de demeurer sur ses gardes. Bien lui en prit : quand leurs silhouettes s'enfoncèrent dans le bois voisin, il bondit à leur poursuite, glissant à la faveur de la nuit, ombre furtive qui mettait à profit les troncs d'arbres, les massifs de fougères, pour avancer sans être vu. La lampe électrique que braquait Weedy le guidait. L'un suivant les deux autres ils parvinrent en un point où le pisteur s'arrêta dans les ténèbres.

— Hé là ! Weedy, reprocha Bogan, on n'y voit goutte dès que vous

éteignez votre torche ! On n'entend rien. Etes-vous certain que... ?

— Que c'est ici le point de ralliement ? Sûr. Je connais les Ziskous, ils ne manqueront pas d'accourir ; ils ont trop envie de...

Il se tut ; dans le même moment, plusieurs ombres gigantesques venaient de surgir, comme sur l'ordre de quelque chorégraphe mystérieux.

D'un bref éclair de sa torche électrique, Weedy découvrit les visages tatoués, les chevelures emmêlées de plumes ou de crins d'éléphants, les torsos boursoufflés de cicatrices ; deux d'entre eux brandissaient un fusil, ceux-là même sans doute que Bogan avait offerts ; les autres tenaient des sagaies menaçantes.

Bogan s'exclama :

— Mince de garde d'honneur ! Je me prends pour l'empereur des Ziskous. Pourvu qu'ils aient bien dîné, acheva-t-il.

Mais, au fond de lui, un sentiment d'anxiété se faisait jour : après tout, ces diables noirs pouvaient fort bien lui réserver une mauvaise surprise.

— Où est le chef ? demanda-t-il.

Weedy échangeait des mots rapides avec les nouveaux venus. Il traduisit :

— Le chef nous attend. On nous conduira jusqu'à lui.

— En route. Ne perdons pas un instant.

En file indienne, ils se mirent en chemin. Le sentier zigzagait ; de temps à autre brillait l'éclat de la torche électrique maniée par Weedy, mais cette clarté éphémère restait insuffisante pour se diriger ; souvent, l'un ou l'autre heurtait un arbre, accrochait une racine du pied, se prenait dans quelque liane griffue et qui arrachait les vêtements. Bogan maugréait :

— Vivement que cette promenade finisse !

Brusquement, ils débouchèrent au centre d'une aire de terre battue, ceinturée de paillotes tout juste posées sur le sol, à la merci d'une tornade. Des torches résineuses brûlaient ; elles éclairaient, sur le seuil d'une case, un homme gigantesque dont le visage exprimait la férocité ; il portait un fusil en travers des genoux, une arme moderne à répétition. Un baudrier de cuir soutenait un large poignard à son côté. Multiples bracelets et colliers tintinnabulaient sur sa chair sombre, striée de peintures blanches ; une longue baguette d'ivoire lui traversait le nez. Quand il parla, il dévoila des dents limées en pointe.

— Brr, frémit Bogan, le bonhomme n'a pas l'air aimable.

— Le chef Ranga, présenta Weedy. Il ne fait pas bon s'opposer à ce qu'il désire.

— Très bien, Weedy. Arrangez-vous donc pour le mettre de notre côté. S'il comprend son intérêt, il ne s'en repentira pas.

Poussés sans ménagements, les deux Blancs avaient été amenés

devant Ranga qui les interpella avec rudesse. Weedy servait toujours de traducteur.

— Il réclame des munitions pour les fusils que nous leur avons livrés ; ils ont usé toutes les cartouches, paraît-il.

Bogan s'exclama :

— Ma parole, ils ont décimé les troupeaux de buffles du voisinage !

Son compagnon expliqua très vite :

— Non. Ce sont des gosses, en vérité : ils avaient des fusils ; il a fallu que chacun les essaie, voilà tout.

— Bon, nota Bogan. Dites-leur que je suis d'accord : je leur fournirai autant de cartouches qu'ils en veulent. Et d'autres fusils également. Parlez.

Au fur et à mesure que Weedy traduisait les paroles de Bogan, les visages de Ranga et de ses amis s'illuminaient. Cependant, le chef lança quelques mots d'un ton brutal ; Weedy les rapporta :

— Il a pigé, bien entendu. Mais il veut savoir quelles seront vos conditions ?

Bogan se frotta les mains ; décidément, ses affaires étaient en bonne voie ; il voyait déjà le moment où il détiendrait le secret ; il n'aurait plus alors qu'à se replier, abandonner Kanaba et organiser sous d'autres cieux la fabrication en grand du produit.

— Ecoutez, Weedy, fit-il, et ne vous trompez pas surtout : signifiez à ce diable noir que je demande deux choses. La première : empêcher quiconque le tenterait de rétablir une passerelle sur le Ouembéré : personne ne doit traverser, sinon pas de cartouches !

— Personne, approuva Ranga, une fois comprise la condition mise par le donateur de cartouches !

— Même pas le docteur Grey, ajouta Bogan.

Et le Noir, tout de suite d'accord, hocha la tête ; il se dressa pour haranguer ses hommes ; il désigna l'un d'entre eux qui approuva et se mit à rire joyeusement. Pour Bogan, qui suivait mal les détails de l'entretien, Weedy expliqua :

— Voici : Ranga vient de choisir celui-ci ; il va prendre la tête d'un petit groupe de guerriers ; ils se posteront au débouché de la piste, là où aboutissait le pont ; ils interdiront le passage ; s'il faut se battre, ils le feront, car – ce sont là les propres mots de Ranga – « Tout homme mort est bon à manger. » Pareille aubaine les enchante, vous le constatez.

Cependant le chef Ranga s'adressait à Weedy, qui se tourna vers Bogan :

— Il demande maintenant votre seconde condition. Gare, il entend ne pas payer trop cher.

— Très bon marché au contraire. Je veux parler au Grand Sorcier.

Ranga sursauta lorsque Weedy lui eut traduit les exigences de

Bogan. Il nia de la tête, avec force gesticulations des mains ; il s'agita, il gronda.

— Alors ? questionna Bogan ?

— C'est ce que je craignais. Ranga prétend que vous exigez trop. Le Grand Sorcier des Ziskous est un saint homme ; personne, sauf les rares initiés, n'a le droit de l'approcher. À plus forte raison, des Blancs... À moins que ce ne soit nos cadavres qu'on lui apporte... pour qu'il déguste les meilleurs morceaux.

Malgré le sarcasme, Weedy trahissait sa frayeur, des gouttes de sueur perlaient sous son chapeau, roulaient le long de ses joues maigres. Bogan haussa les épaules avec mépris.

— Un peu de cran, Weedy ! Voilà le moment où jamais de ne pas jouer les lièvres peureux. Je ne crains pas le Grand Sorcier, moi ! Je peux même faire aussi bien, sinon mieux !

Bogan avait fourré la main dans sa poche. Il avait remarqué, sur une roche à portée de Ranga, une coupe pleine d'eau ; le Noir l'approchait de ses lèvres de temps à autre ; Bogan interpella le chef par le truchement de son complice :

— Je suis un Grand Sorcier blanc, moi ! C'est à ce titre que je désire saluer le Grand Sorcier des Ziskous. C'est un simple geste de courtoisie.

Ranga n'avait pas l'air convaincu ; alors Bogan tira la main de sa poche, la tendit ouverte près de la coupe emplie d'eau.

— Regarde, Ranga !

Le Noir bondit sur ses pieds : une flamme venait de jaillir ; elle s'éleva, haute et claire au-dessus du liquide, brillant dans la nuit avec des crépitements. Bogan ajoutait :

— Que Ranga soit heureux de mon intervention ; sinon, en buvant, il aurait ressenti d'épouvantables brûlures.

Alentour, les Noirs se pressaient ; ils se bousculaient ; le phénomène les pétrifiait de stupeur ; de l'un à l'autre, ils chuchotaient, s'interpellaient ; ils considéraient Bogan avec de nouveaux yeux et celui-ci triomphait ; les mains ouvertes en direction de la coupe, il signifiait avec un air faussement inspiré :

— Weedy, avertissez ce macaque que je peux l'enflammer aussi aisément lui-même que je l'ai fait de cette eau. Il sera transformé en torche pour peu qu'il n'obéisse pas à mes ordres.

Weedy répéta les paroles de son compagnon, qui précisa encore :

— Ranga recevra cinq fusils et un lot de cartouches dès que nous aurons salué le Grand Sorcier. C'est mon dernier mot.

Des murmures animés coururent parmi la foule. De son côté, mâchant son mégot de plus belle, Weedy glissait à l'oreille de Bogan :

— Comment diable avez-vous fait ?

— La science, Weedy...

Il rit légèrement ajoutant :

— Il existe des tours de physique amusante propre à épater la foule. Vous en ferez autant quand vous voudrez ; il suffit d'acheter le nécessaire dans un magasin de farces et attrapes !

— Ouais, grimaça Weedy, mais un conseil : tenez-vous-en là pour l'instant. Avec les Ziskous, il y a des bornes à ne pas dépasser... Ils sont capables de nous tuer aussi vite que de nous adorer.

— Bon, bon, concéda Bogan. D'accord : la représentation est terminée... pour cette nuit du moins.

Durant ce bref colloque, Ranga n'avait probablement pas réussi à convaincre les siens. Avec une nouvelle hargne, il prononça des paroles immédiatement rapportées par Weedy sur un ton nuancé d'ironie :

— Ils ne sont pas épouvantés par ce que vous avez fait là, *Bogey*. Ils prétendent que leur Grand Sorcier est beaucoup plus puissant que vous.

L'attitude des Ziskous devenait éloquente ; certains avaient saisi leurs poignards, d'autres brandissaient une lance ; un geste de Ranga, et les deux Blancs seraient exécutés. Weedy tremblait sur ses maigres jambes. Bogan s'emporta :

— Bon Dieu ! imbécile, ne laissez pas voir que vous avez pareillement la frousse ! Sinon, ils vous débiteront menu de façon que chacun ait son morceau à grignoter. Dites plutôt à ce Ranga de malheur que je ne crains pas son Grand Sorcier ; s'il est aussi puissant, il n'existe pas de raisons pour qu'il refuse de nous voir. Puisqu'ils nous estiment de pauvres petits sorciers de pacotille, notre vue ne lui causera aucun dommage.

Au fur et à mesure, les paroles transmises par Weedy apaisaient l'hostilité des Ziskous ; Bogan conclut :

— Dites à Ranga qu'il réfléchisse à mes propositions. Demain, nous retrouverons ces hommes au même endroit, à la même heure. J'espère qu'il aura pris une décision à ce moment et qu'il acceptera. Sinon, adieu, les fusils ! adieu, les cartouches !

Il reprit calmement la direction du sentier ; il affectait un calme majestueux qui, en dépit de sa petite taille, impressionnait les indigènes ; le groupe qui l'avait accueilli et mené au village se précipita afin de les ramener vers la Mission de Moukoulou.

Côte à côte, les deux Blancs échangeaient leurs impressions. Weedy restait pessimiste : jamais les Ziskous n'accepteraient de les conduire auprès du Grand Sorcier ; Bogan, au contraire, croyait à son étoile.

— Ils céderont. Ce n'est déjà pas si mal qu'ils aient accepté de barrer la route à Grey. Je serais curieux d'assister à la scène quand notre bon missionnaire fera une tentative pour franchir le Ouembéré.

En effet, à peine le jour se levait-il sur la haute forêt, dans le caquetage insupportable des perroquets et les hurlements des singes, que Grey se dressa. Tout de suite Freddie, son brave petit compagnon, l'imita : ni l'un ni l'autre n'avait beaucoup dormi durant la nuit.

Le Noir questionna celui en qui il voyait un dieu capable de tirer quelqu'un de la mort, donc aussi bien de ranimer un pont.

— Toi y en a bien dormi ? Toi y en a moyen rêvé pour le pont fini cassé ?

Grey repartit avec un rire sans joie :

— J'ai rêvé en effet. Certainement pas au meilleur moyen de réparer la passerelle.

Il réfléchissait tout en parlant : bien entendu, il semblait possible de lancer une corde alourdie d'un poids ; on pouvait espérer que, la chance aidant, elle s'accrocherait à la branche d'un arbre de la berge opposée ; on pouvait également se suspendre à un câble et, par un jeu de balancement, atteindre l'autre rive. Procédés risqués et dont l'issue serait sans doute de précipiter l'imprudent dans les eaux bouillonnantes de la rivière. Toute la nuit, Grey avait songé beaucoup plus que dormi ; une sourde anxiété ne le lâchait pas : qui avait commis le méfait ? se demandait-il, et surtout dans quelle intention.

— Examinons les lieux, décida-t-il.

Il se leva, s'approcha du rebord. Il considérait les abords, tentait d'établir des mesures quand Freddie s'exclama :

— Regarde ! regarde ! Y en a les Ziskous là-bas !

Ragaillardi, le docteur Grey eut un sourire confiant.

— Bravo ! Tu as raison, Freddie, ce sont bien des Ziskous. Nous allons leur parler ; ils accepteront de nous aider.

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase ; les guerriers envoyés sur place par Ranga balançaient leurs sagaies ; une, deux, plusieurs filèrent, traversant la rivière. Et ce n'était certes pas en vue d'établir un va-et-vient. Bel et bien, les Ziskous interdisaient le passage au docteur Grey. Et s'il mourait d'un coup de lance, les indigènes n'en éprouveraient, c'était visible, aucune peine.

CHAPITRE IV

OUÛ GREY SE LANCE DANS UNE FOLLE RANDONNÉE ET SON ÉPOUSE VOIT SA TÉMÉRITÉ MAL RÉCOMPENSÉE

Une seule solution : s'enfuir, chercher abri derrière les troncs énormes des acajous qui dressaient leurs fûts en bordure du Ouembéréré. Freddie haletait, Grey, pour sa part, éprouvait une sorte de désespoir : cette soudaine attaque des Ziskous, c'était, lui semblait-il, la mort de tant d'efforts tentés pour pacifier la tribu, la métamorphoser, lui faire abandonner ses pratiques de sauvagerie.

Se glissant d'arbre en arbre, ils atteignirent la voiturette garée un peu plus loin. Ils entendaient toujours, en provenance de la rive opposée, les hurlements des guerriers ; les hommes de Ranga criaient leur triomphe ; ils ne savaient trop pourquoi d'ailleurs il leur fallait aujourd'hui lutter contre l'homme qui avait si souvent soigné leurs malades ; mais l'atavique instinct de la bataille était trop puissant en eux pour qu'ils ne l'écoutent pas.

Freddie empoigna un sac du campement rudimentaire dressé pour la nuit ; il le jeta sur le véhicule ; mais, interrompant sa besogne, il questionna le missionnaire en qui il voyait quelque dieu :

— Docteur, moi y en a pas comprendre.

— Quoi donc, mon brave Freddie ?

— Ziskous, c'est mauvais beaucoup. Toi y en a guéri quand même. Pourquoi jourd'hui lancer sagaies comme ça ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Moi aussi, je m'interroge.

— Ça y en a pas bon ! Ziskous vouloir toujours tuer.

Ils achevèrent le chargement de la voiture.

— Monte, ordonna Grey s'asseyant lui-même au volant.

— Ouù ça y en a nous aller ? demanda le jeune Noir.

— Ouù ? répéta le missionnaire.

Le problème l'avait assailli pendant la nuit alors qu'il s'ingéniait à mettre une solution au point.

— Aussi loin qu'il faudra pour trouver du secours, donner l'alerte et revenir à Moukoulou, déclara-t-il.

Il pressa le démarreur et engagea le véhicule sur la piste qui montait vers le nord. Un long moment, Freddie demeura silencieux ;

pourtant, maintes questions s'agitaient sous son crâne aux cheveux laineux ; il finit par remarquer :

— Même si y en a moyen revenir avec beaucoup camarades, y eu a toujours Ouembérééré. Pas de pont !

— Tu oublies le ciel ?

— Avion ! s'exclama le petit Noir.

Tout de suite, sa figure traduisit le dépit :

— Y a pas prendre l'avion. Y en a la forêt, toujours la forêt.

— Et un hélicoptère, mon garçon, qu'est-ce que tu en fais ?

Ils roulèrent pendant des heures sans parler. Grey regardait droit devant lui, écrasant la pédale de l'accélérateur, abordant les virages de la piste à folle allure ; il ne se souciait pas du gibier que la course faisait lever ; d'habitude, il se fût arrêté, tirant une pintade, une outarde, pour le dîner. Aujourd'hui, un seul but : rouler toujours plus vite ! Ne s'arrêter que pour emplir d'eau le radiateur, d'essence le réservoir. Coûte que coûte atteindre Kanaba sans tarder : il roulerait toute la journée, toute la nuit, qu'importe. Il avait trois cent miles devant lui au bas mot ; ce qui eût été distance banale en Angleterre, représentait ici un véritable voyage, à la merci d'un arbre effondré en travers de la piste, d'un terrain détrempé par une tornade subite, de toutes les difficultés dont la région se montrait prodigue ; donc, impossible de s'accorder une pause. Freddie le relayerait au volant.

Cependant, le petit Noir se heurtait à un problème déconcertant pour sa connaissance du pays. Il questionna :

— Moi y a pas comprendre. Si Ziskous y en a tué nous, y en a pas moyen manger nous : puisque nous l'autre côté rivière.

Et Grey d'acquiescer :

— J'y ai pensé tout de suite. Les Ziskous avaient certainement des ordres : il fallait nous empêcher de traverser le Ouembérééré ; par conséquent, de revenir à Moukoulou. Blessés ou morts, ils n'auraient tiré aucun parti de nous, tu as raison. Qu'y a-t-il derrière tout cela ?

Freddie s'avouait incapable de répondre à pareille question. Une telle énigme le dépassait. Il demanda :

— Ça y en a les Ziskous qui casser le pont ?

— Ils ne possèdent rien de ce qu'il faut. S'ils avaient tailladé les planches, arraché les câbles vaille que vaille, encore aurais-je compris ; mais c'est un explosif qui a détruit la passerelle. Comprends-tu, Freddie ? Cela sous-entend la présence d'hommes blancs dans cette affaire. Que veulent-ils, je ne cesse de me le demander.

Le visage comique de Freddie se tordit d'inquiétude.

— Alors, docteur, quoi y en a arrivé la Madame ?

Il n'obtint aucune réponse, toutefois, les traits durcis du docteur Grey trahissaient éloquemment ses sentiments. Le Noir n'osa insister ; il se permit pourtant une remarque :

— Y en a trois jours besoin pour gagner Kanaba. Trois jours revenir...

— Certainement pas, Freddie. Nous y serons demain à l'aube. Mais il faudra conduire tout le temps, sans nous occuper de la route ni de l'obscurité. Cramponne-toi !

Il accéléra encore.

La prescience de ces événements qui se déroulaient à la Mission de Moukoulou agissait certainement sur Grey. Les choses en effet s'y étaient précipitées depuis le lever du jour. Avec les premiers chants d'oiseaux, tandis que le soleil embrasait le haut des frondaisons, Ann Grey reprit sa besogne coutumière.

Dès son arrivée dans ce coin perdu du Kanaba, la jeune épouse du docteur Grey avait exigé de ne pas s'abandonner à une existence futile. Avec quelle joie elle secondait le docteur. Chaque matin, installée sous l'auvent de l'infirmerie, elle aidait son mari, elle effectuait personnellement ses soins sommaires, pansements, piqûres, ventouses. Durant ce temps, Grey auscultait les malades gravement atteints ; parfois même, il lui arrivait d'entreprendre une opération et sa femme appliquait l'anesthésique.

Elle n'était pas seule à seconder le médecin : Luke, l'infirmier, possédait des connaissances suffisantes pour servir d'assistant. Il en avait acquis une autorité indiscutable ; aussi, ce matin, alors que la file des malades s'assemblait devant la porte de la Mission, il se pencha vers la jeune femme :

— Madame, je voudrais vous parler.

— Tout à l'heure, Luke. Vous voyez combien ils ont besoin de nous.

Elle désignait la cohorte des consultants ; nombreux ceux qui avaient parcouru un long chemin pour se traîner jusque-là ou que leurs parents avaient portés ; des gens atteints de la maladie du sommeil venaient subir leur piqûre ; des lépreux également, à qui on remettait le médicament qu'ils absorbaient séance tenante.

Ann travaillait avec méthode ; elle consultait, pour chaque malade, une fiche numérotée dont le patient arborait au cou une plaque au numéro correspondant : de la sorte, aucune erreur. Néanmoins l'esprit de la jeune femme demeurait loin ; l'absence de John lui devenait insupportable. En bonne logique, il devait revenir la veille dans la soirée, ce matin au plus tard. Pourquoi n'était-il pas de retour ? Les mains diligentes, la jeune femme vérifiait un pansement, distribuait des comprimés, passait un désinfectant sur une plaie. Et tout le temps, la pensée : « John... John ? ... »

À un moment donné, Luke se trouva près d'elle ; lui-même montrait un visage soucieux ; vivement elle s'inquiéta :

— Qu'y a-t-il, Luke ? Vous savez quelque chose ?

— Rien, madame. Je vous parlerai tout à l'heure, quand nous serons seuls. Sachez seulement que je n'aime pas ces deux hommes, je ne les aime pas du tout.

Il jeta autour d'eux un coup d'œil qui révélait son anxiété ; Ann demanda :

— Quels hommes ?

Il chuchota :

— Ce M. Bogan et son guide. Ils portent en eux quelque chose qui me déplaît. Et puis... Je vous dirai, acheva-t-il très vite.

Sur le perron de la maison d'habitation, la silhouette courtaude de Bogan venait d'apparaître ; le personnage s'étirait sans gêne, bâillait à bouche grande ouverte ; tout en lui traduisait une satisfaction entière.

Ainsi passa la matinée. Quand, enfin, le dernier malade se fut éloigné, Ann saisit l'infirmier par le bras :

— J'écoute, Luke.

— Venez, madame.

Il la précéda vers l'étroit réduit où Grey enfermait ses médicaments à l'abri des tentations. La porte fermée au verrou, mais n'en parlant pas plus haut pour autant, il expliqua :

— Bogan est un homme dangereux, madame. Il ne doit pas rester à la Mission. Pas un jour de plus, croyez-moi.

— Expliquez-vous !

— Apprenez plutôt ce qu'il faisait hier ; dans l'après-midi d'abord ; ensuite, durant la nuit... Je n'avais pas confiance, leur attitude me semblait suspecte. Alors, je les ai suivis.

Et il raconta ce qu'il avait surpris, le premier entretien dans le bois voisin entre Bogan et le Ziskou par le truchement de Weedy ; puis, au cours de la nuit, la conduite des deux hommes quittant la Mission et se rendant vers le village caché au cœur de la forêt.

— Je me suis dissimulé de mon mieux, ajouta-t-il ; mais je craignais d'être découvert ; je suis donc resté trop loin pour entendre leurs paroles, et comprendre ce qu'ils disaient. Si jamais un Ziskou m'avait aperçu, j'étais tué, massacré sur-le-champ ; vous auriez été seule en face de ces gens. J'ai préféré vous avertir. Dès le retour du docteur, mettez-le au courant.

— Je n'attendrai pas plus longtemps.

— Attention, madame. Ces hommes sont redoutables. Pour offrir ainsi des armes à la tribu la plus cruelle de la forêt, il faut qu'ils se moquent des conséquences. Je me demande même s'ils n'ont pas un objectif caché : pour acheter des pointes d'ivoire ou des dépouilles de fauve on n'a pas besoin de traiter avec les Ziskous ! ...

— Merci, Luke, déclara la jeune femme. Vous avez eu raison de m'avertir : je ne les garderai pas davantage sous mon toit.

— Surtout pas ! Ne leur dites rien ; plus tard, quand le docteur sera

là, nous pourrons...

— Non !

Avec sa jeunesse, sa témérité, Ann entendait se montrer digne du mari qu'elle s'était choisi ; il lui avait prouvé à maintes reprises qu'il ne redoutait pas d'affronter un chef Ziskou ; un jour, Moukoulou avait eu la visite de Ranga : John l'avait paisiblement accueilli ; il avait même examiné les yeux du sauvage qui en avait montré un respect manifeste. Ann agissait donc avec un calme identique, avec la certitude de son bon droit.

Bogan et Weedy savouraient tranquillement un whisky lorsque la jeune femme déboucha sur la véranda. Ses traits montraient une résolution sans faiblesse ; Luke trottait derrière elle, inquiet ; il se reprochait maintenant de l'avoir mise en alerte. Bogan eut un clin d'œil dans la direction de son complice, puis il déclara :

— Tiens, tiens ! voici notre Ange de Miséricorde qui consent à se reposer quelques instants en compagnie de tristes pécheurs comme nous !

Dressée, poulette en colère à la crête hérissée, Ann défia les deux hommes :

— Je ne me reposerai que si vous sortez d'ici sans perdre un instant.

— Pardon ? fit d'une voix mielleuse Bogan, tout de suite sur ses gardes ; aurais-je mal compris ?

— Très bien, au contraire ! Vous ne resterez pas une minute de plus sous mon toit. Allez-vous-en !

— Pas possible ? marmotta Weedy, tirant une bouffée de son mégot nauséabond.

— Très possible ! Je sais tout de vous. Tout ! Vous n'êtes pas des négociants, pas davantage des chasseurs. Mais des trafiquants d'armes. Et à qui les vendez-vous ? Aux Ziskous...

— Oh ! s'exclama Bogan, jouant la stupeur. Nous ? ... Nous qui venons ici pour développer le commerce avec ces braves indigènes !

— Vous mentez ! Vous ne transportez rien dans votre voiture, sinon des fusils et des cartouches ; et pour les céder à la tribu la plus cruelle qui soit !

— Je rêve ! exprima un Bogan exquis d'urbanité. Weedy, dites-moi que je vais bientôt m'éveiller d'un cauchemar. Nous n'avons rien à nous reprocher.

— On vous a vus : hier ! cette nuit !

— Décidément...

Bogan se leva avec lenteur, tout de suite imité par Weedy et celui-ci glissa la main dans sa poche.

— Décidément, ce n'est pas moi qui rêve ! C'est vous, chère madame Grey, qui avez été victime d'un cauchemar la nuit dernière.

— Assez ! Luke vous a vus ! ne comptez pas m'abuser davantage, me raconter Dieu sait quelles inepties. Luke vous a aperçus hier tandis que vous remettiez des fusils à un Ziskou. Et de même, pendant la nuit, au moment où vous complotiez avec ces abominables sauvages ! Allez-vous-en... ou je serai obligée de vous faire jeter dehors ! Luke m'y aidera, n'en doutez pas.

Immobile, à deux pas, le Noir infirmier se tenait prêt à intervenir. Bogan exhala un soupir.

— Voilà donc comment l'on tombe sous le coup des mensonges, de la calomnie, d'une fausse interprétation des faits les plus banals. Je pourrais me justifier, vous expliquer comment j'ai engagé mes négociations en vue d'implanter un commerce ; je ne le ferai pas. Tout ce que je dirais ne servirait à rien. Allons, Weedy !

Et celui-ci qui s'était déplacé sans qu'on y prît garde, agit avec une promptitude déroutante : tirant de sa poche un poing armé d'un pistolet, il abattit celui-ci sur la nuque de l'infirmier ; Luke s'effondra sans un cri. Weedy avait déjà remis l'arme dans sa poche.

Ann criait ; elle appelait les Noirs logés dans les cases d'alentour. Bogan la retint, la main lui serrant le bras à le briser.

— Pas de bêtises, ma petite dame ! les crises d'hystérie sont terminées. Vous allez vous montrer une sage petite fille... d'autant que vos voisins se garderont d'intervenir dans une querelle entre Blancs.

— Vous êtes un ignoble...

— Pas d'insultes. Je serais dans la pénible nécessité de vous en faire payer le prix. Bon, vous ne criez pas. Voilà qui est parfait.

— Que voulez-vous ? Pourquoi avoir frappé notre pauvre Luke ?

Il la rejeta en arrière au moment où elle se penchait vers l'infirmier gisant sans connaissance.

— Ecoutez-moi, madame Grey. Primo, nous allons rester à la Mission : parce que nous nous y plaisons et, aussi, parce qu'elle nous convient comme quartier général pour nos opérations.

— Vos opérations ? Quelques crimes sans doute !

— Vous serez vite renseignée. Secundo, reprit-il ; vous allez agir très exactement comme je vous ordonnerai de faire !

— Ne comptez pas sur moi. Vous pouvez me torturer, je refuse.

— Stupide enfantillage ! Vous obéirez : parce que vous tenez à la vie ; parce que vous n'avez pas envie que j'abîme votre charmant visage. Notre missionnaire au grand cœur serait par trop triste s'il retrouvait sa chère épouse avec le nez rabattu sur la bouche, ou encore les joues ouvertes de façon que l'on voie l'intérieur. D'accord ?

— Vous... vous...

— Ne cherchez pas. Je suis à la chasse, ne l'oubliez pas ; j'ai aperçu le gibier ; je ne le laisserai pas échapper.

— C'est donc moi, ce gibier ?

— Pauvre petite idiote ! Vous ne comptez pas, à mes yeux, sinon pour vous soumettre à mes ordres. Je donne mes instructions désormais, et vous les exécutez. Compris !

Une fois encore, Ann tenta de crâner :

— Vous verrez quand mon mari reviendra. Vous...

— Ecoutez, charmante personne : je suis bon homme, et je me refuse à ce que vous vous fassiez des illusions pendant longtemps. Apprenez donc ceci : votre docteur Miracle n'est pas encore de retour.

— Que voulez-vous dire, ignoble... ?

— Chut ! ... Tout simplement, que le cher docteur Grey ne paraîtra pas à Moukoulou avant un bout de temps. N'est-ce pas, Weedy ?

— Sûr, Bogey ! répliqua l'autre avec un rire cruel.

Elle les contemplait tour à tour. Elle éprouvait l'impression désespérante d'être subitement jetée au centre d'une toile d'araignée. Voilà donc pourquoi, depuis la veille, une telle anxiété la tenaillait : un péril confus la menaçait, rôdait autour d'elle ; quand elle craignait elle ne savait quoi, s'angoissait de ne pas voir reparaître John, elle ne se trompait pas.

— Qu'avez-vous fait de lui ?

— Rien, rassurez-vous. Nous ne sommes pas des criminels. Des négociants, je vous répète. Et les négociants, vous le savez peut-être, aiment la réussite de leurs affaires. Ce cher docteur Grey aurait été capable de se mettre en travers. Nous avons donc rendu impossible son retour à la Mission. Pas davantage !

— Vous l'avez arrêté, emprisonné ? Peut-être livré aux Ziskous ?

— Toujours des rêves ! Grey ne peut pas traverser le Ouembérére, voilà tout. Cela nous laisse le temps nécessaire pour achever nos tractations.

Elle serra les poings ; elle se sentait débile, sans force, sans pouvoir pour réagir et contrarier les projets de ces deux hommes. Ah ! si elle n'était pas l'épouse d'un missionnaire avec les devoirs que cela lui imposait !

— Je vous hais !

— Doucement, fillette. Et un bon conseil ; placez un bâillon sur vos jolies lèvres de manière à éviter des paroles inutiles et... dangereuses. Pour l'instant, reprenez vos occupations, faites que tout se déroule normalement à la Mission. Bien entendu, vous donnerez des ordres pour que des repas normaux nous soient préparés. Et surtout, ne tentez rien de désespéré : vous goûterez avant nous de nos plats comme de notre boisson. C'était, dit-on, une coutume chez les tsars...

Il descendit les marches du perron, tapota sa ceinture. Avec un mauvais rire, il ajouta ce commentaire :

— Vous avez beaucoup à gagner à notre présence et à nous ménager. Votre « brave » Luke vous en a parlé n'est-ce-pas ?

Souvenez-vous toujours que les Ziskous rôdent dans les parages. Je ne sais pourquoi, mais figurez-vous qu'ils ont passé leurs visages et leurs corps aux peintures de guerre. Ils ont, c'est visible, le plus vif désir de se battre, donc de se nourrir. Supposez que nous ne soyons plus ici... par exemple parce qu'il vous aurait pris fantaisie de nous frapper à l'improviste et de nous désarmer. Vous seriez seule en face de ces braves gens. Qui sait ce qui pourrait vous arriver ?

Elle avait pâli : la menace contenait une part évidente de vérité. Bogan devina son trouble.

— Réfléchissez, madame Grey. Vous avez en nous vos meilleurs amis.

CHAPITRE V

OÙ SIMON VA ENTREPRENDRE UN SAFARI ET DÉCOUVRE UN GIBIER PLUS INTÉRESSANT QUE L'ÉLÉPHANT.

L'aérodrome de Kanaba ne dispose pas encore des longues pistes d'atterrissage indispensables aux appareils à réaction ; le voyageur, amené à y faire escale, doit par conséquent changer d'avion, pour emprunter ensuite l'un quelconque de ces vieux coucous usés par des services exténuants au-dessus des déserts ou de la forêt vierge ; cabine inconfortable, service inexistant, mais pilotes expérimentés capables de poser leur engin sur un mouchoir de poche ; l'appareil vibre, parfois un moteur sur deux s'arrête, le passager a sans cesse l'impression que toute la carcasse va se mettre en pièces et s'éparpiller ; non, vaille que vaille, on atteint Kanaba et l'on descend, les jambes molles, le corps rompu par un voyage sans agrément.

Pourtant, ce matin-là, parmi les trois ou quatre voyageurs amenés à destination, il en était un qui s'avavançait manifestement à son aise, comme s'il venait de traverser l'Atlantique étendu sur le plus confortable des fauteuils-couchettes d'un Boeing. Taillé en force, le visage énergique et naturellement basané, le buste musclé sous le vêtement léger qui dégageait des bras d'athlète, l'inconnu examinait les lieux avec un sourire joyeux. Son regard, d'un bleu de saphir, scintillait. Visiblement, il se promettait un vif plaisir des parties de chasse auxquelles il comptait s'adonner.

Les services d'immigration du Kanaba sont assez sommaires : toutefois, les rares employés au visage d'ébène qui assument le contrôle sont assez au fait des renommées mondiales pour que le préposé dévisageât attentivement le voyageur quand celui-ci tendit son passeport.

— Monsieur Simon Templar... lut-il d'un ton pénétré.

Le nouveau venu inclina la tête. Son sourire s'accentua encore. Il demanda :

— Serait-ce que ma réputation est parvenue jusqu'à Kanaba ?

— Nous ne sommes pas aussi retardataires que certains l'affirment, monsieur Templar. Parmi mes compatriotes, nombreux sont ceux qui ont entendu parler du Saint... Un saint très particulier et qui n'a rien à

voir avec ceux dont les prêtres catholiques vantent les exploits. N'est-ce pas ?

— Beuh ! fit Simon, ravi dans sa vanité mais affectant un air modeste ; je m'entretiens souvent de la question avec mes confrères célestes. Nous nous sommes trouvés plus d'un point de ressemblance, saint Georges et moi... De même avec saint Gabriel...

Le Noir hocha la tête ; il pria :

— Voudriez-vous ouvrir vos valises ?

— Vous craignez que je n'apporte un canon sans recul ? ou encore un tank démonté ?

Cependant il obtempérait. L'employé examina les vêtements, le linge ; quand il découvrit un étui de forme oblongue, il se permit un sourire bref, souleva le couvercle ; il y avait là une arme de chasse perfectionnée. Le Saint précisa :

— Croyez-moi, je ne cherche pas un gibier à deux pattes à Kanaba, mais bel et bien à quatre pattes. On m'a parlé de certaines régions où le buffle, le rhinocéros, l'éléphant, se rencontrent de temps à autre. Cela me changera.

— Je l'espère pour vous, monsieur, dit le préposé. Ici, nous n'aimons pas les complications. Je rendrai compte de votre venue à mon chef ; je ne doute pas qu'il vous autorise à goûter les plaisirs pacifiques d'une chasse à la grosse bête.

Les yeux bruns de l'indigène suivirent l'élégante silhouette qui se dirigeait vers la sortie de l'aéroport, qui avisait un taxi et s'y installait. Le Saint au Kanaba, quelle histoire !

Simon avait retenu une chambre par télégramme au Grand Hôtel. En fait, c'est l'unique établissement de Kanaba. Il existe, certes, deux ou trois endroits qui se parent du titre d'hôtel mais ils affectent plutôt l'aspect d'auberges ; sinon de coupe-gorge juste bons à offrir un abri provisoire à ces réprouvés qui traînent leurs misères à travers le monde et que l'on découvre un peu partout.

Le Grand Hôtel se présentait sous l'aspect d'une construction à l'étage unique : au rez-de-chaussée, une salle à manger et un salon modeste ouvrant sur le jardin où une piscine propose son eau boueuse aux amateurs ; à l'étage, une dizaine de chambres sans luxe. C'était suffisant pour le séjour que Simon comptait faire dans la capitale du petit Etat. L'employé de la réception l'accueillit avec une dévotion marquée.

— Monsieur Templar, quand nous avons reçu votre télégramme, songez à notre émotion : le Saint chez nous, c'est un grand honneur !

Il dévisageait l'arrivant, s'extasiant visiblement sur cette prestance mâle, ces traits ouverts dont le sourire est mondialement connu. Il regardait aussi les valises luxueuses et couvertes d'étiquettes multicolores. Songait qu'elles en arboreraient bientôt une autre :

« Grand Hôtel de Kanaba ».

Cependant, tout comme le policier de service à l'aérodrome, il risqua une plaisanterie :

— Je ne pense pas que vous trouverez beaucoup de criminels dans notre pays, monsieur Templar !

— C'est pour les fuir que je suis ici.

Et Simon ajouta :

— On prétend que jamais un chasseur n'a rencontré sur terre un tel paradis. Cela me changera !

Le réceptionnaire sourit :

— J'aurais supposé qu'après la chasse aux criminels, vous ne pourriez vous intéresser à un sport aussi banal que de traquer un zèbre ou un gnou !

Le rire du Saint fit tourner la tête aux quelques personnes installées au bar voisin du hall. Il expliqua :

— Vous accordez trop de crédit aux racontars des reporters. On écrit sur mon compte une telle quantité de mensonges que, parfois, je me prends à douter de moi-même ! Soyez-en certain, relever les empreintes d'un lion ou pister un troupeau d'éléphants me passionne autant, sinon plus, que de poursuivre un bandit tout fier d'inaugurer une nouvelle méthode d'escroquer son prochain !

Comme il se dirigeait vers l'escalier il s'arrêta pour demander à l'employé de lui trouver le meilleur des guides.

— Je veux un safari qui fasse du bruit ! ...

Il s'en promettait une joie d'adolescent ; il rêvait de journées sous le grand soleil, arpentant la brousse, fusil coincé sous le bras, n'ayant personne à qui parler sinon une douzaine de porteurs dont il ne comprendrait pas la langue. Ah ! délaisser pour un temps New York et ses bas-fonds, Paris, Londres, l'Allemagne, les Antilles, tous ces pays dont chacun lui rappelait une chasse à l'homme où il avait aussi souvent joué le rôle de gibier que celui de chasseur !

Durant ce temps, sans souci des ornières, des nids de poule, contournant parfois un arbre récemment foudroyé par un orage, risquant à tout moment de s'ensabler ou de briser un ressort, l'accélérateur au plancher, le docteur Grey fonçait vers Kanaba. Près de lui, Freddie se cramponnait de son mieux ; projeté à droite, à gauche, le jeune compagnon du missionnaire gardait le silence ; la résolution visible sur les traits de Grey ne laissait aucune place à la discussion. Ainsi roulèrent-ils une journée entière ; au plus, de temps en temps un arrêt de quelques minutes, nécessité par la mécanique, puis ils repartaient. La nuit tomba ; Grey tenait toujours le volant. En vain Freddie lui proposa de le remplacer, comme il en avait été question.

— Non ! répondit le docteur ; tu ralentirais.

Et d'aborder un virage qui dessinait une boucle autour d'une gigantesque termitière. Malgré l'obscurité, malgré tant d'obstacles, il maintenait l'allure ; les phares éclairaient la fuite d'un animal, la chute bondissante d'un singe tombé d'une branche et qui fixait la voiture de ses yeux rouges. Grey roulait toujours : de justesse, la bête évitait le choc.

Tôt le matin, alors que les cris des marchands attiraient les chalands au marché de Kanaba, une auto couverte d'une poussière rouge s'immobilisa devant l'immeuble administratif où siégeait le Haut Commissaire. Reçu sans tarder par un fonctionnaire, Grey exposa son aventure. L'autre écoutait, le visage fermé ; c'était un homme massif, aux traits colorés, la figure barrée par une forte moustache grise, le regard dissimulé par des verres teintés ; son teint recuit révélait le nombre d'années vécues sous des cieux exotiques. Finalement, le visiteur conclut :

— Vous savez tout, monsieur. Il convient d'agir sans tarder. Il faut organiser une expédition de secours.

Un silence. Un trop long silence. Grey s'angoissa :

— Vous... vous refusez ?

— Je voudrais vous répondre oui, docteur Grey. Hélas, je ne peux pas. Vous m'annoncez qu'un pont a été détruit... Même pas un pont d'ailleurs – une passerelle, des planches, des lianes, quelques filins... Peut-être une crue l'a-t-elle emportée ?

— Mais...

Le fonctionnaire leva la main, prévint l'objection :

— Admettons un acte de malveillance. Supposons même que quelque tribu ait une explication, un différend à régler, avec une tribu voisine. De quel droit intervenir ? Vous nous voyez expédiant des troupes sur place, quelle histoire !

— Ainsi, vous allez laisser...

L'autre s'empressa :

— Je ne refuse pas ! Je vous explique la situation. Songez aux complications internationales, la plainte à l'O. N. U., les menaces politiques d'intervention. Le Gouvernement de Sa Majesté sera immédiatement accusé de colonialisme et autres balivernes !

— Et ma femme, que devient-elle dans tout cela ? Songez à ce que peut être son sort, abandonnée, seule en plein territoire révolté.

Le fonctionnaire montrait un embarras croissant ; certes, il avait le désir personnel d'agir ; hélas ! il recevait chaque jour des messages insistant auprès de lui pour qu'on évitât le moindre acte susceptible d'être interprété à tort.

— Rien n'assure que Mme Grey soit en danger. Vous vous affolez à tort, docteur.

— À tort ! quand j'ai vu... vu de mes yeux les câbles de la

passerelle rompus... quand les Ziskous m'ont attaqué...

— Ecoutez, soupira le responsable, je vais expédier un message au secrétaire aux Colonies : j'exposerai la situation, je ferai part de votre insistance. Espérons alors qu'on m'autorisera à entreprendre une enquête.

Grey s'emporta. Il martelait la table du poing :

— Il s'agit d'une affaire urgente... d'une question d'heures ! Vous êtes au courant comme moi : les Ziskous constituent l'une des dernières tribus cannibales d'Afrique. Ils se soucient bien de message du Gouvernement, d'autorisations, d'enquête ! Ils se moquent de votre sacrée routine, eux ! S'ils ont décidé de tuer, rien ne les arrêtera. Et vous me demandez, à moi, d'abandonner ma femme...

Soudain, le regard du docteur Grey fut attiré par un titre en caractère gras qui barrait la première page du Kanaba Star dont un exemplaire était ouvert sur le bureau ; il ne s'attarda pas à l'analyser ; il se moquait des nouvelles mondiales ; il voulait convaincre le fonctionnaire. Qui sait, peut-être une menace ? ...

— Nous perdons du temps, monsieur. Télégraphiez, faites ce que vous voudrez. Moi, je vous garantis que je découvrirai un moyen d'action, quand ce serait de grouper une douzaine de camarades résolus et d'attaquer les Ziskous.

— Comment franchirez-vous le Ouembéréré, docteur ? Calmez-vous, je vous en prie ; je vous ai promis de câbler à Londres et, tenez, je vais également demander à mon collègue de Nairobi s'il ne disposerait pas d'un hélicoptère ; ce serait le moyen idéal pour atteindre le territoire Ziskou... à condition que Londres nous le permette, bien entendu.

— Et pendant ce temps... marmotta Grey, la figure défaite.

Depuis la veille il avait roulé : donc, vingt quatre heures écoulées, trente-six depuis le moment où il avait trouvé la passerelle détruite ; il se refusait à songer aux événements dont la Mission de Moukoulou était peut-être le théâtre durant ce temps : Ann, sa femme chérie, comment résisterait-elle à ces sauvages ? Ce n'était pas Luke qui lui serait d'une grande aide ; un infirmier contre une horde de Ziskous !

Il murmura :

— Vous ne pouvez rien... Moi non plus, hélas !

Penché vers son vis-à-vis il lut brusquement le titre qui avait attiré déjà son regard sur le journal :

LE SAINT EST À KANABA
Il ne songe qu'à chasser le lion !

— Serait-ce possible ?

— Quoi ? demanda rudement le fonctionnaire.

— Le Saint ! ...

— Eh bien ?

— Vous voilà incapable de tenter quelque chose ! Vous qui pourriez la sauver, vous abandonnez Ann sans vous soucier seulement si elle est encore en vie. Le Saint, lui, n'hésiterait pas. Il se moquerait des formes, de toute votre paperasse qui vous fait arriver quand le mal est achevé, consommé.

Le fonctionnaire se dressa avec violence :

— Je vous interdis de rien tenter, docteur Grey. Vous ignorez à combien d'ennuis nous sommes déjà en butte. Je vous défends de fomentier quelque combinaison susceptible de mettre le Kanaba à feu et à sang.

— Osez donc m'arrêter !

Il se dirigea vers la porte. Le fonctionnaire le considérait en silence ; au fond de lui-même, il eût volontiers désiré montrer un pareil courage. Il ne bougea pas.

Parvenu au seuil, Grey se retourna :

— J'ignore ce que je vais faire. Je ne sais rien de ce que je peux tenter pour sauver Ann. Cependant je suis résolu à tout mettre en œuvre pour éviter à ma femme le pire des destins. Et si j'arrive trop tard par votre faute...

Il se maîtrisa, exhala un long soupir :

— Mon Dieu, pardonnez-moi... et protégez Ann !

Il s'en alla, tâchant de contrôler son allure : Dieu ! retrouver un peu de calme, se montrer digne du ministère qu'il avait choisi d'assumer. Ses pas le menaient droit vers le Grand Hôtel : inutile de consulter le journal : où pouvait se trouver le Saint, sinon là ? Il pénétra dans le hall, avisa l'employé de la réception. Celui-ci tendit le bras en direction du bar.

— Oui, ce monsieur au visage bronzé et aux yeux si bleus. Depuis hier, j'ai eu l'occasion de l'approcher : c'est un homme étrange, comme j'en ai rencontré bien peu. Si je n'avais perdu les superstitions de mes ancêtres, je penserais qu'il est quelque chose comme un sorcier blanc. Quand il parle, quand il vous écoute, ses yeux sont fixés sur vous d'une manière si étrange... à croire qu'il voit à l'intérieur de vos pensées.

Grey écoutait mal ; il ne songeait qu'au salut que représentait la venue à Kanaba de l'aventurier. Installé au creux d'un fauteuil d'osier, un whisky à portée de la main, Simon étudiait le plan d'un safari décrit par le dépliant qu'on lui avait remis la veille. Une ombre s'interposa entre la lumière et lui ; une voix parla :

— Monsieur Templar...

Il releva le regard, rencontra une figure aux traits creusés en dépit de leur jeunesse, maculée de poussière, empreinte d'une profonde

émotion intime, le visage lui plut d'instinct.

— Pardonnez-moi, disait l'inconnu. J'ai... j'ai besoin d'aide.

Templar ne broncha pas, ne dit mot : cependant, il avait peine à en croire ses oreilles. L'Aventure, où qu'il fût, se refusait à le lâcher ; elle venait à lui jusqu'ici, au plein cœur de la brousse africaine ; elle le traquait sans pitié ; il en était en quelque sorte le gibier favori ; l'Aventure avait résolu de le choisir pour sa proie une fois pour toutes ; au frisson qui le secoua, il connut qu'une fois de plus, la vie valait la peine d'être vécue.

— Seul, le Saint peut m'aider, disait l'inconnu.

Alors, Simon sourit de son sourire le plus clair, affectueux presque.

— Attention, monsieur, dit-il. Quoi qu'on vous ait raconté, je ne suis pas un faiseur de miracles.

Et voici qu'il s'attirait cette singulière réplique :

— Des miracles, j'en serais capable, moi, monsieur Templar, s'il ne venait de m'arriver la plus épouvantable des épreuves.

Simon s'était levé lentement ; il hésitait encore à tout admettre de ce que lui contait cet inconnu ; pourtant il se dégageait de sa personne une autorité sereine en dépit du drame où, visiblement, il se débattait. Il le laissa parler.

— Mon nom est John Grey. Le docteur John Grey. En vérité je suis médecin, mais également missionnaire. J'exerce mon ministère dans la région la plus déshéritée du Kanaba : la Mission de Moukoulou est située au cœur du pays Ziskou. Les Ziskous, répéta-t-il avec un bref frisson.

Simon tapota la brochure qu'il parcourait un moment auparavant.

— J'ai lu ce nom ici, sur une carte. On indique les Ziskous comme une tribu assez... euh... arriérée.

— Davantage, pourtant, ils ont découvert, mis au point, un remède dont on ignore encore toutes les propriétés ; beaucoup de gens n'hésiteraient pas à le qualifier de « drogue miracle ».

— Ouais... marmotta le Saint. Si nous montions dans ma chambre. Il y a décidément trop de monde ici pour surprendre nos propos.

— Vous... vous acceptez de m'aider ?

Simon secoua la tête :

— Non, docteur ; mais je ne refuse pas de vous écouter.

Un moment plus tard, Templar repoussait la porte de sa chambre ; auparavant il avait jeté un coup d'œil sur la véranda pour s'assurer que nul ne risquait d'écouter leur entretien. Grey avisa un fauteuil ; s'y laissant lourdement tomber, il s'excusa :

— Je suis à bout. Depuis vingt-quatre heures je n'ai pas lâché le volant ; j'ai conduit toute la nuit ; je voulais arriver à Kanaba sans perdre une seconde ; j'espérais... Mais cela vous importe peu. Une seule chose compte : sauver ma femme !

Simon l'arrêta :

— Tout ce qui est étrange m'intéresse au contraire... Même votre fatigue, docteur ; car elle a une raison. Régions d'abord la question de cette « drogue miracle ». Vous êtes médecin, donc, vous avez eu le moyen mieux qu'un autre de vous faire une idée du produit. Est-ce sérieux vraiment ? Ou s'agit-il d'une pseudo-confiance faite par un féticheur indigène ?

De sa poche, Grey tira une boîte de petite dimension ; il indiqua :

— Voici. Vous avez là quelques grammes de la pommade utilisée par les sorciers Ziskous ; à les entendre, elle sauve des existences sans compter.

Simon se saisit de la boîte ; il dévissa le couvercle ; un onguent d'un brun verdâtre apparut ; il dégageait une odeur fétide ; il grimaça. Grey, en revanche, ne sourit pas ; il n'en avait pas le cœur.

— Qu'importe la senteur ! Le résultat pratique réside dans la réputation dont bénéficient les Ziskous auprès des peuplades avec lesquelles ils seraient constamment en guerre : leurs ennemis estiment un Ziskou immortel précisément parce qu'il a ce remède à sa disposition.

— Et vous y croyez, docteur ?

— Comment répondre avec certitude, monsieur Templar ? J'ai mis la main à la suite de circonstances imprévues sur cet étui ; je n'ai pas encore eu la possibilité d'employer cet onguent avec assez de certitude pour mesurer son efficacité. Ma découverte est récente d'ailleurs. Mais ne l'oubliez pas, la science a beaucoup appris en étudiant des poisons, des drogues, des élixirs, préparés ou inventés par des tribus primitives : quinine, digitaline, curare, que sais-je ! Alors ?

Simon passa le bout de l'index sur la mixture peu ragoûtante ; il flaira, goûta légèrement ; il s'intéressait aux démêlés du docteur Grey avec les Ziskous ; et il percevait, quoique d'une manière confuse encore, l'appel de plus en plus net de l'Aventure.

— Quelle utilisation peut-on en faire ?

Grey maîtrisa un mouvement d'impatience ; il souhaitait ne parler que d'Ann, du sort qui la menaçait ; hélas ! il ne se sentait pas de taille à écarter les questions du Saint ; il expliqua donc :

— Cette pâte exerce une action extraordinaire pour la régénération des tissus. La cicatrisation s'opère dans un temps exceptionnel. Une coupure guérit dans l'espace d'une nuit ; une blessure profonde, allant jusqu'à l'os, peut être totalement réparée en deux jours.

Simon ne prononça pas un mot : aucune peine à imaginer les conséquences d'une telle découverte pour peu que celle-ci fût vraie. Guérir en une nuit ! Remettre un homme sur pied en quarante-huit heures ! Il hocha la tête. Le jeune missionnaire eut un bref sourire.

— Vous comprenez !

— Mieux encore que vous ne croyez. Vous affirmez, par expérience personnelle, que cette pommade ziskou guérit dans le temps où vous, un praticien, borneriez vos soins à établir un premier pansement !

— Exactement.

— Avez-vous révélé cette découverte, docteur ?

— Récemment. Nous avons eu, il y a peu de temps, un congrès médical à Nairobi. J'y ai lu une communication dans laquelle je relatais l'essentiel de ce que je savais sur ce remède. Je me proposais de pousser mon étude plus avant et d'en livrer toutes les perspectives ; il me fallait obtenir de nouveaux renseignements de la part des Ziskous. Et voilà que se produit quelque chose à quoi j'ai peur d'attribuer une origine : ces jours-ci, j'ai effectué une tournée ; à mon retour, il me fallait franchir un pont sur le Ouembéré.

Simon avait déployé une carte sur le pied du lit ; il suivait les explications du docteur. Celui-ci indiqua :

— Voici la Mission, la rivière, le territoire ziskou. Quand je suis parvenu devant la passerelle – je l'avais traversée deux jours plus tôt – elle n'existait plus. Manifestement, quelqu'un l'avait fait sauter.

— Quelqu'un ? Vous soupçonnez une personne déterminée ?

Grey secoua la tête :

— Non. Je ne m'explique pas, la chose est visible, on s'est servi d'un explosif. Donc, ce ne sont pas les indigènes qui vivent aux abords de Moukoulou, encore moins les Ziskous qui ne connaissent que les armes primitives. Cependant, hier matin, comme j'examinais la berge, une troupe de Ziskous s'est manifestée ; ils ont tiré des flèches, des sagaies, dans ma direction. Une déclaration de guerre ! Et ma femme...

Il empoigna les bras de Simon, les pressa avec force.

— Ann est seule à la Mission. Personne qui puisse lui venir en aide, sinon notre infirmier ; le brave garçon a pas mal de connaissances, mais en face des Ziskous en révolte...

Simon réfléchissait. En lui, cette sensation grisante : l'Aventure était là, à portée de sa main ; elle l'appelait ; il sentait sur sa nuque le frisson avertisseur qui ne l'avait jamais trompé. Une fois de plus, il allait s'engager sur le chemin du péril, de l'inconnu, de la mort. Il s'informa :

— Voyons, du point de vue commercial, cette affaire... Oui, votre pommade ! Elle représente des millions. Ce n'est pas votre avis, docteur ?

— Si ! mais je n'ai pas songé une minute... Je ne pense qu'à ma femme, au danger qu'elle court !

— Il ne s'agit pas de vous, mais de ceux qui auraient eu vent de votre trouvaille. Imaginez un homme, ou plusieurs, qui vous aient entendu lors de ce congrès à Nairobi. Eux sont des gens pratiques : ils

conçoivent vite l'intérêt présenté par l'opération ; il s'agit alors de profiter d'une de vos absences ; qu'ils arrivent à Moukoulou quand vous n'y êtes pas, qu'ils vous empêchent aussi de réintégrer la Mission, et ils s'arrangent pour voler le remède. Allez donc ensuite, mon petit missionnaire perdu à Kanaba, répandre votre découverte !

Il eut un rire léger, confiant :

— Voici décidément une affaire qui mérite l'intérêt de criminels résolus.

Il ajouta et son regard brûlait de joie :

— Le mien aussi, par conséquent.

CHAPITRE VI

OÙ BOGAN FAIT LA PREUVE DE SA PUISSANCE SECRÈTE DEVANT UN SORCIER-LION

Pendant ce temps, maîtres de la Mission de Moukoulou, Bogan et Weedy voyaient l'avenir sous de séduisantes perspectives : d'ici peu, la fortune serait à eux, et à peu de frais, pensaient-ils. Il y avait certes Ann, la femme du missionnaire, mais elle ne pouvait guère les gêner.

Weedy haussait ses maigres épaules.

— Il aurait mieux valu pour nous qu'elle n'apprenne rien ; on aurait eu les mains plus libres. Mais après tout...

Et son complice de renchérir :

— Qu'elle sache ou non ne change rien au résultat. Avant longtemps, nous serons en possession du secret des Ziskous.

— Et alors, marmotta Weedy, les yeux brillants.

D'enthousiasme il cracha le mégot ignoble qui pendait à sa lèvre pour le remplacer par une cigarette. La journée se passa dans une sorte de torpeur à la Mission : les deux associés ne s'éloignaient pas ; ils opéraient des rondes régulières, de manière à empêcher la fuite d'Ann ou de son fidèle infirmier ; d'ailleurs où seraient-ils allés alors que les arbres ceinturaient le village, que deux sentiers seulement en partaient, l'un conduisant au pont détruit, l'autre au territoire si jalousement protégé par les Ziskous !

Comme à l'accoutumée, sous le toit de paille de l'infirmerie, la jeune femme accueillait les malades, soignait les blessures, les yeux enflammés des enfants. Luke la secondait ; parfois, d'un regard rapide, ils se confiaient leurs pensées, et celles-ci n'avaient rien de très gai. Constamment, ils redoutaient que ne surgît la courte silhouette de Bogan ou l'ombre dégingandée de Weedy. Luke s'approcha cependant de celle qu'il considérait avec vénération, la compagne du grand homme qu'était le docteur Grey à ses yeux ; il murmura :

— Je vous en supplie, ne risquez pas un geste qui peut vous être fatal, ces hommes sont des bandits.

— Si j'étais sûre que John...

Un clair sourire rayonna dans le visage d'ébène.

— Le docteur doit agir en ce moment même. Je ne sais pas

comment il interviendra ; pourtant, il le fera.

La confiance du brave garçon ranimait le courage de la jeune femme. Elle aussi croyait de toutes ses forces dans le courage, l'obstination de son époux : John les sauverait !

Le soir même cependant, alors que Grey roulait à folle allure vers Kanaba dans le vain espoir d'entraîner les autorités à agir, Bogan et son lieutenant se faufilaient une fois de plus sous le couvert des hauts arbres. Selon un protocole identique, ils furent accueillis puis entraînés par une petite troupe ; cette fois, ce fut pour emprunter un sentier à peine tracé ; dans l'obscurité, ils trébuchaient, se heurtaient ; Weedy ne cacha pas son inquiétude ; il était tenté de revenir en arrière et il signifia à son compagnon :

— Cette marche en aveugles ne me dit rien de bon. Ces gens sont des déments. Ils ont les fusils maintenant ; ils se croient invincibles, même sans cartouches !

— Allons donc, Weedy ! ils comptent obtenir bien davantage de nous. Continuons et, surtout, ne lâchez pas le sac que je vous ai remis.

Ainsi débouchèrent-ils devant une construction basse, à peine silhouettée dans la pénombre ; à l'intérieur, brûlait un foyer de faible puissance ; au-dessus, posé sur un trépied, un récipient contenait un liquide dont les bouillons dégageaient une odeur nauséabonde. Assis devant, jambes croisées, un singulier personnage ; le bas du corps vêtu d'une jupe de feuillage, il avait le buste nu ; sur la tête, voilant le visage, il arborait un énorme masque de bois ; pour mieux évoquer quelque fauve rugissant, des crocs étaient plantés dans l'écorce. Autour du cou un jeu extravagant de colliers, des bracelets aux bras, le personnage tintinnabulait au moindre mouvement. Il tourna vers les arrivants son masque végétal ; à travers les fentes on devinait son regard brillant. Dans leur direction, il brandit une tige de bois terminée par une étroite boule en quoi Bogan reconnu sans plaisir un crâne d'enfant. Il prononça des mots étouffés par sa coiffure.

Weedy murmura pour son voisin :

— C'est le sorcier de la tribu. Je crois l'avoir déjà rencontré. Mais...

— Mais quoi ? s'impatienta Bogan.

— Il n'est, en quelque sorte, que le sorcier numéro deux. Il en existe un par village, un par groupe. Au-dessus d'eux, règne un Grand Féticheur et c'est lui, lui seul, qui compte vraiment.

— Bon. Impressionnons toujours celui-ci. Passez-moi le sac.

Obtempérant, Weedy tendit à son compagnon la sacoche emportée pour l'expédition. Bogan ordonna :

— Dites-lui que je suis également un sorcier blanc ; je possède des pouvoirs que lui-même ignore.

Weedy s'empressa de traduire ; le Noir riposta avec véhémence, et

l'interprète bredouilla :

— Il prétend que vous vous vantez, que pas un Blanc n'est capable de faire mieux que lui.

— C'est ce qu'on va voir ! lança Bogan avec entrain.

De la sacoche il avait extrait une boîte et, de celle-ci, il retira une sorte de gros bonbon. Craquant une allumette, il l'approcha de ce qui offrait l'apparence d'une friandise. Alors une flamme monta, une bouffée de fumée se dégagea et là, sous les yeux du sorcier stupéfait, voici qu'un serpent se tordit, agita son corps annelé, parut sauter en l'air, pour, finalement s'évanouir.

— Joli ! concéda Weedy. Du beau travail.

Le sorcier multiplia les paroles ; il argumentait agitait son sceptre. Weedy traduisit :

— Que voulez-vous en échange ?

Bogan réagit rudement :

— Comme si vous ne le saviez pas ! Dites-lui que je suis prêt à lui remettre tous les serpents du mystère que j'ai dans cette sacoche si lui-même me livre le remède qui rend les Ziskous invincibles, le médicament qui leur permet d'affronter les flèches et les sagaies sans mourir.

Afin d'appâter le féticheur, Bogan avait ouvert la main ; il exhibait la boîte où il avait pris l'attrape-nigaud. Si le Sorcier avait eu la moindre connaissance de l'anglais, il aurait lu sur l'étiquette des mots révélateurs : *Le serpent-mystère. Excellente farce susceptible d'impressionner les dames et demoiselles. Il suffit de mettre le feu et une vipère cornue surgit.* Bogan déclara :

— Ceci est à lui s'il me renseigne sur son fameux remède.

Il affecta un ton narquois pour ajouter :

— On en parle beaucoup parmi les sorciers blancs ; aucun ne veut admettre la puissance des sorciers ziskous.

Quelques secondes s'écoulèrent ; visiblement, le féticheur était tenté ; Bogan n'hésita plus ; fourrant la boîte dans sa sacoche, il commença un demi-tour. Vivement, le sorcier les rappela, Weedy traduisant ses paroles au fur et à mesure.

— Il affirme ne pas connaître le secret de ce remède. Il appartient en propre au Grand Sorcier. C'est ce que je vous disais, Bogey ; celui-ci n'est qu'un sous-sorcier.

— Okay ! Dites-lui donc que je veux voir ce Grand Patron. C'est avec lui que je discuterai. Et que celui-ci en soit sûr : je ne redoute rien, ni de lui, ni de tous ses supérieurs.

Car le féticheur agitait furieusement la tête en manière de dénégation. Et ses paroles traduisaient aussi la frayeur.

— Il raconte un tas de sornettes, bougonna Weedy. Le Grand Sorcier dispose de tous les pouvoirs, si on le défie ; il est capable de

ramener quelqu'un en enfance ; de vous réduire en poussière d'un seul regard ; de vous métamorphoser en animal. Vous voyez le genre !

Bogan paraissait complètement revigoré ; il triompha :

— Cette fois, Weedy, on est sur la bonne voie. Qu'on en finisse, j'abandonne mes serpents farceurs à celui-ci. Mais j'entends rencontrer le Grand Sorcier le plus vite possible. Sinon, terminé ! Plus de fusils, plus de munitions, et pas d'autres mystères. Débrouillez-vous, persuadez-le que je possède beaucoup de secrets.

Il réfléchit avant d'ajouter :

— Mettez-le en garde. S'il fait sa mauvaise tête, le chef Ranga sera mécontent.

Ils repartirent. Silencieux, menés par leurs guides noirs et farouches, ils rallièrent la Mission, se faufilèrent dans la chambre mise à leur disposition. Bogan chuchota :

— Je veillerai jusqu'au milieu de la nuit. Vous prendrez la relève. Je ne tiens pas à ce que la dame essaie de nous jouer un mauvais tour.

Weedy ricana. Cependant il éprouvait une sorte de malaise ; plus que son compagnon il sentait une impatience croissante le gagner ; il se morigénait en vain : voyons, lorsqu'il se mettait aux trousses de quelque gibier, buffle ou éléphant, antilope ou rhinocéros, il savait prendre son temps ; il ignorait l'énervement. Aujourd'hui, il connaissait une angoisse obscure, l'impression d'un péril confus suspendu au-dessus de leurs têtes. Si bien fourbi que soit le plan du docteur Bogan, tant d'impondérables risquaient de surgir et de jeter bas l'édifice.

Lorsque l'aurore éclata sur la brousse dans un flamboiement d'incendie, il interpella son complice :

— Plus j'y songe et plus je trouve que les choses ne vont pas assez vite.

Bogan riposta :

— Du calme, Weedy. Je vous répète que je sens le parfum des millions qui tomberont bientôt dans nos poches. Je vois d'ici la raison sociale de la Compagnie Internationale pour l'exploitation de l'antibiotique Miracle !

Weedy montrait moins d'enthousiasme ; la dernière heure de veille avait été pénible, chargée de pensées déplaisantes ; il grogna :

— La dame Grey m'inquiète.

— Pourquoi ? riposta Bogan, jetant un regard au-dehors et suivant des yeux la silhouette féminine qui se dirigeait vers l'infirmerie.

— Elle semble résignée... résignée trop facilement à mon gré.

— Elle a pigé qu'elle ne pouvait rien faire.

— Tout de même, elle devrait témoigner une espèce d'inquiétude : aucune nouvelle de son chéri ; et nous autres maîtres de la Mission. Et puis, il y a son Luke.

— Précisément, repartit Bogan. L'infirmier est au courant désormais. Un bon coup de crosse sur le crâne, comme vous lui en avez servi un hier, rien de tel pour ouvrir l'intellect le plus récalcitrant.

Weedy esquissa un sourire étroit : certes, son geste avait maté le timide essai de résistance manifesté par le Noir. Néanmoins, celui-ci renonçait trop aisément à se rebeller. Bogan haussa les épaules ; il tapota sa ceinture à laquelle il avait suspendu un revolver :

— Nos deux amis ont saisi la situation : voici un joujou capable de convaincre les plus entêtés ; joignez-y que, voudraient-ils filer, la route leur est barrée. Trois bonnes heures pour atteindre quoi ? un pont détruit ! Et puis, la seule idée que les Ziskous rôdent dans les parages fait réfléchir le plus téméraire.

Weedy se confectionna rapidement une cigarette ; il s'absorba quelques instants dans la contemplation de son ouvrage, avant de remarquer :

— Bogan, vous n'avez pas envisagé quelque ennui à propos de ces excellents Ziskous ?

— Et quoi donc, par exemple ?

— Supposez qu'ils tournent casaque... Ils possèdent déjà des fusils, il doit sûrement leur rester des cartouches, quoi qu'ils prétendent. Vos exigences...

— Hé là ! Weedy ! dites nos exigences.

— Peu importe ! Malgré vos talents de fakir de foire, ces Noirs se sentent de taille à refuser leur accord. Ils gardent les armes et... et ils peuvent nous éliminer. Vous savez ce que ça signifierait ?

— Allons, allons, bougonna Bogan ; vous devenez défaitiste, Weedy. Je me demande parfois si j'ai bien fait de vous choisir pour m'accompagner dans cette expédition.

En un silence chargé de pensées, les deux hommes s'observaient ; en fin de compte, la bouche mince de Weedy se distendit pour un sourire étroit comme un fil ; il porta sa cigarette à sa bouche, l'enflamma et dit :

— Vous avez raison, Bogan. Bientôt, on sera riche.

CHAPITRE VII

OÙ LE SAINT PREND LE VOLANT ET LE DOCTEUR GREY REJETTE L'EMPLOI DE LA POUDRE

Le lendemain, peu avant la tombée de la nuit, la voiture du docteur Grey atteignit de nouveau la rive du Ouembéré. Quelle randonnée ! Grey avait repris le volant, conduisait avec plus de rudesse encore qu'il n'avait fait pour descendre sur Kanaba ; il se souciait peu de casser un organe de l'auto ; en vain Simon le pressait-il de refréner son angoisse.

— Impossible, Saint ! la pensée d'Ann ne me quitte pas un instant ; je l'imagine là-bas, seule, à la merci de ceux qui ont détruit la passerelle. Dans quelle intention, je ne cesse de me le demander ?

— Inutile de vous tracasser, Grey. Si vous possédiez l'expérience de l'Aventure, vous sauriez qu'il convient de conserver l'esprit calme, d'éviter tout ce qui est de nature à accroître l'angoisse. Sinon, arrivé le moment de l'action, on est désorienté, dans l'impossibilité d'imaginer une parade.

— Je vous admire, Saint. Qu'aurais-je fait si je ne vous avais découvert à Kanaba !

— Eh ! John, il s'en est fallu de peu !

En effet, alors qu'ils envisageaient un plan d'action, la veille dans une chambre du Grand Hôtel, un pisteur s'était présenté ; il s'offrait pour organiser un safari exceptionnel.

— Vous ne pourriez rêver mieux, monsieur Templar ! Toutes vos chasses à l'homme vous paraîtront fades ensuite.

— Pardonnez-moi. Avant de traquer l'éléphant, j'ai l'intention d'opérer une battue aux singes.

Le guide l'avait considéré avec stupeur : on ne tire pas les singes, voyons ! C'est un genre de chasse que l'on abandonne aux Noirs, et aux pourvoyeurs de zoos. Il risqua une discussion. Simon riposta :

— J'ai dans l'esprit quelque chose d'assez nouveau : les singes se défient de tout ce qui marche sur deux pieds. Imaginez que je leur tombe dessus depuis le ciel !

Dégoûté par ce qu'il estimait une insolente fin de non-recevoir, l'homme était parti en grognant. En vérité, la première idée de Simon,

pour gagner Moukoulou, avait été en effet la voie des airs : quoi de mieux que de fréter un avion et de se poser là-bas ? Grey avait secoué sa tête intelligente.

— Impossible, Saint. Il n'existe aucune piste d'atterrissage.

— Qui vous parle d'un appareil supersonique ? Pas besoin d'un x-15 pour attaquer vos Ziskous.

— Serait-ce un appareil de brousse, il ne parviendrait pas à se poser. La région de Moukoulou est couverte par une forêt impénétrable ; les rares portions défrichées sont trop étroites pour qu'un avion s'y risque.

— Bon, acquiesça Simon sans s'émouvoir. Nous avons la ressource de l'hélicoptère.

— Sauf qu'il n'y en a pas à Kanaba. J'y avais songé moi-même ; hélas ! le directeur des Affaires indigènes m'a répondu par la négative. Il m'a promis d'en demander un à Nairobi ; qui sait quand il arrivera !

Et le missionnaire de répéter :

— Croyez-moi, Saint, pas d'autre solution que la route. Celle que j'ai parcourue depuis hier et que je vous supplie de reprendre avec moi.

Ses épaules se voûtèrent ; il murmura :

— Et encore ! lorsque nous atteindrons le Ouembéréré, en serons-nous plus avancés ? Je ne sais quoi faire !

Simon avait levé la main.

— Vous m'affirmez qu'il n'y a pas d'autre chemin ?

— Aucun.

— Pas un gué qui permettrait de franchir la rivière plus haut ou plus bas et, ensuite, de rejoindre Moukoulou ?

— Rien. Même réussirait-on à franchir le Ouembéréré qu'un autre problème se poserait ; et peut-être plus insurmontable : la forêt ! Elle est épaisse, une énorme masse végétale ; pour y tailler un simple sentier, il faut des engins spéciaux, que des dizaines d'hommes y soient employés. Non, Saint, il n'est qu'une piste et celle-ci est barrée par les Ziskous. Si vous parveniez à jeter un canot à l'eau, à lui faire traverser la rivière, à remonter la berge en face, – et Dieu sait qu'elle est escarpée ! – les Noirs vous attendraient et vous massacreraient,

— Parfait, avait alors conclut Templar d'un ton déconcertant pour le docteur Grey. Nous partirons avant la nuit. D'ici là, j'ai quelques courses à faire.

— Ne puis-je... ? avait commencé le missionnaire.

Le Saint avait secoué la tête : déjà, son esprit imaginait un plan susceptible de leur ouvrir le passage ; toutefois, il entendait le garder pour lui jusqu'à la dernière minute, ne pas donner un espoir fallacieux à l'époux d'Ann. Ainsi avait-il visité plusieurs magasins de Kanaba, se procurant un matériel important qui laissa pantois le docteur et, plus

encore, le jeune Freddie : aux yeux de ce dernier, le Saint commençait de faire figure de mystérieux messager de quelque puissance dont le Noir se demandait si elle était céleste ou démoniaque.

Et la camionnette avait roulé durant des miles et des miles sur la piste défoncée dont les ornières, les bosses, les fondrières, bouscullaient les occupants. Grey, donna pourtant des signes de fatigue ; Simon déclara d'un ton catégorique :

— Suffit comme ça, Grey. Vous allez vous étendre le mieux du monde sur le plancher derrière la banquette. Dormez.

Le missionnaire essaya une objection. Templar refusa de rien entendre :

— Dormez. Freddie s'assiera devant, à côté de moi ; il m'indiquera la route. Soyez tranquille : nous ne ralentirons pas l'allure. Au contraire !

Il ne mentait pas. Si le docteur avait mené bon train la veille et ce jour-là, ce fut plus étonnant encore sous la conduite du Saint ; les mains sur le volant, l'attitude indolente en apparence, il fonça, abondant les virages en voltige, défiant plus d'une fois les lois de l'équilibre, toujours faisant retomber le véhicule sur ses quatre roues. Ainsi parvinrent-ils devant le Ouembérééré alors que la nuit n'était pas encore tombée.

La camionnette rangée, invisible sous les grands arbres à quelque distance de la berge, Grey sauta à terre. Il commenta :

— Voici la rivière. Ici, elle passe dans le canyon escarpé qui avait permis d'installer ce pont de fortune.

Planté à quelques pas, mains aux hanches, Simon examinait les lieux. L'endroit offrait un visage hostile. On n'en pouvait guère attendre une surprise agréable. Les arbres eux-mêmes avaient une apparence ennemie avec leurs troncs aux écailles piquantes, leurs larges feuilles au suc vésicant, les lianes qui dégringolaient et dont certaines n'étaient autres que des serpents !

Les deux Blancs s'avançaient vers le bord du ravin, là où l'on apercevait les câbles rompus. Soudain, Freddie poussa un hurlement :

— Docteur ! Missié Saint ! Attention !

Il était temps. Un sifflement retentit ; une lance vibra, se planta à peu de distance, tout de suite suivie d'une autre, puis d'une autre encore. D'instinct, le Saint se jetant au sol, rampa jusqu'à l'abri formé par les racines d'un gigantesque acajou. Le missionnaire l'avait lui-même imité.

Ils s'accroupirent côte à côte ; Grey constata, plein de dépit :

— Ils restent sur leurs gardes. J'espérais, en apercevant déserte la berge opposée, qu'ils auraient abandonné. Je me trompais. En vérité, ils sont tapis dans les fourrés ; et sans doute, ont-ils posté une sentinelle dans un arbre.

Simon ne prononçait pas une parole ; il examinait avec une attention aiguë la position. Ils écoutaient les cris en provenance de la rive en face. Auprès de lui, Grey confessait :

— Ils semblent n'avoir qu'une idée : me tuer. Moi ! moi qui ai soigné tant des leurs. Moi qui espérais les avoir peu à peu amenés à plus de compréhension !

Il se releva légèrement. Freddie, qui se tenait en retrait, recommanda :

— Attention, docteur. Ziskous y a en même chose léopard !

— Si je réussissais seulement à me faire entendre d'eux ; leur dire quelques mots !

Simon remarqua :

— Excusez-moi, docteur. Vos bons amis ne me paraissent pas en veine d'écouter un discours, encore moins une conférence. Peut-être n'ont-ils pas encore eu l'occasion de faire le banquet escompté par eux. Il est vrai que vous auriez alors servi de plat de résistance ; et vous ne seriez plus là pour leur offrir une improvisation réussie.

— Comment pouvez-vous plaisanter, Saint ?

— C'est là le propre de nos habitudes célestes. Entre saints, nous plaisantons toujours.

Grey écoutait mal ; l'idée de s'adresser aux sauvages ne le quittait pas. Il pensa tout haut :

— Je suis sûr qu'ils se ressaisiraient ; je possède assez leur dialecte pour qu'ils me comprennent, pour qu'ils me répondent.

— Avec une lance en guise de langue, riposta le Saint.

— Non, non ! Ils m'expliqueraient pour quels motifs ils ont soudain changé d'attitude, à qui ils obéissent,

Simon prêtait toujours l'oreille aux cris lancés dans les fourrés de la rive opposée ; il remarqua :

— Au fait, docteur, je vous trouve bien sûr de vous : qu'est-ce qui vous pousse à croire qu'ils se confieraient de la sorte ?

— Je ne sais pas, je l'espère. Et puis, je ne cesse d'imaginer ce que doit être le sort d'Ann entre leurs mains.

— Précisément, décocha Simon. Que deviendra-t-elle lorsque ces démons Noirs vous auront mis à mal, tué... et probablement dégusté ?

Le missionnaire tourna vers lui un visage défait :

— Notre seule chance est de les convaincre. Comment les mettre à la raison autrement ?

— Comment, s'étonna Simon. Attendez une minute.

Il s'esquiva dans l'ombre du hallier, pour effectuer un cercle sous bois de manière à demeurer hors de vue. Quand il reparut auprès de Grey, il tenait à la main un lourd fusil de chasse, une arme de précision qu'il présenta au bout du poing.

— Voici le seul argument que vos Ziskous soient capables

d'admettre pour le moment. Croyez en mon expérience, rien d'aussi persuasif ; avec ce joujou, je vous garantis de transformer un éléphant en tas de viande morte. À plus forte raison, un Ziskou.

Vivement le missionnaire posa la main sur le bras musclé de ce compagnon choisi par lui dans la minute où l'angoisse l'avait assailli.

— Non, monsieur Templar. À aucun prix, je ne vous autoriserai à employer un tel moyen. Je sais où est mon devoir ; en m'installant à la mission de Moukoulou, j'en connaissais d'avance les risques ; je me suis toujours refusé à posséder une arme pour me défendre ; au plus, un fusil de chasse pour abattre un gibier, et je n'en abuse pas. C'est tout.

— Vous êtes fou, mon bon docteur.

— Nullement ! Je suis ici, dans cette région hostile, pour soigner les Ziskous, pour les convertir... Sûrement pas pour les tuer. S'il se révèle impossible d'aller plus loin sans faire usage d'une arme, eh bien, nous n'irons pas plus loin.

— Soit ! soupira Simon ; je serai donc fou avec vous.

Et il remit le fusil au jeune Noir :

— Range-le, ami Freddie. On musèle les bouches à feu, comme aurait dit Napoléon à Waterloo... ce qui ne lui a d'ailleurs pas porté chance !

Mais Grey lui étreignait le poignet avec force.

— N'est-il donc pas possible de résoudre le problème d'une manière digne... digne d'un Saint ?

Le silence tomba. Le regard bleu de Templar y examinait son vis-à-vis. L'aventurier poussa un soupir ; un sourire étincelant parut sur sa figure bronzée.

— Très bien, docteur. Vous commandez, j'obéis... avec sainteté.

Alors, Grey se redressa lentement. Il prit son inspiration, tourna la tête vers son compagnon :

— Si quoi que ce soit devait m'arriver... sauvez ma femme. Et alors, vous serez libre d'agir comme bon vous semblera.

Il avança, sortit du couvert ; il marchait maintenant en direction du Ouembéré, hors de l'abri formé par les arbres.

CHAPITRE VIII

OÙ LE SAINT ORGANISE UN SPECTACLE IMPROVISÉ ET RÉALISE DES ACROBATIES NOCTURNES

Tapi à l'abri du tronc gigantesque d'un bombax, dont les racines énormes formaient autant de contreforts, Freddie observait son maître avec des yeux où se lisait un respect profond ; il murmura :

— Docteur y a brave même chose lion.

— Tu as raison, mon garçon ; seulement le lion, lui, n'hésite pas à se défendre. Et je crains qu'aujourd'hui...

Il n'acheva pas : pour lui donner raison, des fourrés plantés sur l'autre berge, des Noirs surgissaient, brandissant flèches et sagaies, lançant des imprécations. Cette fois, ils ne redoutaient pas de se montrer ; leur expression féroce ne laissait aucun doute.

Simon ne balançait pas un instant. Jaillissant de sa cachette, il se rua sur le docteur Grey ; le couchant à terre d'une bourrade, il l'obligeait à ramper pour regagner le couvert. À l'instant précis où ils atteignaient le bombax, une flèche se ficha en vibrant juste au-dessus de la tête du missionnaire. Templar siffla en manière de sarcasme.

— Alors, docteur, êtes-vous enfin fixé ? Vous avez essayé de convertir vos Ziskous ; vous avez risqué votre vie... Et après ?

— Je me refuse à y croire, marmottait l'homme qui, depuis des mois, évangélisait la tribu.

Simon haussa les épaules.

— Il le faut. Croyez-en une expérience chargée de risques : vous pratiquez un genre de sainteté qui conduit tout droit, non pas sur l'autre rive du Ouembéré, mais hors de cette vallée de larmes !

Le tenant fermement par le bras, et mettant le couvert à profit, il l'entraînait vers la camionnette. À l'adresse du jeune Noir, il recommanda :

— Freddie, mon bon ami, sois assez bon pour te tenir en sentinelle. Ne bouge pas, ne te montre pas, et regarde. Si, par chance, tu apercevais avec nos Ziskous quelque visage blanc, ne manque pas de nous appeler.

Ils avaient atteint la voiture. Grey questionna :

— Je ne comprends plus, Saint. Qu'avez-vous en tête ?

— Exactement la même chose que vous, John : passer sur l'autre rive et découvrir à quels mobiles obéissent vos chers Ziskous. Mais moi, j'ai l'intention de procéder selon une technique moins dangereuse.

Avec un rire confiant :

— Voyez-vous, j'ai quelque habitude de ce genre de discussions ; en principe, elles n'aboutissent pas. Si l'un des deux adversaires décide d'avancer les mains ouvertes tandis que l'autre dispose d'un armement plus ou moins perfectionné, le duel reste inégal.

— Alors ? prononça Grey.

— Alors, j'estime qu'en prenant mon temps, je ferais volontiers éclater comme des grenades quelques-unes de ces têtes noires. Ce serait d'ailleurs une occasion inespérée pour vérifier la qualité de leur remède miracle : franchement leur pommade est-elle capable de recoller les morceaux d'un crâne ?

Grey réprima un frisson ; avec un mouvement d'humeur, il riposta :

— Comment osez-vous plaisanter quand ma femme est là-bas, prisonnière probablement, et que... ?

Il n'acheva pas sa pensée. Simon repartit :

— Je ne cesse de songer à elle, John, c'est précisément pour cela que je vous juge timoré dans votre façon d'opérer. Et voilà pourquoi tout juste je tenais à vous poser la question une dernière fois : j'admets qu'en présence de Freddie, vous marquiez de la répugnance à renoncer à vos principes, mais nous sommes seul à seul ; répondez, je vous le demande : fermez les yeux et laissez-moi agir comme bon je l'entends. D'accord ?

— Jamais, Saint, riposta Grey. Je suis prêt à tout endurer ; jamais, devant moi, le mal ne triomphera de la bonté.

Simon exhala un léger soupir ; il haussa les épaules, eut un demi-sourire. Puis, avec une bourrade affectueuse sur les épaules de son compagnon, il avoua :

— Je m'en doutais. Aussi ai-je pris mes précautions. En insistant pour retarder notre départ de Kanaba, je commençais d'entrevoir un plan ; nous le mettrons en application dès la tombée de la nuit. D'ici là...

Il considéra les abords, la brousse aux fourrés inextricables.

— Il me faut découvrir... Ne vous y trompez pas cette fois, John : la condition est impérative ; trouvez-moi un chemin qui longe le Ouembéréré. Tant pis s'il faut user du sabre d'abattis, de la hache... et de nos muscles. Tant pis également pour les risques !

Grave, il attacha son regard bleu sur le visage du missionnaire :

— L'existence de votre femme en dépend.

— Venez. Nous ferons bien d'emmener Freddie.

Idée excellente car le petit Noir fournit tout de suite une indication :

— Y en a chemin plus loin.

— Où mène-t-il ? À la rivière aussi ?

— Oui. Lui beaucoup mauvais. Y en a fini passer par là.

Ils le repérèrent assez vite sur les indications du Noir. C'était une sente utilisée autrefois par les constructeurs de la passerelle quand ils étudiaient la région pour déterminer le meilleur point de passage. Les branches étaient basses, les fourrés reformés, les lianes s'enchevêtraient ; néanmoins, le véhicule progressait vaille que vaille ; on s'arrêtait parfois pour couper les plantes les plus embarrassantes.

Ils entendaient, non loin, le grondement des eaux dans le canyon. Simon ne cessait de réfléchir ; l'intensité de ses pensées se lisait sur son masque énergique ; il ne se laissait pas troubler par les circonstances, la menace pesant sur la jeune femme prisonnière des Ziskous ; son instinct le proclamait, l'entreprise réussirait.

Enfin ils atteignirent une sorte de terre-plein étroit. Freddie tendit le bras :

— Y en a autrefois chercher comme ça moyen passer là. L'autre côté pas bon.

En effet, la végétation sur la berge opposée se prêtait mal à l'établissement des câbles d'une passerelle. Simon décida :

— Excellent.

Il sauta hors de l'auto. Grey demanda :

— À quoi songez-vous ?

— À organiser un spectacle « Son et lumière », tout simplement. Ce sera sans doute le premier en pleine brousse. Rien ne vous interdit de recommencer plus tard.

Sautant de la voiture, aidé par Freddie, le Saint déchargea plusieurs ballots ; après quoi, il planta un piquet dans le sol, y fixa une cartouche ; puis un autre, un autre encore. Tout de suite, le Noir saisit la manœuvre et se mit en devoir d'imiter cet homme singulier dont l'autorité, décidément, le séduisait. À son tour, Grey se joignit à la besogne. Ainsi bientôt, une espèce de haie se dressa en bordure du canyon. Un fil reliait pétards et fusées entre eux.

— Bon, conclut le missionnaire relevé et contemplant leur ouvrage. Voici vos lumières. Et le son ?

— Une minute, répliqua Simon.

Il courut à l'auto, en retira une batterie d'accumulateurs, un électrophone, un haut-parleur. Il disposa le tout dans un endroit plat, plaça un disque sur le plateau du tourne-disque.

— Prêt pour le spectacle, annonça-t-il.

Avec un clin d'œil à l'adresse de Freddie :

— Tu sauras déclencher le disque, petit ?

— Moi y en a connaître.

Grey les observait tout à tour, puis le singulier assemblage de matériel et d'artifices. Il bougonna :

— Est-ce là votre façon d'annoncer à la forêt vierge votre intention de traverser le Ouembéré et d'en finir avec la révolte des Ziskous ? Votre feu d'artifice, à quoi servira-t-il ?

— Faites confiance à ma sainteté puisque la vôtre ne récolte que des flèches. Un peu de patience. Nous repartons. Toi, Freddie, tu restes ici.

— Bien, Missié Saint.

— Tu attends qu'il fasse nuit noire. Bien noire. Nous allons, avec la voiture, jusqu'au pont détruit. Et tu cours vite-vite pour être avec nous. Tu pourras ?

— Moi y a courir même chose impala.

— Très bien. Avant de partir, tu allumes ce cordeau qui met le feu aux fusées ; et tu mets le disque en marche. D'accord ?

— Moi y a faire. Bien rigoler, dit le petit Noir avec un rire muet et blanc dans sa face d'ébène.

Simon se tournait vers son compagnon :

— Commencez-vous d'entrevoir l'opération ?

— Je... je crois.

— Très simple. Pétards et chandelles, fusées et feux de Bengale, comment nos Ziskous résisteraient-ils à l'appât, surtout si, dans le même temps, ils entendent les échos de la danse de guerre des Zoulous !

Il poussa Grey vers la voiture.

— Filons. Désormais, plus une seconde à perdre.

Ils rallièrent donc le point où aboutissait la passerelle. La nuit était proche ; ils n'eurent pas longtemps à patienter. Une première fusée jaillit vers le ciel, s'épanouit, crépita ; puis une autre, plusieurs coup sur coup ; au-dessus de la forêt vierge, un éblouissement pétillant ; des étoiles bleues éclatèrent, en projetant d'autres vertes, qui elles-mêmes lançaient dans toutes les directions des points d'or.

— Le spectacle commence, Grey ! annonça le Saint, l'air réjoui.

Il tendait l'oreille. Bientôt leur parvint, à peine assourdie par la distance, la musique sauvage que diffusait l'électrophone mis en marche par le Noir.

— Parfait ! constata le Saint. J'ai eu raison d'utiliser la puissance maximale. Pourvu que notre petit copain ne s'attarde pas, exprima-t-il.

Il sortit du couvert. L'obscurité était assez épaisse pour le protéger. Il avait chargé sur son épaule, en rouleau, un câble de nylon emporté à dessein. Il atteignit le rebord du canyon ; dans le contrebass, les eaux rugissaient. Son rire léger se fit entendre.

— Il ne ferait pas bon tomber ! remarqua-t-il.

Là-bas, à plus d'un mile, le feu d'artifice continuait, épandant au-dessus de la sauvagerie des bois une clarté à éclipses, percutante, tonnante : pour les Ziskous, objet d'épouvante, mais aussi motif d'attraction.

— Ils vont y courir, supputa le Saint.

— Vous le croyez sincèrement ?

— Je l'espère. Sinon, mon plan serait dans le Ouembéré.

— Supposez qu'ils n'y aillent pas ; ou, encore, qu'ils laissent sur place quelques sentinelles.

— À mon tour, John, de prendre des risques. Rassurez-vous : j'en ai l'habitude ; c'est même ma spécialité ; la vie n'offre à mes yeux quelque intérêt que si je peux la jouer.

Il demeurait immobile, sur le rebord, insensible aux échos du torrent, ignorant du vertige qui aurait saisi un autre à sa place. Il murmura :

— Vous avez eu de la chance que vos Ziskous se servent rarement de fusils ; cela nous aurait gênés. Et j'y pense...

Il se tourna, cherchant à localiser la tache blanche formée par la figure de son compagnon dans l'obscurité.

— S'ils n'ont d'autres armes que des flèches et des sagaies, auront-ils attaqué la Mission ?

— J'espère que non, confessa Grey à voix contenue. S'ils possédaient des fusils, les chefs seuls auraient le droit de s'en servir. Le groupe qui nous a attaqués n'est probablement qu'un avant-poste.

— Eh bien, conclut le Saint, voyons si l'avant-poste s'est replié vers l'Austerlitz combiné à son intention ?

Il empoigna le rouleau de câble, le saisit de la main gauche. À l'une des extrémités était attaché un grappin. Le missionnaire s'étonna :

— Vous comptez le planter dans l'autre rive ?

— Exactement. C'était difficile en plein jour sous la surveillance de nos amis ziskous. Il y a une chance maintenant de réussir.

Il fit tourner le grappin longuement au-dessus de sa tête ; il ressemblait, ainsi dressé au-dessus de l'abîme, à quelque statue ; brusquement, son bras se détendit ; le grappin partit, entraînant le câble léger qui siffla dans l'air nocturne.

Au premier coup, le grappin atteint la cible, le tronc d'un acajou sur la rive opposée ; il décrit une boucle, se fiche dans l'écorce, Simon hale doucement le câble, puis exerce une traction de plus en plus vigoureuse. Une course retentit à ce moment sous bois : voici Freddie, le visage hilare ; il galope, à peine essoufflé.

— Y a bon poum ! fait-il.

Et Simon de répondre sans perdre un instant.

— Prends dans l'auto tout ce qui est nécessaire pour gagner la

Mission : les armes, les munitions l'indispensable, vite.

Pendant ce temps, lui-même attache le câble au tronc du bombax. Apportant les ballots, Freddie se hâte. Il questionne :

— Tout y en a bon, Missié Saint ?

— Meilleur encore, petit. Tu as montré des qualités éminentes de pyrotechnicien et de lanceur de disque. Maintenant tu vas constater ma virtuosité de funambule.

— Mais... commence Grey.

Simon ne le laisse pas achever. Avant tout, franchir le Ouembéré. Sur le câble, il a fixé une poulie de rappel ; il y accroche le filin qui va se dérouler derrière lui, puis, d'une torsion de reins, il empoigne à deux mains le câble déjà tendu en travers de la rivière, il se lance dans le vide. Grey n'a pas eu loisir de l'arrêter. Là-bas, disque et fusées accaparent l'attention des Ziskous.

— Vous êtes fou, Saint ! proteste Grey.

— C'est là une de mes prérogatives, riposte-t-il tandis qu'il s'éloigne. Cependant il ajoute cette recommandation :

— Si jamais le câble lâche, John, recommencez et lancez le grappin mieux que je n'aurais fait. Je ne vous en voudrai pas de réussir où j'aurai échoué...

Il avance. Une main lâche, l'autre tient bon ; un effort des reins ; il se balance, se rattrape de la main libre, pivote, recommence. Et songe : « À l'avenir, je ne manquerai pas de mieux admirer les équilibristes quand ils exécutent le tour au cirque. Dire que cela paraît facile ! Encore un mètre, Simon... Encore un autre ! N'est-ce pas là une des épreuves du parcours du combattant ? Mon ange qui veille si gentiment sur votre petit Saint favori, ne la lâchez pas ; restez posé sur mon épaule et faites que mes mains résistent. Le grappin aussi ! »

La berge opposée approche. Une dizaine de mètres encore ; il semble que le câble mollisse. Cédra-t-il à la dernière seconde ? Cet accompagnement de fusée et de musique, dans le lointain, ne facilite guère les choses : non seulement il trouble la conversation indispensable à pareille acrobatie, mais encore il évoque constamment le risque sans doute tapi sous les arbres de la rive de plus en plus proche : un groupe de sauvages va-t-il se révéler à la dernière seconde, à l'instant même où Simon abordera ? sera-t-il massacré sur place ?

Voici l'acajou. Un suprême effort et le Saint met le pied sur le sol. Une minute, il demeure sans bouger, rassemblant ses forces, apaisant l'émoi qu'il a perçu dans ses muscles et qui, un peu plus, lui faisait lâcher prise au-dessus du gouffre rugissant. De la rive en face lui parvient les appels étouffés :

— Saint !

— Missié Saint !

Il répond :

— Ça va ! Etablissez le va-et-vient. Placez le câble de manière qu'on puisse le récupérer quand vous serez passés.

Silencieux, inspectant les parages, s'évertuant à deviner ce qui se passe sous le bois proche, il en appelle à son ange familier : « Pas de mauvaises blagues, mon Ange ! ne nous lâche pas encore et tiens-moi les Ziskous au loin pendant qu'on termine le voyage. »

Il se tourne vers la forêt au-dessus de quoi une fusée monte et scintille : « Pourvu que le spectacle ne se termine pas trop tôt. »

— Vite, docteur. Il n'y en a plus pour longtemps.

— Entendu, j'expédie Freddie.

Le premier en effet, le Noir ayant ficelé un ballot autour de son torse, se suspend à la poulie où Simon a fixé une boucle de soutien. La manœuvre s'opère lentement, sûrement. Le gamin atterrit, exhale un long soupir :

— Y en a bon, Missié Saint. Mais moi y en a beaucoup peur.

— Oui, oui, presse Simon qui appelle dans la nuit :

— John ? suspendez les armes, les munitions, à la poulie. Après, ce sera votre tour. Vite !

Un dernier voyage ; voici deux fusils liés ensemble, un sac, un autre colis. Simon s'énervé : ce candide Grey compte-t-il transporter de la sorte tout le contenu du camion ! Il crie, et sa voix domine le rugissement des eaux :

— À vous. Pressez-vous. Je n'aperçois plus de fusées.

Le câble se tend. Une ultime prière à son ange gardien : « Un bon mouvement, mon ange : soyez bon également pour ce brave missionnaire, même s'il pousse trop loin le respect des cannibales. Sauvez-le ! »

Le câble file entre les mains de Simon et du jeune Noir ; une silhouette suspendue se dégage des ténèbres. Grey se cramponne à une racine ; il se hisse en tremblant sur la berge, il se redresse. Incapable de parler tant il a éprouvé d'émoi durant cette traversée. Simon le saisit, le secoue.

— Ne vous occupez pas de vous. Le département sonore vient de se mettre en grève !

En effet, le silence s'est établi d'un coup, plus impressionnant encore après le déchaînement des pétards. Accoté au tronc de l'acajou, Grey regarde Simon opérer : celui-ci détache le grappin, tire sur le câble, le ramène vers lui. Quand la résistance cesse il précipite le tout dans l'abîme du Ouembéré. Le missionnaire réagit pour le coup :

— Perdez-vous la tête ?

— Nullement. Je sais que nous brûlons nos vaisseaux en opérant de la sorte, mais vos Ziskous doivent ignorer que nous avons franchi la rivière. C'est essentiel. Ils se creuseront la tête, ils chercheront à comprendre le motif de notre spectacle ; et peut-être nous croiront-ils

toujours immobilisés de l'autre côté. En route, maintenant.

Et ils se mirent en chemin vers Moukoulou, chacun chargé d'un colis sur les épaules : Freddie s'était armé d'un sabre court qui pourrait aussi bien couper une liane que tronçonner un serpent aventureux. Simon et Grey portaient un fusil ; le Saint recommanda :

— Au nom de toute votre charité chrétienne, qui devrait commencer par votre femme, je vous en supplie n'hésitez pas à vous en servir ! Et tirez le premier.

Ils s'engagèrent sous les arbres ; une clarté laiteuse naissait au ciel, rendait la piste plus nette ; elle se glissait sous les branches et diluait les ombres. La lune !

— Excellente chose, dit Grey, nous trouverons notre chemin avec moins de peine.

— Un seul ennui, remarqua Simon ; nous voilà également visibles à l'œil nu.

Ils s'arrêtèrent un bref instant pour prêter l'oreille. La nuit était désormais silencieuse. Freddie colla son oreille contre le sol. Quand il se releva :

— Ziskous y en a courir, dit-il.

— Ils viennent par ici ? demanda Simon.

— Moi y a pas croire. Y en a courir loin beaucoup.

— Avançons. Plus nous serons à l'écart de la piste, mieux cela vaudra.

Ils progressèrent donc à l'abri des bois. L'extraordinaire, la merveilleuse paix de la forêt vierge s'étendit sur eux.

CHAPITRE IX

OÙ BOGAN RÊVE D'UN AVENIR DORÉ ET SIMON RENCONTRE UN ADVERSAIRE ENCORE INCONNU

Les événements ne se déroulaient pas, pour Bogan et son associé, d'une façon aussi plaisante qu'ils l'imaginaient à l'origine. Lorsque le premier avait eu vent de la découverte effectuée par le docteur Grey, tout de suite il conçut le profit incalculable à retirer d'un remède miracle ; et son plan avait été vite mis debout : devancer le missionnaire, traiter avec les Ziskous en dépit des risques, acheter le secret de leur recette sans se soucier s'il y aurait péril à armer une tribu aussi sauvage ; après quoi, filer sous des cieux plus cléments et organiser l'exploitation en grand du produit.

Curieusement, les Ziskous témoignaient d'une étrange hésitation ; ils acceptaient les fusils offerts, ils multipliaient les promesses ; mais ils ne semblaient pas décidés à les tenir. Morose, Bogan confessait à son complice :

— Les choses tardent trop pour mon gré, Weedy. Il y a des moments où j'aurais plaisir à mettre ce diable de Grand Sorcier en menus morceaux pour lui apprendre à nous faire droguer de la sorte !

— Je vous avais averti, ripostait le maigre personnage dont la mine semblait plus longue que jamais. Avec les Ziskous, impossible d'établir un plan ; ils sont d'accord, puis, l'heure suivante, ils changent d'avis. Et si ce n'était que ça ! je les crois capables d'oublier les cadeaux reçus pour s'en prendre à nous sous un prétexte quelconque !

— Bon, réagit Bogan, inutile de se désoler. Ranga nous a juré que cette nuit verrait l'achèvement de nos pourparlers. J'ai confiance en lui. S'il s'avise d'oublier son serment, il le regrettera !

Il eut un rire bref, désagréable. Puis expliqua tout haut :

— Avant peu, je serai aux yeux du monde le grand Morris Bogan, le savant qui a mis au point le remède miracle.

Renversé sur son fauteuil d'osier, contemplant la nuit par la fenêtre ouverte, le bandit rêvait : il se voyait au pinacle, il imaginait les articles retentissants, les guérisons sensationnelles opérées grâce à l'onguent fabriqué selon la recette ziskou ; il en entreprendrait la fabrication en grand ; ce serait la fortune ; il rêvait, oui...

« Aussi grand, aussi respecté, que les plus célèbres pionniers de la science, aussi fort qu'un Lister¹, aussi subtil qu'un Fleming², quelle revanche pour moi ! Ah ! j'étais né sous une mauvaise étoile : il n'en restera que le souvenir ! Même pas ! »

Cependant, pareil songe dépendait encore de beaucoup d'impondérables : à commencer par le docteur Grey en personne.

Bogan interpella Weedy :

— On peut compter sur les guerriers de Ranga pour empêcher Grey de franchir le Ouembéré ?

— À n'en pas douter.

— Lorsqu'il parlait des Ziskous lors du Congrès à Nairobi, il a fait allusion plusieurs fois aux relations excellentes qu'il entretenait avec eux.

— La chose est probable, reconnut Weedy. Mais il suffit aux Ziskous d'entendre claquer les cartouches, de tenir en main un fusil moderne, pour que se réveillent leurs instincts à peine endormis. Grey a tenté de changer leur mode de vie ; l'idée de le combattre n'a pu que les réjouir. Qu'il ne s'avise pas de franchir la rivière d'une manière quelconque. D'ailleurs, je ne vois pas comment il y parviendrait. De toute façon, s'il y parvenait, il serait massacré... et dévoré !

— Bonne chose ! exprima Bogan, la mine ravie. Quoique Grey ne soit pas le seul à surveiller, ajouta-t-il. Sa femme m'inquiète.

— Pourquoi ? s'étonna son complice, échangeant son mégot contre une cigarette intacte.

— Elle se tient trop tranquille pour mon goût...

— Elle a compris que se révolter ne servirait à rien : nous sommes les plus forts ; la forêt qui cerne la Mission lui laisse peu d'espoir de se tirer d'affaire toute seule. Elle prie pour le retour de Grey, c'est tout.

— Ouais, marmotta Bogan. Ils seraient en train de mijoter quelque trahison, elle et son mauvais bougre de Luke, que je n'en serais pas étonné. Voici ce que vous allez faire, Weedy : glissez-vous le long de la maison ; essayez de surprendre ce qu'ils se racontent. Ils sont à la cuisine en ce moment.

Comment Bogan et son complice se fussent-ils imaginé que, sur les rives du Ouembéré, à une douzaine de miles de là, un certain Simon Templar était l'organisateur d'un spectacle « Son et lumière » de nature à porter le trouble chez les Ziskous et qu'il en profiterait pour franchir la rivière ?

Weedy se faufila dans la nuit noire ; se collant le long du mur de planches, il parvint jusqu'au rectangle de clarté découpé par une fenêtre. Des bruits de couverts, des tintements d'assiettes : Ann Grey s'activait, en effet, dans la cuisine de la Mission. Elle parlait à mi-voix.

— De tout cœur merci, Luke, votre loyauté me réconforte ! Que serais-je devenue toute seule à la Mission en face de ces deux

fripouilles ?

Weedy eut un hochement de tête ; son nez en parut s'allonger : on trouve bon d'escroquer les autres, mais on n'aime guère l'entendre dire, et sur un ton qui laissait peu de doute sur les sentiments de la jeune femme.

Ann poursuivait à l'intention de l'infirmier :

— Cela ne saurait continuer plus longtemps ainsi.

— Mais, madame, que pouvez-vous... ?

— Peu importe ! l'idée que le docteur risque en ce moment quelque tentative désespérée pour rejoindre la Mission ne cesse de me hanter. Et moi, durant ce temps, je reste ici, sans rien faire !

Un silence se produisit. Weedy s'avança davantage afin de ne rien perdre des paroles échangées. La voix du Noir articula :

— J'ai peut-être une idée, madame.

— Oui ? fit-elle avec espoir.

D'instinct, l'infirmier baissa le ton ; Weedy tendait l'oreille afin de ne rien perdre des paroles prononcées.

— Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas, madame ? J'ai tant de gratitude pour tout ce que vous avez fait, le docteur et vous-même. Je donnerais ma vie...

Il parlait lentement afin de mieux la convaincre, et son langage montrait une réelle connaissance de l'anglais. Weedy songea :

« Le bougre est intelligent ! Il a certainement pas mal étudié. »

Luke poursuivait cependant :

— Imaginez que je disparaisse !

— Non ! balbutia Ann.

— Croyez-moi, madame, ce ne serait pas une désertion ; vous ne devez pas en douter.

Elle chuchota :

— Disparaître ! Que voulez-vous dire, Luke ? Si je me trouvais seule, aux mains de cette crapule de Bogan et de cet ignoble Weedy, je... je deviendrais folle !

Dans l'ombre de la nuit, un rire muet erra sur les traits de fouine du bandit aux écoutes : folle, la dame, voilà qui serait la solution idéale : Grey, massacré par les Ziskous et sa femme en perdant l'esprit ! Bravo !

Luke toutefois s'expliquait :

— Non, madame. Songez-y : le docteur ne va pas rester absent longtemps encore ; s'il arrive ici à l'improviste, les hommes l'attaqueront avant qu'il se défende. Au contraire, si je l'avertis du danger.

— Il risquera sa vie pour moi, objecta Mme Grey.

Luke cachait un certain embarras. Il baissa la tête.

— Je n'osais pas vous l'apprendre ; j'ai causé avec des gens du

village. L'un d'eux est allé au bout de la piste jusqu'à la rivière. Le pont n'existe plus. On l'a détruit. Voilà ce que ces hommes disaient quand ils parlaient d'empêcher le docteur de revenir.

— Dieu !

Elle chancela : jusqu'ici, elle s'imaginait John simplement retardé. Luke reprit :

— Je vais aller là-bas. Le docteur, j'en suis sûr, cherche un moyen pour traverser le Ouembéré. Peut-être est-il allé à Kanaba pour se procurer du matériel. Je l'aiderai si je suis sur place. De toute façon...

Il réprima un sourire :

— Je le mettrai au courant ; je lui révélerai ce qui se passe ici.

Alors, Ann capitula :

— C'est bien, Luke. Merci. Allez là-bas, oui. Et moi, je serai courageuse.

— Voilà une excellente idée, articula une voix.

Saisie, la jeune femme se tourna vers la fenêtre.

Là, un sourire cruel sur ses lèvres minces, Weedy les contemplait. Impossible de rien tenter contre lui ; il braquait un revolver dans leur direction.

— Une conversation passionnante, madame Grey. Quelle tristesse lorsqu'on songe à la confiance que nous avons en vous. Voici une charmante petite femme, pensions-nous ; elle a saisi la situation ; elle ne tentera rien contre nous ; elle se dit que nous ne lui voulons aucun mal. Et je découvre qu'elle complotait avec ce vilain singe. Mieux vaut que nous en parlions au docteur Bogan. Allez !

L'arme braquée était éloquent ; il n'y avait pas à discuter. Amenés devant Bogan, qui n'avait pas quitté son fauteuil sur la véranda, Ann et l'infirmier gardaient le silence. Il les contempla un moment ; Weedy expliquait :

— Je les ai surpris en train de conspirer. Lui se proposait de filer en douce afin de rejoindre Grey.

— Est-ce possible ? s'exclama Bogan. Voilà donc comment vous nous remerciez, madame Grey. Je croyais que vous nous confectionniez un dîner soigné ; au lieu de quoi, vous prépariez une trahison. J'en ai honte pour vous.

Tourné vers son complice, il hocha la tête :

— Je vous félicite, Weedy. Vous êtes un homme précieux !

Ann poussa un cri :

— Assez !

— Comment ? fit Bogan. Vous me coupez la parole !

— Oui, assez ! rédit-elle. Assez de vos bonnes paroles ! Elles ne cachent que des intentions criminelles. Vous espériez que nous allions oublier mon mari, que nous accepterions tout de vous, jusqu'à votre singulière manière d'abuser de mon hospitalité. Vous êtes sous mon

toit, ici, entendez-vous ? Sous mon toit !

Bogan ne parut nullement ému par cette protestation. Il haussa ses épaules grasses.

— Votre hospitalité ? Mieux vaut n'en rien dire. Elle manque de confort et de charme ! D'ailleurs, vous ne nous avez pas invités, pas plus que le docteur Grey... Alors, puisqu'il n'y a pas hospitalité, il ne peut y avoir abus ! N'est-ce pas sagement raisonné, Weedy ? fit-il avec un gros rire.

— Et comment, Bogan !

Le petit homme avait saisi son verre ; il en contempla le contenu en transparence, le fit tourner devant ses yeux. Puis il déclara :

— Plus je réfléchis à vos affirmations, madame, plus j'estime à propos d'arrêter certaines précautions. Vous semblez l'un et l'autre beaucoup trop certains...

— De quoi ? lança-t-elle, l'attitude révoltée.

— Du retour de notre ami le docteur Grey. Je n'y crois pas, moi, notez-le ; cependant, si la chose allait se produire, je serais au regret de n'avoir pas décoré la maison en vue de ce retour.

Depuis quelque deux heures, Simon et ses deux compagnons progressaient sous bois ; parfois, une savane s'ouvrait devant eux, éphémère trouée dans l'énormité de la forêt vierge. Alors, ils retrouvaient la clarté blême de la lune maintenant levée qui illuminait le ciel. Freddie tenait la tête du groupe, suivi par Grey ; Simon, lui, fermait la marche ; il préférerait ce poste où, en cas d'offensive brusquée des Ziskous, il serait mieux à même de riposter sans laisser à Grey la possibilité d'intervenir.

Il questionna :

— Nous approchons de la Mission si j'en juge par le temps écoulé depuis nos exercices sur fil de fer...

— Un mile ou deux au plus, répliqua le missionnaire. Nous n'avons pas suivi le chemin direct ; sans Freddie, nous nous serions même égarés. Tu es certain de ta route ? fit-il à l'adresse du jeune Noir.

— Nous y a gagner Mission tout suite, répliqua le gamin.

Ils parcoururent encore près d'un demi-mile. Brusquement, le docteur s'immobilisa ; retourné vers Simon, il avoua :

— Je me demande... Je ne cesse de songer à ce qui nous attend là-bas ? Quel spectacle y trouverons-nous ?

Simon suggéra une pause : il redoutait que l'anxiété de Grey ne lui fît commettre quelque imprudence.

— Non, non. Hâtons-nous au contraire.

Ils se remirent en route ; ils franchirent un espace découvert où les hautes herbes dépassaient les têtes, ils plongeaient au cœur d'un inextricable fouillis d'arbres aux branches basses : par quel prodige

Freddie parvenait-il à retrouver son chemin dans ce désordre végétal ? Simon n'eut pas le loisir d'approfondir la question : avec un feulement de colère, une masse jaillit d'une branche feuillue, tomba du ciel sur les épaules de Templar. Il s'écroula : un léopard l'avait projeté sur le sol ; les griffes du fauve lui labouraient les bras, les épaules.

D'instinct, il saisit l'animal à la gorge, crispant les mains sur la fourrure qui dégageait une senteur âcre. La bête poussait des râles de fureur.

Alerté, Grey pivota ; il empoigna son fusil ; il le braqua, cherchant le point de mire, mal éclairé par la lumière de la lune, redoutant aussi de blesser Templar. La voix de celui-ci monta dans la nuit :

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas surtout !

Au contraire, Freddie, abandonnant le ballot qu'il portait sur l'épaule, encourageait son maître :

— Y a moyen tirer, docteur ! Vite !

Agenouillé, le canon du fusil suivant l'évolution du combat dans les herbes, Grey cherchait en vain à placer une balle dans le corps du fauve : impossible dans cette mêlée confuse. Et, encore une fois, la voix de Simon, haletante :

— Ne tirez pas !

Le sang collait le long de sa chair ; les griffes du léopard lui labouraient les muscles ; sa main gauche pourtant ne lâchait pas prise ; ongles crispés dans la gorge de la bête qui ne cessait de râler, de gronder. Au-dessus de lui, Simon apercevait cette masse frémissante et, surtout, la gueule ouverte, baveuse, les crocs sanglants ; il sentait contre son visage ce souffle enragé. Sa main droite glissa vers sa taille. Belle, son fidèle poignard, n'était pas lacé contre son poignet, mais glissé dans un étui à sa ceinture ; là, là seulement, résidait le salut. Ses doigts se refermèrent sur le manche, se contractèrent.

Le fauve redoublait ses efforts ; il ne se souciait pas des deux présences à portée ; il ignorait les gestes frénétiques de Freddie qui, tirant un sabre de son ballot, se jetait au secours du Saint. Courageux, téméraire même, le petit Noir, courait autour du groupe confus des combattants.

La main droite de Simon remontait. Il prit son élan, serra la gorge de l'animal dans un suprême effort de façon à l'écarter un peu de lui et, à la volée, il frappa la poitrine. Une fois, deux fois. Un liquide chaud coula sur ses mains, sur sa figure. Le fauve exhala un râle. Dans le même moment, Freddie lui balança sur l'échine un coup de sabre. La bête roula sur le côté. Simon se redressa avec peine, contemplant la dépouille magnifique étendue à ses pieds.

— Mille excuses, mon chat ! J'aurais aimé t'épargner...

Il respirait avec force. Il eut un faible sourire vers le docteur Grey.

— Pourquoi m'avoir empêché de tirer ? demanda celui-ci.

— Pour vous empêcher de tuer un être vivant, répondit-il sur un ton nuancé d'ironie. Mais aussi... pour ne pas donner l'alerte à nos amis Ziskous s'ils sont par hasard sur nos traces. Et maintenant...

Il regardait son bras, sillonné de balafres ; la peau arrachée par plaques, de larges lambeaux même pendaient : ses épaules étaient pareillement ravagées.

— Voilà le cas ou jamais, Grey.

— Pour quoi faire ?

— Essayer votre pommade miraculeuse. Je me sens d'humeur à jouer les cobayes. Je pourrai ensuite témoigner qu'une blessure se cicatrise en douze heures... à moins qu'elle ne soit gangrenée définitivement.

Grey s'empressa ; il tira d'un étui la boîte contenant la pommade ziskoue. Il en enduisit longuement les plaies de Simon, remplaçant les chairs arrachées, serrant avec des bandes de gaze. Templar siffla doucement :

— En tout cas, John, votre drogue procure un plaisir mitigé quand on l'étend sur une plaie.

— Vous n'êtes pas dans un état très brillant, Saint, croyez-moi.

— D'accord. Rappelez-vous pourtant ce que je vous dis : si un jour la Faculté adopte le produit, elle fera bien de lui ajouter un parfum plus agréable. Et maintenant, en route !

— Ne voulez-vous pas... ? commença Grey.

— Non. Ne vous occupez plus de moi. Mon ange gardien veille sur mes blessures. Je peux marcher. En avant. Je ne regrette qu'une chose : abandonner ceci.

Du bout du pied, il toucha le cadavre du léopard.

— Je comptais chasser au Kanaba. Voilà mon premier trophée, et je le laisse aux fourmis et aux charognards !

Le premier, il se remit en route. Il se sentait faible ; il éprouvait dans son corps le contrecoup de cette lutte acharnée ; souvent, le passé lui avait fourni l'occasion de duels mortels contre un adversaire à deux pattes ; jamais un émoi aussi profond qu'à l'instant où le léopard lui était tombé dessus, le roulant et lui plantant ses griffes dans la chair.

— Encore une sensation que j'ignorais, dit-il d'un ton léger. Que me reste-t-il ? Affronter un crocodile peut-être...

Ballots rechargés, ses compagnons le suivaient. Freddie recommanda :

— Y en a faire attention ! Maison y en a tout près maintenant.

Grey ajouta :

— Je m'y reconnais en effet. Nous voici à cinq cents mètres au plus ! La Mission, se trouve derrière ce bouquet d'arbres.

- Tout semble tranquille là-bas, remarqua Simon.
- Beaucoup trop, soupira le docteur Grey.

CHAPITRE X

OÙ BOGAN VA AU RENDEZ-VOUS DE MAMBÉ ET FREDDIE MONTRE SES QUALITÉS DE CHASSEUR

Les bâtiments de la Mission s'élevaient, silencieux, au milieu de l'obscurité de la forêt sur quoi planait la pâleur lunaire. Deux fenêtres étaient allumées, une porte ouverte montrait une pièce vide. Grey se dégagea de la main de Simon, qui tentait de le retenir de crainte d'une surprise ; il se précipita en avant, courant vers le perron qui donnait accès à la véranda.

— Ann !

Il allait se jeter dans la pièce tête baissée ; le Saint le saisit à bras-corps et, le ton catégorique :

— Un peu de cran, John. N'agissez pas en gamin !

— Vous ne comprenez donc pas ?

— Je ne comprends même que trop. Comme j'ai une certaine habitude de ce genre de choses, je vous répète : attention, restons sur nos gardes. Tout cela sent le traquenard à plein nez ; de surcroît, cela signifie un piège dont vos amis Ziskous ne sont guère capables ; les sauvages obéissent à quelqu'un de décidé ; à nous de parer le coup.

D'une poigne impérieuse, il repoussa le missionnaire :

— J'entre le premier.

Il fit un pas, franchit le seuil : bien qu'il éprouvât encore de terribles élancements dans les bras, dans les épaules, il tenait son fusil d'une main solide ; qu'un ennemi se présentât, il ne pèserait pas lourd en face du Saint, même blessé.

Lentement, son arme décrivit un cercle cependant que son regard inventoriait les lieux, le mobilier sommaire. La table était mise pour quatre personnes. Près de Simon, la voix de Grey balbutia :

— Personne !

Le Saint ne put cette fois l'empêcher de pénétrer dans la salle. Grey tournait sur lui-même, contemplait la pièce vide ; il ouvrit vivement une porte, appelant encore :

— Ann !

Aucune réponse. À l'adresse de Simon, il eut un long regard trahissant son angoisse. Il murmura :

— Je ne comprends pas. Où est-elle ? Pourquoi a-t-elle abandonné la maison ?

— Et en pleine nuit, ajouta Simon, sinon les lampes ne seraient pas allumées.

Avancé jusqu'à la table le Saint considérait les couverts ; il remarqua :

— Quatre personnes allaient prendre place ici. Outre votre femme, qui ?

Grey haussa les épaules ; il secoua la tête :

— Ann est seule à la Mission. En dehors de mon assistant, un brave garçon...

— Un Blanc ?

— Non. Je vous ai parlé de lui : Luke Sandaga. C'est un Noir très évolué ; il a poussé ses études assez loin ; s'il en a les moyens, il prendra ses titres plus tard.

— Avez-vous confiance en lui ?

— Totalement.

— Serait-il susceptible de pactiser plus ou moins avec les Ziskous ?

— Ecartez l'hypothèse de votre esprit ; Luke serait plutôt homme à se sacrifier pour nous.

À ce moment, Freddie pénétra en courant dans la pièce. Il avait effectué le tour de l'habitation, visité l'infirmerie.

— Y a personne partout !

Le Saint ne bougeait pas. Il demanda encore :

— Luke prenait-il ses repas avec vous ?

— Bien entendu.

— Donc, Ann et lui, cela nous donne deux couverts. Pour qui les deux autres ? Quand nous le saurons, le mystère sera éclairci.

Pensif, il jouait avec un couteau ; il releva la tête. Grey le considérait comme il eût fait pour quelque personnage de légende. Simon constata :

— Rien qui rappelle le passage de ces inconnus, aucune valise, aucun vêtement oublié. Nous voici donc fondés à voir en eux plutôt des adversaires que des amis.

— Ma pauvre chérie... balbutiait Grey effondré.

Templar le prit à l'épaule, le secoua affectueusement.

— Ne vous laissez pas abattre. Il n'y a aucune trace de bataille dans la pièce ; aucune violence n'y a été commise, du moins en apparence ; aucun désordre.

— Qu'importe ! ripostait Grey. Songez à Ann, seule, livrée aux périls de la forêt. Vous en avez vous-même fait l'expérience.

Freddie continuait d'aller à droite, à gauche, visitant les meubles, soulevant les rideaux, cherchant, fouillant, tel qu'un chien de chasse. Il poussa une exclamation. Un pas glissait sur la véranda, un pas

traînant, chancelant ; une silhouette s'encadra sur le seuil et, tête en avant, un homme – un Noir – bascula, tête la première. Grey avait eu le temps de le reconnaître.

— Luke... !

Il se précipita, le retourna. Le brave garçon demeurait étendu sur le plancher, sans mouvement, les yeux clos. Le docteur l'examinait en hâte, le palpait, l'obligeait à absorber un cordial. Durant ce temps, posté au-dehors, le Saint inspectait les parages : prêt à tirer sur une ombre suspecte. Mais rien ! un silence total enveloppait la Mission.

— Saint !

La voix du missionnaire l'appelait.

— Il reprend ses sens.

À demi relevé, Luke considérait le docteur avec des yeux qui confessaient désarroi et remords. Il bredouilla :

— J'ai tout fait... tout fait... J'aurais voulu les arrêter. Ils... ils m'ont frappé. Je suis tombé...

— Et Mme Grey ?

Luke eut un sourire lamentable ; il déclara :

— Elle est partie... Oh ! elle ne voulait pas ; elle se débattait. Comment leur résister ? Ils sont armés... Ils vont chez le Grand Sorcier.

Immobile près de la porte, Simon observait la scène ; son esprit entrevoyait la solution du problème posé depuis que Grey l'avait appelé au secours. Il conseilla :

— Asseyez-le confortablement ; donnez-lui à boire et qu'il nous raconte tout en détail. Le plus petit indice compte, Luke ! N'oubliez rien.

L'infirmier eut, pour cet homme étrange, un regard tout de suite séduit ; il se sentait dans l'incapacité de résister à l'ascendant de l'inconnu aux traits énergiques, aux yeux étincelants. Il hocha sa tête rasée :

— Je tâcherai.

Cependant, revenant à Grey, il s'excusa encore :

— J'ai tout tenté... Mais ces hommes... Ils tueront pour obtenir ce qu'ils désirent. Ils tueront, j'en suis sûr.

— Parlez-nous d'eux, Luke, insista la voix tranquille de Simon.

Alors, le brave garçon dépeignit l'arrivée de Bogan et de son acolyte, il évoqua leurs manières à la fois doucereuses et cruelles, comment ils s'étaient présentés, se prétendant en quête d'une nouvelle région à prospecter.

— Mme Grey les a reçus ; elle leur a donné la chambre de passage. Le soir même, je les surprénais au moment où ils vendaient des fusils aux Ziskous.

Il dépeignit ses aventures nocturnes, la façon dont il avait suivi

Bogan, ensuite averti Mme Grey.

— Je lui ai conseillé de se taire jusqu'à votre retour, docteur. Elle n'a pas voulu et les a chassés. Ils ont répondu en se moquant, en riant, et ils nous ont faits prisonniers !

Il se frotta la nuque d'une main, montra l'ecchymose laissée par le coup de crosse reçu. Puis il reprit son récit ; il expliqua son plan.

— Je comptais m'échapper ; je serais allé jusqu'au pont, docteur. Je vous aurais mis en garde. Il fallait tenter quelque chose, n'est-ce pas ? ... Malheureusement...

Il regarda tour à tour le docteur puis Simon, remua les épaules et avoua :

— L'un des hommes – Weedy est son nom – m'a entendu au moment où je parlais à Mme Grey. Ils m'ont battu, piétiné, laissé pour mort.

— Et ma femme ?

— Ils allaient l'emmener, je crois...

De nouveau il regarda Grey, puis baissa la tête :

— Chez le Grand Sorcier des Ziskous.

— Qui est encore celui-là ? questionna Templar.

Grey précisa, l'expression stupéfaite :

— Mambé ? Ils comptent rendre visite à Mambé. Jamais ils ne parviendront jusqu'à lui.

— Oh ! si, riposta l'infirmier. Ils ont parlé à Ranga, et à son Sorcier également ; ils ont offert des armes, des cartouches ; les Ziskous en veulent davantage ; ils les conduiront auprès de Mambé, j'en suis certain maintenant.

D'un jet, Grey se leva. L'expression résolue, il déclara :

— Je pars !

— Où cela ? demanda Simon, les traits impassibles.

— Je connais Mambé. Je suis allé chez lui une fois. Cela m'a suffi. Je sais comment il faut lui parler. Le Grand Sorcier écoute, il répond à peine ; ses assistants décident pour lui, comme les prêtres de quelque divinité inflexible, et leur cruauté dépasse l'imaginable. Jamais je ne permettrai que ma pauvre petite Ann soit livrée à ces chiens. Ils la tueront au moindre signe de Mambé.

Calme, le Saint riposta :

— Nous n'avons rien à gagner à agir avec trop de précipitation, John, croyez-moi. J'aimerais d'abord savoir qui sont exactement nos deux amis. Ce sont eux, à n'en pas douter, qui ont détruit la passerelle sur le Ouembéréré. Luke, je vous écoute ?

— L'un s'appelle Weedy. Il était autrefois guide assermenté. Il connaît le langage des Ziskous et sert d'interprète à l'autre.

— Weedy ? répéta le missionnaire. Je me souviens, en effet, de ce nom : il a eu une mauvaise affaire sur les bras, une partie de chasse où

il a commis des fautes. On a même raconté qu'il se serait enfui, abandonnant ceux qu'il avait mission de guider. On lui a retiré sa licence.

— Et l'autre ? demanda encore Simon.

— D'abord, il a dit qu'il s'appelait Bogan. Mais, plusieurs fois, Weedy l'a appelé « docteur » et cela le mettait en colère.

— Non ? s'exclama le missionnaire, pétrifié.

Il fronçait les sourcils ; la mémoire lui revint soudain ; il s'écria :

— Lors du Congrès de Nairobi, il se trouvait un certain « docteur Bogan » parmi les assistants. Il m'a posé des questions à la suite de ma communication ; il se moquait ouvertement de moi et du remède miracle utilisé par les Ziskous.

— Bon... marmotta le Saint : on y voit plus clair, les pièces du puzzle prennent leur place.

— Alors, je pars ! s'exclama Grey.

Le Saint secoua la tête ; d'un geste presque fraternel il posa la main sur le bras de son compagnon.

— Nous partirons ensemble...

— Vous êtes blessé, Saint ! répliqua le docteur.

— À quoi servirait votre pommade des Ziskous si elle ne m'a pas cicatrisé les plaies d'ici le jour ? C'était bien là le temps indiqué par vous. Non ?

— Si, affirma Grey. Mais...

— Mais, répéta Simon, il faut, avant tout, nous accorder quelques heures de repos. Ne l'oubliez pas, nous avons roulé depuis hier, nous avons connu quelques émotions lors de la traversée du Ouembéré, enfin il nous a fallu marcher jusqu'à la Mission. Partir sans dormir serait une folie.

— Et durant ce temps, s'emporta l'époux d'Ann Grey, ma femme est aux mains de ces bandits ; ils l'entraînent Dieu sait où ; ils la livrent à ces sauvages !

— Ttt, ttt, reproche le Saint, voilà des mots que vous regretterez, docteur. N'avez-vous pas converti les Ziskous ? Ou, du moins, tenté de les convertir ? Croyez-en mon expérience, rien ne se passera avant le jour. Bogan et consorts ont, en ce moment même, établi un camp où ils s'offrent un sommeil bien gagné.

Le Saint montrait une pénétration singulière. Le Robin des Bois des Temps Modernes, comme certains se plaisent à le surnommer, possède, disait-on le don de seconde vue. À la minute même où il conseillait une pause de quelques heures et supposait l'adversaire pareillement arrêté, Bogan et Weedy se trouvaient assis de chaque côté d'un feu destiné à écarter les fauves. Quelques Ziskous, inquiétantes silhouettes, rôdaient alentour. Non loin des deux hommes, assise à même la terre, Ann ne bougeait pas.

Elle éprouvait pourtant la tentation de s'enfuir ; mais comment eût-elle retrouvé son chemin ? Lorsque Bogan l'avait arrachée à la Mission, d'abord il l'avait contrainte à prendre place sur le siège de sa camionnette. Weedy s'assit de l'autre côté, menaçant et railleur. Ainsi avaient-ils parcouru une certaine distance avant de rejoindre un groupe de Noirs qui les attendaient. Ann remarqua une hutte basse, quelques palissades : là, on avait abandonné la voiture.

— Nous la reprendrons bientôt, belle dame, déclara Bogan. Et nous vous ramènerons à la Mission.

— Espérez, ma jolie... avait murmuré pour lui-même Weedy qui jetait sur Ann à la dérobée des regards de convoitise.

Ils s'étaient mis en marche, avaient parcouru plusieurs miles. Maintenant, ils attendaient le jour. Bogan se pencha vers son complice.

— Dormez deux heures. Je vous éveillerai et ce sera mon tour. Il ne faut pas quitter la dame de l'œil.

— Bah ! objecta son compagnon. Si elle s'évadait, ce serait peut-être une bonne chose. Les fauves auraient vite fait de régler la question de façon radicale.

— Mieux vaut l'avoir sous la main. Si Mambé demandait une monnaie d'échange...

Ainsi dormait-on à la mission comme dans la forêt. Simon avait exigé de Grey que celui-ci absorbât un somnifère ; lui-même était capable de sombrer dans le sommeil à volonté. Pareillement, il retrouvait conscience à la seconde désirée. Peu avant l'aube, il fut sur pied, secoua Freddie afin que celui-ci préparât vivement du café. Il éveilla ensuite Luke et le docteur. Restaurés en quelques instants, les quatre hommes sortirent de la maison. L'infirmier tendit la main :

— Docteur, confiez-moi votre fusil...

Le brave garçon le regardait avec une insistance telle que le missionnaire capitula :

— Soit, fit-il en dissimulant une sorte de gêne.

Simon souriait ; il avait immédiatement compris les intentions de Luke : celui-ci n'hésiterait pas à user de l'arme, tandis que Grey aurait tergiversé, s'offrant une fois encore comme cible.

— En route ! ordonna-t-il.

À la manière d'un chien de chasse, Freddie avait déjà battu les abords de la Mission ; il appelait :

— Là ! Des traces de pneus.

— Suivons-les, recommanda Grey. Ils ne peuvent aller loin. La piste s'arrête à deux miles d'ici, tout près du village de Ranga.

Un scrupule le retint.

— Vos blessures, Saint ?

— Extraordinaire, avoua celui-ci. Les plaies sont fermées, le tissu

ciatriciel formé, la douleur disparue.

— Moi, pareil, remarqua Luke que Grey avait également traité. Simon hochait la tête.

— Décidément, John, les intentions de notre ami Bogan deviennent limpides : qu'il réussisse et se fasse remettre le secret de fabrication par le camarade Mambé, sa fortune est faite. Et tant pis s'il laisse quelques cadavres derrière lui !

Le soleil, à peine levé, éclairait juste les hautes frondaisons ; des géants de la forêt, teignant de pourpre les branches vertes où caquetaient les perruches et s'insultaient les singes. Quelques instants, la marche des quatre hommes trahit une sorte d'hésitation, de faiblesse : Luke peinait pour adopter la cadence. Peu à peu, il se ressaisit, domina les douleurs qui le traversaient encore. Ils atteignirent la camionnette abandonnée par leurs adversaires. Une rapide inspection leur suffit : rien ne subsistait qui les renseignât sur la direction prise par ses occupants ; dans le village, pas de trace d'habitants. Grey exprima :

— Ils se sont tous enfuis dans la forêt, même les femmes, les vieillards, les enfants. Il en est ainsi quand les Ziskous décident d'entrer en guerre ; de cette façon les tribus paisibles ne risquent pas le massacre des leurs. Inutile de chercher quelqu'un, nous ne trouverons personne. À toi, Freddie.

— Oui, docteur, fit le petit Noir qui galopait déjà ; il soulevait une brindille, étudiait la cassure d'une feuille, goûtait la sève fraîche à la coupe d'une herbe.

Le Saint nota :

— Cette nuit, ils ne sont pas allés loin. En pleines ténèbres, le sentier est impraticable. Avec le jour, au contraire...

Il n'acheva pas. Freddie avait retrouvé les traces du campement ; il montra le feu piétiné, il repéra la place où Bogan s'était étendu ; puis une autre. Longuement il l'examina ! il releva enfin un visage ravi.

— Y en a la Maîtresse dormir là.

Grey se précipita, s'agenouilla, comme s'il pouvait tirer davantage de ce sol où sa femme s'était étendue. Son regard, désolé, se tourna vers Simon.

— Que comptent-ils lui faire ?

— Qui sait ? répondit le Saint. Vous me l'avez avoué avec un orgueil légitime : Ann est assez plaisante de figure, (« Et de formes », pensa-t-il intimement.) Elle pourra faciliter les tractations avec le Seigneur Mambé, Grand Sorcier des Ziskous.

Cette gouaille fit sur Grey l'effet d'un fouet. Il se dressa.

— Coûte que coûte, nous devons les rattraper, leur reprendre Ann.

— C'est exactement à quoi je songeais, renchérit Simon. À toi, Freddie. Tu nous as guidés jusqu'à présent. Continue, comme disait

ma chère vieille grand-mère quand elle m'encourageait à mal faire.

CHAPITRE XI

OÙ BOGAN TEND UN PIÈGE À SES POURSUIVANTS ET SIMON SE SENT D'HONNEUR À FAIRE UNE FARCE

— Ouste ! Il vaut mieux filer !

Weedy éveilla Bogan dès que les perruches déversèrent leur concert sur le sommet des grands arbres. Se secouant, le petit homme se dressa ; il ouvrait des yeux bouffis de sommeil ; très vite néanmoins il recouvra ses esprits et s'en fut auprès de sa prisonnière. À l'inverse de ses ravisseurs, Ann n'avait pas connu une minute de sommeil ; elle accueillit Bogan d'un regard de mépris et lança :

— Que me voulez-vous encore ?

— Simplement que vous nous suiviez. Et un conseil : ne faites pas la mauvaise tête, sinon je vous abandonne aux Ziskous.

Ceux-ci les entouraient ; muets, ils considéraient les trois Blancs, ces deux hommes inconnus disposés à leur offrir des armes, la femme hier respectée, aujourd'hui à leur merci.

Plusieurs fois dans le courant de la nuit, le télégraphe de la forêt avait fonctionné, des battements de tam-tams lointains qui avaient un sens pour les sauvages. Sur leurs traits, soulignés par des traits de couleur, aucun sentiment d'inquiétude ne se manifestait. Pourtant, s'ils n'en laissaient rien deviner aux Blancs, une crainte secrète commençait de les gagner : les Fétiches seraient-ils prêts à les trahir ?

En vérité, Bogan et Weedy eussent ressenti une identique anxiété s'ils avaient connu les manifestations étranges dont les rives du Ouembéré avaient été les témoins, ces rauques appels de guerre, ces tonnerres accompagnant la projection de lueurs et d'étoiles mystérieuses dans le ciel nocturne : tout de suite Bogan eût réalisé que Grey, ou tout autre, organisait une parade. Mais il en ignorait tout et se fiait à son étoile.

— Ne nous attardons pas davantage, ordonna-t-il par l'entremise de Weedy à l'intention de leurs guides.

Ils se mirent en marche. Ann se traînait avec peine ; non seulement la marche lui semblait harassante, mais elle espérait ainsi ralentir la fuite de ses bourreaux. Cependant, Weedy échangeait quelques mots avec un Ziskou qui faisait figure de chef. Le cannibale bougonnait,

secouait la tête. En fin de compte, le chasseur traduisit :

— Il dit que Mambé ne doit pas être éveillé trop tôt ; le vieux bandit a besoin de longues heures de repos, paraît-il ; lui-même choisira l'heure où il nous recevra.

Bogan grommela :

— Ce diable de Mambé commence à me taper sur les nerfs. Ma parole, il est plus difficile à saluer que la reine d'Angleterre ou Nikita Khrouchtchev !

Weedy inclina la tête :

— Je vous ai prévenu : les Sorciers se jugent supérieurs à tous ; ils s'estiment détenteurs de pouvoirs exorbitants ; pour mieux se protéger ils multiplient les mystères, les cérémonies ; nous risquons de diminuer la puissance de Mambé aux yeux des dieux ; donc, il se méfie.

Bogan haussa ses épaules rondes.

— Espérons qu'il ouvrira le bon œil et se lèvera d'un pied léger. Autrement, je serai dans la nécessité de lui montrer une nouvelle face de mes talents. Et ceux-ci seraient peut-être trop bruyants pour ses oreilles.

Ils progressaient sans hâte lorsque le jour maintenant levé, un appel retentit derrière eux. La petite troupe s'arrêta, les sagaies prêtes à partir ; Bogan et Weedy portèrent la main sur leur ceinturon, dégagèrent leur arme. Un espoir fou soulevait Ann : enfin ce secours qu'elle escomptait ?

Mais ce fut un Noir gigantesque qui surgit des fourrés. Il courait et agitait le bras afin d'attirer l'attention de ses amis. Dès qu'il fut à portée, il se mit à parler avec volubilité. Les autres Noirs l'écoutaient ; puis ils échangèrent des paroles qui témoignaient de leur émoi. Bogan s'impatiait, il interpella Weedy.

— Bon Dieu ! qu'est-ce qui se passe ? Que disent-ils ?

Son complice eut un rictus qui révélait plus que du mécontentement. Ses lèvres minces détachèrent les mots :

— Mauvaises nouvelles, doc ! Grey a franchi la rivière.

— Impossible ! s'exclama Bogan tandis que les yeux d'Ann s'illuminaient de joie. Comment y est-il parvenu ?

— Je l'ignore. Le bonhomme, là, est catégorique. Il était posté en sentinelle sur la branche d'un arbre ; de là-haut, il a aperçu quelqu'un ; et il a identifié le docteur Grey.

— Tant pis pour lui ! jeta son complice, et son attitude dénotait une résolution sans faiblesse.

Le Noir poursuivait avec volubilité ses explications. Weedy reprit :

— Grey ne serait pas seul. Un autre Blanc l'accompagne, paraît-il, un homme grand, musclé. Le Ziskou le dépeint comme un personnage impressionnant, à la face inquiétante, au regard brillant.

— Qui diable ce peut-il être ? marmotta Bogan, qui se ressaisissait. Peu importe d'ailleurs : que font-ils, voilà la question essentielle ?

— Ils semblent sur nos traces. Ils sont venus jusqu'au village et ont repéré notre voiture. Maintenant, ils s'efforcent de nous rattraper. Celui-ci – il désignait la sentinelle – a coupé à travers bois pour nous rejoindre. Autre chose, ajouta Weedy d'un ton morose, deux Noirs les accompagnent.

— Quatre hommes donc, compta Bogan.

Il lança un coup d'œil rapide en direction de la jeune femme, saisissant alors son acolyte par le bras, il l'entraîna à l'écart.

— Cette fois, il devient indispensable de jouer la carte définitive. Pour gagner, cependant défions-nous de la dame ; elle risque de faire embarras ; on va donc la laisser avec deux ou trois de nos amis cannibales ; ils prendront la piste avec elle ; nous les rejoindrons tout à l'heure.

Ainsi fut fait. En vain Ann tenta de se débattre ; elle cria, elle exigea de demeurer sur place, d'attendre son époux. Elle se montrait à ce point résolue que Weedy n'hésita plus : un signe à l'un des sauvages, et une large patte appliquée sur la bouche fit taire la rebelle ; elle fut entraînée, poussée, Bogan se frottait les mains : excellent travail ! Mais ce n'était que la première partie du plan ; Bogan interpella son compère :

— Demandez-leur ce qu'ils préconisent, eux ? Sûrement ils ont une suggestion ; comment barrer la route à nos « chasseurs » ?

De fait, les Noirs avaient une idée : quelques paroles échangées entre eux, et les Ziskous se mirent au travail. Ils agissaient avec une assurance manifeste, sans perdre un instant. Utilisant le moindre incident de terrain, ils détournèrent le sentier, lui imposèrent une nouvelle direction ; de la sorte, leurs poursuivants emprunteraient une nouvelle piste. Sur ce chemin se trouvait une trappe préparée par des chasseurs à l'intention du gros gibier. L'opération fut rondement menée : deux Noirs se laissèrent couler dans le trou, dont le fond était garni de pieux acérés ; l'un d'eux portait au côté un étui végétal ; il le déboucha, puis, avec maintes précautions, l'une et l'autre enduisirent les pointes d'une pâte verdâtre.

— Une excellente affaire, doc ! précisa Weedy. Si nous ne rapportons pas la recette de la drogue miracle, nous pourrions toujours demander, celle de ce poison. La moindre écorchure, et il pénètre dans le sang : cinq minutes après, vous êtes aussi gai qu'un canard mort – ce qui est une façon de parler.

Les deux sauvages ressortaient du trou ; aidés par leurs congénères, ils se halèrent à l'extérieur ; visiblement chacun redoutait de choir sur les pointes et de se blesser. D'autres, munis de longues fougères, effaçaient les traces, disposaient sur le sol des branches, et, sur celles-

ci, ils répandaient du sable. Rien ne révélait désormais l'emplacement de la trappe. Bogan applaudit de bon cœur.

— Un vrai travail d'artiste ! Quel malheur que l'on n'ait pas tous les jours sous la main des tueurs aussi habiles ! Ils feraient fortune sur les quais de New York ! ... Et maintenant, allons retrouver notre toute charmante amie.

Reprenant son chemin, il pressa le pas afin de rejoindre la jeune femme et ceux qui l'entraînaient. Il murmurait :

— Vous avez raison, Weedy. Nous avons beaucoup à apprendre de nos Ziskous. Je pense comme vous que la recette de ce poison serait aussi d'une exploitation profitable. Il faudra les questionner après notre visite à Mambé.

Les deux hommes montraient des traits rassérénés. Weedy eut ce mot :

— Décidément, Bogan, vous avez adopté la meilleure solution : supprimer Grey. Je vous le conseillais dès le début, rappelez-vous : un termite vivant est plus à craindre qu'un lion mort.

Si Bogan appréciait ce compliment, il gardait néanmoins au fond de lui l'ombre d'un souci.

— D'accord, Weedy, mais éliminer Grey est une chose ; savoir qui est l'autre Blanc, ce qu'il fera, en est une autre.

— Qui ? répéta son acolyte. Probablement un missionnaire que Grey aura appelé à son secours. Il existe plusieurs Missions dans la région ; elles sont éloignées, mais en voiture il a eu le temps de ramener un camarade pour l'aider à franchir la rivière.

— Je n'aime pas beaucoup ça, marmotta Bogan.

Ann se dressa quand ils approchèrent. Les Noirs qui la gardaient se firent menaçants : elle les ignora.

— Qu'avez-vous fait ! hein ?

Violente, telle, une jeune bête de brousse affrontant un adversaire plus fort mais se souciant peu des risques, elle martelait ses mots :

— Peu vous importe de mettre ce malheureux pays à feu et à sang : vous livrez des armes aux Ziskous ! Maintenant, c'est à mon mari que vous vous en prenez ! Quel mal a-t-il commis ? Que lui reprochez-vous, sinon de se dévouer corps et âme pour le salut de ces gens...

— Du calme, madame Grey ! riposta Bogan, affectant un air placide. Les insultes ne servent à rien. Nous n'avons qu'un désir : soulager votre époux du fardeau qu'il porte sur ses épaules dans ce pays maudit... à condition, ajouta-t-il avec un bref sourire, que le poids n'en soit pas trop lourd pour nous-mêmes bien entendu.

— menteur ! Ignoble menteur ! s'écria la jeune femme. Je vous mets au défi de prouver vos dires. Je ne sais trop encore le but que vous poursuivez, mais j'en ai honte pour notre race. Quand John nous

aura rejoins...

Il leva une main apaisante, esquissa une moue.

— Voyons, madame Grey, le docteur n'est pas encore ici. Ne parlons donc pas de lui.

Elle cria :

— Pourquoi ? Vous l'avez tué ?

— Mais non, mais non ! nous nous sommes simplement arrangés pour ralentir sa marche durant quelque temps.

Elle ouvrit des yeux épouvantés ; une terreur sans nom était en elle, paralysait ses mouvements, la glaçait d'effroi. À cet instant, un rappel retentit dans le lointain. Les Noirs écoutèrent, échangèrent quelques mots dans leur rauque langage. Weedy les interrogea. Puis il se tourna vers son complice.

— Il semble que l'on ne tardera plus à recevoir des nouvelles de Mambé.

— Le Grand-Sorcier ! fit Bogan les traits transfigurés. Madame Grey, vous savez prier, je crois ? Ne perdez pas de temps pour le faire : avec un peu de chance, vous serez de retour ce soir à la Mission et nous vous laisserons à vos occupations préférées. Nous en serons les premiers ravis, croyez-moi...

Le Saint et ses trois compagnons progressaient à rapides foulées. Freddie tenait toujours la tête, le sabre d'abattis à la main ; parfois il se penchait, étudiait une trace sur la piste ; il examinait la courbure d'une liane, un peu de lait perlant au limbe d'une feuille grasse ; son visage traduisait l'excitation du chasseur.

— Y en a pas loin maintenant.

Redressé, roulant les yeux, il ajouta :

— Eux y a beaucoup du monde.

Il comptait sur ses doigts, mais parvenait mal à en sortir. Grey le questionna, le ton ardent :

— Et Madame, est-elle là ?

Freddie hésita ; il examina plus attentivement les empreintes gardées par le sol ; il haussa les épaules :

— Moi y a croire...

— Pressons-nous ! lança le docteur. Si elle n'est pas avec eux, au moins saurons-nous où ils l'ont cachée.

Cependant le jeune Noir marquait un certain trouble. Il allait et venait, tenté à la fois par deux directions. Finalement, grattant sa tête laineuse, il confessa :

— Y a moyen marcher là – il tendait le bras – ou par là – il tendait l'autre.

— Qu'est-ce que tu dis ? s'inquiéta Grey.

Et Freddie d'expliquer :

— Y a monde qui passé... deux côtés là même temps.

Le missionnaire, lui, arrêta sa décision tout de suite :

— Nous nous séparons : vous, Saint, prenez ce sentier, moi je suivrai l'autre.

— À aucun prix, objecta Simon. Ne diminuons pas nos forces. L'adversaire nous tend un piège. N'y tombons pas et demeurons ensemble, quitte à revenir sur nos pas dans quelque temps.

— Vous avez peut-être raison. Freddie, où est passée la troupe la plus nombreuse ?

Le Noir, cette fois, fut catégorique, il désigna une sente nettement marquée dans le fouillis de la forêt.

— Ici.

— Essaye de relever les traces de chaussures européennes ; ce sera la preuve que Bogan se trouve devant nous.

Le jeune indigène hocha la tête, il eut à l'adresse du docteur une expression de chien fidèle et s'élança.

Grey se précipita derrière lui, non sans signifier au Saint :

— Peu importe d'ailleurs le chemin qu'ils ont choisi ; nous savons qu'ils se rendent chez Mambé ; celui-ci est seul en mesure de leur livrer la recette... s'il en est capable, ajouta-t-il d'une voix plus basse. Pressons-nous !

Mais étrange constatation, Freddie, tout à l'heure si ardent à la chasse, témoignait maintenant une espèce de répugnance ; il multipliait les vérifications, se penchait sans cesse vers le sol ; il inventoriait la moindre feuille froissée. Grey s'impacienta :

— Tu nous fais perdre du temps !

— Non, objecta le Noir dont la figure manifestait des sentiments mélangés, y a gagné pas bon...

— Ah ! s'emporta son maître, si tu as peur, je prends la tête.

Il le prit à l'épaule afin de le devancer ; Freddie se déroba ; il fit un pas et... et disparut comme happé par la terre. Un long hurlement lui échappa : la trappe préparée par les Ziskous venait de faire une victime ; mais ce n'était pas celle visée par Bogan.

Le docteur Grey allait sauter : la poigne de fer de Simon le saisit avec rudesse, le rejeta en arrière.

— Un seul suffit ! gronda-t-il.

De son côté, Luke se penchait ; il examina le trou béant et hocha la tête.

— Il n'y a pas beaucoup de chance. Je connais ce genre de piège ; il ne pardonne pas d'ordinaire.

Grey s'indignait.

— C'est impossible ! ... Ce malheureux enfant, et juste au moment où je le poussais... La pommade de Mambé devrait le sauver.

Luke et Simon échangèrent un regard éloquent. Puis l'infirmier

indiqua :

— Je vais descendre. S'il y a quelque chose à tenter...

— Méfiez-vous, recommanda Templar.

Vivement, Luke détachait la corde fixée à son sac. Il se laissa glisser. Quelques instants s'écoulèrent, puis il releva la tête ; rencontrant le regard anxieux des deux Blancs, il exprima :

— Mort... Ça été instantané. Je connais ce poison : il ne pardonne jamais.

— Dieu bon, pardonnez-moi, Vous, murmurait le missionnaire. Par mon geste inconsidéré, par ma hâte, j'ai tué ce pauvre petit...

Un peu plus, tard, une fosse hâtivement creusée recevait le corps de Freddie. Ils comblèrent le trou, plantèrent une croix, Grey parvenait mal à se ressaisir. Le Saint le bouscula.

— Pleurer est inutile. C'est un accident, John ; il faut vous en persuader. Malheureusement, ce n'est pas la première fois que, moi, je subis pareille mésaventure. La victime pouvait aussi bien être un autre d'entre nous, vous, Luke, moi !

— Vous... Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Et je suis également certain d'une chose, c'est qu'il faut s'emparer coûte que coûte de cette paire de crapules !

Grey eut un long frisson.

— Quand je songe qu'ils tiennent Ann !

Le Saint eut, à l'adresse de Luke, un coup d'œil impérieux.

— Pourrions-nous nous passer de guide ?

— Je connais le chemin qui mène à la caverne de Mambé, répondit le Noir.

Et Grey confirma :

— Nous y sommes allés l'un et l'autre. C'est même pour cela, j'imagine que Bogan a enlevé Ann ; elle aura une influence sur le Sorcier, espère-t-il.

Ils donnèrent un dernier regard à la tombe fraîchement recouverte et qui disparaîtrait bientôt sous la prolifération végétale ; puis ils reprirent leur route. Grey tenait la tête, il l'exigeait. Parfois, il s'arrêtait pour écouter les échos de la forêt, deviner s'ils approchaient du but et s'il ne percevait aucun bruit suspect. Soudain, Luke déclara.

— Docteur, je n'aime pas cette route.

— Que voulez-vous faire ?

— Je me demande si les Ziskous n'ont pas multiplié les pièges. Les trappes ne sont pas seules à craindre : il y a les arcs tendus et qui décochent une flèche empoisonnée. Il y a les filets qui tombent du haut d'une branche. Mambé est sévèrement gardé, rappelez-vous.

— Vous avez raison, Luke. Tant pis si nous devons encore perdre du temps. Contournons la colline par le nord ; ainsi nous arriverons à portée de la caverne sans être repérés.

D'approcher du but lui rendait des forces ; il en venait à oublier la mort brutale de Freddie. Il déclara :

— Je vous avertis, Saint : le chemin est rude ; périlleux parfois. Il faut franchir des éboulis de rochers ; le serpent venimeux abonde dans le coin ; on peut aussi se fracturer la jambe. Mais, en empruntant ce chemin, nous tomberons sur les Ziskous à l'improviste.

— Aucun risque de nous égarer ?

— Désormais, je sais où nous sommes. J'ai suivi cette piste à plusieurs reprises.

Le sentier montait ; d'énormes blocs de rochers surgissaient ; il fallait les contourner, parfois se hisser à la force du poignet, non sans vérifier auparavant si l'on ne posait pas la main sur un reptile ; pareillement devait-on se défier de la moindre liane qui offrait une aide ; elle pouvait fort bien se dresser avec un sifflement.

— Charmant pays ! nota Simon.

Il ne perdait rien de sa bonne humeur. Grey s'étonna :

— Je connaissais votre réputation, Saint. Pourtant, je ne vous croyais pas aussi indifférent au péril.

— C'est que j'adore les farces... et je compte en faire une à vos amis Ziskous !

CHAPITRE XII

OÙ BOGAN PÉNÈTRE DANS LA GROTTE DE MAMBÉ ET EXIGE LA COLLABORATION DE LA BELLE ANN

Sous la conduite de leurs guides noirs, Bogan et Weedy, avaient atteint les abords de la caverne du Grand Sorcier des Ziskous. Le lieu n'offrait rien de spécialement attirant : au pied d'une éminence où les rochers tantôt menaçaient de dégringoler, tantôt formaient un amoncellement chaotique, un passage s'ouvrait.

De chaque côté de l'anfractuosité se dressait une longue défense d'éléphant. Ainsi, l'ouverture évoquait la gueule monstrueuse de quelque bête apocalyptique. Jusqu'à la disposition des pierres, des roches, qui en accentuait la ressemblance. Hideuse et terrifiante vision.

Bogan, immobile, contemplait l'endroit. Il poussa le coude de son compagnon.

— Ça n'a rien de séduisant. Si cette gueule de pierre se refermait sur nous...

Sous le ton de gouaille on le devinait tendu, anxieux. Il n'en fut que plus violent à l'égard de la femme qu'ils tenaient prisonnière :

— N'essayez pas de nous jouer un mauvais tour, vous. Sinon, je fais cadeau à Mambé d'une charmante personne à déguster : à son âge on aime le blanc de poulet.

En vérité, il y était fermement résolu : il obtiendrait le secret de la drogue miracle ; il le payerait quel qu'en fût le prix. Il interpella son complice :

— Questionnez les Ziskous. Quand peut-on pénétrer dans la grotte ?

Les sauvages demeuraient en retrait. Ils s'assemblaient à la lisière de la forêt, dont les arbres autour d'eux portaient d'étranges fruits qui se balançaient à la brise. Weedy s'approcha ; il sursauta et, revenu en hâte vers Bogan :

— Avez-vous vu ? ce sont des crânes humains !

— Bah ! risposta Bogan. J'ai remarqué tout à l'heure un squelette étendu dans l'herbe. Notre ami Mambé collectionne les restes des repas de cérémonie. N'est-ce pas, madame Grey ? lança-t-il avec un

gros rire.

Elle ne répondit pas. Elle demeurait prostrée, partagée entre l'inquiétude causée par sa propre situation et l'angoisse du sort réservé à John. Bogan reprit pour son complice :

— Ne soyons pas superstitieux. Quelques squelettes de plus ou de moins ne nous empêcheront pas de faire fortune.

Il avança vers l'entrée de la caverne. Ann, au contraire, se rejeta d'un pas en arrière. Il pivota, la saisit au poignet avec cruauté :

— Doucement, fillette ! J'ai besoin de vous, et ne comptez pas me filer entre les pattes, ou je lâche un de mes amis Noirs à vos trousses.

Sur un signe, Weedy se plaça de l'autre côté de la jeune femme ; il lui saisit le bras à son tour. Ainsi encadrée, Ann ne pouvait qu'avancer ; les Ziskous, au contraire, reculaient pas à pas sous les frondaisons : ils semblaient frappés d'une terreur rituelle ; que les Blancs pénétrant dans le repaire de Mambé voilà qui représentait un crime de lèse-sorcellerie.

— On ne s'occupe pas d'eux ! bougonna Bogan.

Ann essayait en vain de se libérer de la double étreinte qui la contraignait à progresser dans ce couloir rocheux, d'où jaillissaient, çà et là, des ossements suspendus à la roche ; des débris de toute sorte gisaient sur le sol.

— Lâchez-moi ! criait la jeune femme. Lâchez-moi, je refuse de vous aider. N'y comptez pas ! jamais !

— Dieu, que vous êtes agaçante ! grommela le bandit. Cessez une bonne fois de jouer à l'enfant gâtée. J'entends gagner cette partie : s'il faut voler, tuer je n'hésiterai pas. Je veux connaître le secret de la vie tel que les Ziskous l'ont découvert. Pour l'obtenir, je suis résolu à tout... À tout, vous entendez, idiot ?

Elle eut un long tremblement, mais se soumit ; elle le devinait plus résolu encore qu'il ne l'affirmait, dans un état de transe qui lui interdisait la réflexion, qui le métamorphosait en trait enflammé, prêt à incendier, ravager tout sur son passage.

La galerie creusée dans la roche allait s'étrécissant ; on avait peine à avancer à deux de front. Tirée par Bogan, poussée par Weedy, Ann marchait en trébuchant. Il faisait sombre ; pourtant, à ses pieds, elle distinguait des ossements humains, des débris ignobles. Au loin une clarté brillait, fumeuse, inquiétante. Un sourd roulement de tambour accompagnait leur progression.

Et, soudain, ils furent en présence de Mambé.

Ils se trouvaient dans une grotte taillée au plein cœur de la colline, une caverne aux proportions imposantes. De place en place, sur des piquets fichés dans le rocher, des torches brûlaient. Assis sur le sol, un Noir vêtu d'un chiffon sale autour des reins tambourinait alternativement sur deux tam-tams ; les sons graves ou aigus se

répondaient de manière impressionnante, ainsi répercutés par les échos de la colline.

Au fond, une dalle de pierre était disposée en équilibre sur des roches ; des peaux de lions, de léopards, la couvraient. À droite, une lance érigée portait en guise d'ornement sur sa pointe un crâne humain ricanant. Assis sur cette espèce d'autel, un être singulier dévisageait les arrivants. Il était nu, totalement nu, à l'exception d'une peau de fauve noués autour de sa taille. Attachés à son cou, des colliers lui descendaient bas sur la poitrine, faisant alterner perles de verroterie, cercles de cuivre, fils de laiton, dents humaines ou crocs de carnassiers. Sur la tête, il arborait un énorme casque de bois creusé, percé de trous devant les yeux et la bouche, et que surmontait une longue crinière de lion. Mambé était horrible et terrorisant. On eût dit une bête beaucoup plus qu'un être humain. À la main droite, en guise de sceptre il étreignait une tige terminée par un poing griffu.

— Mince ! s'écria Weedy. Quelle beauté ! c'est à se rouler à ses pieds.

Bogan eut un rire bas.

— Je compte en tirer bien davantage... Même si c'est lui qui doit se rouler devant nous. Mais n'oublions pas que les Ziskous montent la garde dehors ; ils goûteraient peu qu'il arrive du mal à leur chéri !

Il tira sa prisonnière par le bras, de manière qu'elle fût à sa hauteur ; elle se débattait sans succès. Il gronda :

— Il vous connaît, n'est-ce pas ?

— Non, non !

— Si, il vous connaît. Oh ! peut-être ne vous a-t-il jamais vue officiellement. Mais il s'est certainement glissé jusqu'à la Mission. Comment vous, pourriez-vous le reconnaître sous son masque ? Au contraire, lui ne se trompe pas ; il sait que vous êtes la femme du docteur Grey. Donc...

Sa bouche frôla l'oreille d'Ann :

— À vous de jouer, ma belle.

— Quoi ? Que voulez-vous ?

— Que vous lui parliez de votre douce voix. Vous possédez assez de mots de sa langue pour qu'il vous comprenne.

— Ne comptez pas sur moi.

— Oh que si ! Je suis sûr que vous allez m'aider. Parlez, Ann...

D'entendre son prénom dans la bouche du bandit, la jeune femme tressaillit violemment. Il l'avait placée devant lui et voici qu'elle éprouvait entre ses omoplates un contact métallique. Il indiqua :

— Si vous vous agitez encore, je presse la détente, ma petite amie. Et votre chouchou de John trouvera vos os parmi ceux qui jonchent la caverne. Est-ce cela que vous souhaitez ? Non ? Alors, vous parlez ! ...

— Que faut-il... ?

— Lui dire ? Expliquez-lui la vérité : que nous sommes des amis de votre époux ; que c'est à ce titre que nous lui rendons visite.

Le revolver la pressait avec une force accrue. Elle esquaissa une défense :

— Vous bluffez, docteur Bogan !

— Continuez, et vous constaterez vite le contraire. Allez-vous parler, oui ou non ?

Elle capitula.

— Soit.

Il la prévint toutefois :

— Pas de mensonges ! Rappelez-vous que Weedy parle le ziskou à peu près aussi bien que vous. Il saura donc si vous tentez de nous tromper.

— Très bien. Je ferai ce que vous voudrez.

— À la bonne heure. Et n'essayez même pas d'un regard, d'un signe de connivence ; je n'ai pas besoin de vous tuer ; une simple blessure bien placée ferait l'affaire ; vous casser un bras par exemple. Allez.

Elle surmonta une défaillance, commença de parler. Mambé, pétrifié sur son trône, observait les étrangers ; rien dans son attitude qui trahît ses sentiments. Ann débitait son discours et Weedy cligna de l'œil à l'intention de Bogan : elle n'essayait pas de les trahir. Le gros homme enjoignit :

— Très bien. On est sage. Demandez-lui maintenant le secret de sa drogue miracle.

Elle tourna la tête ; elle affectait un air déconcerté ; il la secoua rudement.

— Ne faites pas l'imbécile, vous savez de quoi je parle. Mambé possède un remède qui guérit les blessures dans un temps record : j'en veux la recette ! Si vous me croyez mal informé, je pourrais par exemple vous causer quelque plaie sur laquelle on essayerait le produit.

Elle secoua la tête. Pourtant elle se risqua encore à discuter.

— Vous êtes médecin, Bogan... Même si vous n'exercez plus, même si vous avez abandonné les malades, vous connaissez la grandeur de notre mission. Pourquoi connaître ce secret ?

— Qui sait ? Peut-être pour en faire bénéficier la terre entière. Il est injuste que, seuls, les Ziskous se guérissent de la sorte. Vous parlez, oui ou non, damnée entêtée ?

— Vous voulez exploiter ce procédé, en tirer des millions ! cria-t-elle.

— Laissez-moi seul juge du moyen de faire profiter mes semblables de la découverte. Et parlez. Signifiez à Mambé que nous lui demandons le secret de son remède. Et n'oubliez pas surtout : c'est

votre mari qui nous envoie, c'est votre mari qui vous a dit de nous conduire et de nous présenter.

Elle serrait les dents. Elle reculait à l'ultime minute. Il crispa les doigts sur le bras de la jeune femme qu'il tenait retourné, odieusement serré ; son arme se pressa contre le flanc d'Ann. À voix basse, contractée :

— Ou bien faut-il... ?

Elle parla. Bogan essayait de suivre les paroles, de deviner la trahison cachée sous les explications ; Weedy hochait sa tête de vieux cheval retors ; il murmura :

— Tout est correct, Bogan.

Ann se tut enfin. Le silence emplit la caverne. Un silence énorme, désorientant. Bogan patienta quelques instants ; il n'arrivait pas à réaliser ce qui se passait. Brusquement, il interpella son complice :

— Pourquoi ce diable de Mambé ne répond-il pas ? Il reste là, sur son trône, assis comme une statue, aussi vivant qu'un bloc de marbre.

Weedy prononça quelques mots dans la langue ziskou. Le batteur de tam-tam examinait les visiteurs. Parfois, ses mains frôlaient faiblement les peaux tendues sur les troncs d'arbres ; il en tirait un léger roulement. Bogan s'emporta :

— Qu'il arrête son manège !

L'homme cessa, mais ses traits mafflus exprimaient un sentiment haineux. Weedy éprouva une sourde inquiétude ; il marmotta près de Bogan :

— Attention ! Les choses ne vont pas comme il faut. Ils nous ménagent quelque trahison.

— Suffit ! Et vous, Ann, parlez encore à Mambé. Dites-lui que j'attends sa réponse, que je veux la recette. J'ai offert des armes à Ranga, le chef ; je peux en offrir d'autres. Et à lui, Mambé, je livrerai d'extraordinaires secrets de magie. Qu'il s'en souviene, je suis sorcier, moi aussi ; j'en ai fourni la preuve à Ranga et aux Sorciers du village. Alors ?

Il poussa un cri :

— Quoi ? ...

Mambé venait de brandir un sabre rouillé jusque-là déposé sur la peau de panthère auprès de lui. Squelettique, son bras leva l'arme dans un geste moins menaçant que rituel ; sans doute était-ce un signe convenu avec le batteur de tam-tam, car celui-ci bondit sur ses pieds ; il agitait les bras comme un moulin et multipliait les paroles.

— Pas possible, grogna Bogan. Il nous eng...

Weedy confirma :

— À l'entendre, Mambé se refuse à nous écouter plus longtemps ; il veut que nous partions, et tout de suite !

— Quelle est cette fantaisie ? s'emporta le courtaud personnage au

comble de la fureur. Entreprendre pareille expédition et échouer au port ! C'est vous au moins, fit-il à l'adresse d'Ann, qui l'avez mis en garde contre nous ?

Elle protesta, et Weedy secoua la tête.

— Je l'ai surveillée, Bogan ; elle n'a rien tenté. Non, c'est Mambé seul qui s'oppose à nous. Et l'on ne peut rien faire contre ces bougres-là lorsqu'ils se fourrent une idée en tête. De vraies mules. Mieux vaudrait partir.

— Jamais de la vie ! réagit rudement son chef.

— Si nous nous obstinons, il prétend que nous mourrons.

— Je voudrais voir ça ! s'exclama Bogan, emporté par la rage. Je n'ai pas fait ce long chemin, risqué ce que nous avons déjà encouru, pour me laisser arrêter par un nègre jouant au fakir et cachant son vilain visage derrière un masque !

Repoussant Ann, il la projeta littéralement entre les mains de Weedy.

— Tenez-la solidement ! Qu'elle ne nous échappe surtout pas ! Je suis moins sûr que vous qu'elle n'a pas combiné quelque mauvais coup.

Mais le serviteur de Mambé se ruait à son tour sur Bogan. Il voulut se saisir de son bras au moment où le bandit tendait la main en direction du Grand Sorcier. Un coup de poing cueillit le Noir au menton, l'envoya s'étaler sur le sol de la grotte. Le joueur de tam-tam ne bougea plus. Bogan eut un ricanement heureux.

— Voilà comment je traite les récalcitrants, moi ! Maintenant, Weedy, traduisez mes paroles à ce bonhomme têtue : ou bien il me livre illico la formule de son remède, ou bien il savourera le goût de quelques grammes de plomb.

Son revolver braqué sur Mambé ne tremblait pas. Le doigt recourbé sur la détente, il montrait sa résolution.

— Qu'il ne compte pas sur sa drogue pour s'en tirer à bon compte ; il n'aura pas même le temps de s'en servir que je l'aurai expédié au pays de ses ancêtres !

Il avança d'un pas en direction de Mambé ; son poing restait tendu, l'arme visant la poitrine du vieux sorcier. Il articula :

— Qu'il se décide sans perdre une seconde. Je compte jusqu'à trois. Un... deux...

— Non ! hurla Weedy. Ne tirez pas, Bogan ! Nous serions perdus sans recours.

— Allons donc ! Vous avez peur de cette ruine !

— Ce n'est pas lui, ni ses momeries, qui m'effraient, riposta l'autre. Mais les Ziskous au-dehors. S'ils entendent une détonation, ils comprendront sans peine et nous égorgeront.

— Ou saura se défendre. Nous sommes armés tous les deux,

Weedy.

— Rien ne les retiendra. Toucher à leur Grand Sorcier, c'est signer notre arrêt de mort.

Le féticheur s'était levé. Debout devant son trône orné de dépouilles de fauves, son masque épouvantable tourné vers ceux qui l'affrontaient dans son antre même, il brandissait son sabre ; des paroles grondaient dans sa bouche à l'abri de son heaume de bois. Ann, que tenait toujours Weedy, tenta une dernière intervention auprès de Bogan :

— Renoncez ! Vous n'obtiendrez rien de bon, docteur Bogan. Je vous jure de ne pas porter plainte ; John fera de même. Partons, laissons ces gens à leurs superstitions. Même blessé, Mambé ne vous livrera pas son secret.

— Nous avons d'autres moyens de persuasion. Quelques tisons appliqués au bon endroit... rien de tel pour rendre les gens bavards.

De la main gauche, il attrapa la jeune femme par le bras, le tordit.

— N'essayez pas de vous défiler, petite idiote. Et vous, Weedy, arrachez-moi le masque de ce vieux fou !

L'interpellé avance ; il marche à pas comptés, les bras écartés ; il menace Mambé et celui-ci ne bronche pas, son sabre tenu devant lui. Cependant les pas de Weedy ralentissent au fur et à mesure que le voici plus proche. Enfin Mambé se rassoit sur son trône ; il laisse tomber le bras ; il abandonne son sabre ; il a acquis une solennité impressionnante. Bogan s'enroue :

— Qu'est-ce que vous attendez ? Arrachez-lui ce masque ridicule. On sera mieux ensuite pour discuter.

Weedy fait un nouveau pas ; sa figure est blême ; son attitude exprime une frayeur insurmontable. Bogan, furieux, braille :

— J'attends !

Weedy avance la main. Mambé ne tente rien pour se protéger du crime : laisser voir son visage à des Blancs. Un dernier encouragement de Bogan, et Weedy saisit le masque à deux mains ; il l'arrache...

CHAPITRE XIII

OÙ SIMON ORGANISE UNE MISE EN SCÈNE ET LES ZISKOUS APERÇOIVENT UN ENVOYÉ INFERNAL

Le Saint et ses deux compagnons avaient atteint le faîte de la colline. Ils soufflèrent un instant. Grey indiqua :

— L'entrée de la caverne où loge Mambé se situent exactement à l'aplomb.

— Ils ont eu le temps d'arriver et d'entrer, supputa Simon.

Le missionnaire objecta :

— Je pense que, seuls, ces deux hommes, Bogan et Weed, se risqueront à l'intérieur. Jamais les Ziskous n'osent pénétrer dans la demeure du Grand Sorcier. Lors des cérémonies, et elles sont fort rares, c'est à lui de paraître devant les fidèles.

— Conclusion, les Ziskous sont postés à quelque distance, par conséquent ils nous verront lorsque nous-mêmes paraîtrons. Laissez-moi opérer une reconnaissance, vous et Luke ne bougez pas.

Avec un bref sourire, il considéra les traits défaits de son compagnon.

— Franchement, John, répondez : vous avez assisté à la mort de notre pauvre Freddie. Alors, songez à ceci : votre femme est entre les mains des bandits ; des gens résolus à tuer pour obtenir ce qu'ils veulent de Mambé. D'accord ?

Grey inclina la tête. Templar reprit :

— Etes-vous encore pour le désarmement ?

— Vous espériez, Saint, que je me servais d'un fusil contre ces bandits ? ... Non, ne comptez pas sur moi.

— Bon ! Nous étudierons un autre moyen. Mais auparavant...

D'un geste impératif, il les contraignit à ne pas se découvrir ; lui-même, aplati contre le rocher, se glissa vers la crête ; Grey le mit en garde :

— Attention ! Une chute de pierres, un moindre bruit, mettrait les Ziskous en alerte. Avec leurs arcs, ils sont d'une adresse infernale.

— Soyez sans crainte. Vous avez devant vous le dernier des Mohicans...

Son sourire luisait dans son visage bronzé ; ce qui ne l'empêchait

pas de songer avec cette ironie qui ne l'abandonne jamais : « Le dernier des Mohicans ? Je le serai sûrement si un Ziskou m'aperçoit ! »

Il se déplaçait cependant sans que rien révélât son approche. On eût dit un grand félin, le corps souple, les muscles habiles à éviter ce qui signalerait sa présence. En rampant sur les derniers mètres, il atteignit la crête ; une touffe d'herbe s'offrait pour masquer sa tête ; il retira son casque de liège, haussa lentement le buste ; le paysage au pied de l'éminence s'étendit devant lui.

Là-bas, une ligne d'arbres gigantesques ; plus près, un orifice creusé dans la colline et dont la décoration évoquait la gueule d'un monstre antédiluvien ; à quelque distance, un groupe de Noirs discutaient avec animation, ne cessant de surveiller l'entrée de la caverne ; tous étaient armés de sagaies et de flèches, tous portaient en outre un lourd bouclier de cuir ; leurs visages arboraient la peinture des jours de guerre et de ripailles. Simon rentra la tête ; il rampa en arrière, rejoignit ses compagnons.

Luke le questionna avec avidité. Simon expliqua :

— Nos petits amis sont probablement chez Mambé. L'entretien ne manque sûrement pas de charme. Dehors, cernant l'entrée de la grotte, une bonne vingtaine de Ziskous armés.

— Et... et Ann ! balbutia Grey.

— Pas trace de dame ni de demoiselle, riposta Simon d'un ton léger. Ils l'auront probablement laissée en arrière.

Grey refusait d'y croire ; il ne se tranquillisait pas aisément ; il secoua la tête, affirmant avec un instinct d'amoureux :

— Ils l'ont gardée auprès d'eux ; elle se trouve aussi dans la caverne de Mambé. Ma pauvre petite !

Le Saint ne lui permit pas de s'attarder dans une songerie si inquiétante : l'instant était tout entier à l'action. Il livra son plan.

— Ecarter les Ziskous, voilà l'essentiel. De Bogan et consorts, je me chargerai ensuite.

— Comment chasser ces sauvages ? demanda. Luke.

— Au moyen de quelques secrets que recèle mon sac à malices, riposta Simon.

Il souriait ; il se rappelait sa première conversation avec le docteur Grey à Kanaba. Renseigné, sachant qu'il aurait le lendemain à combattre une peuplade primitive, pétrie de craintes, terrifiée par tout événement anormal, il avait combiné ses plans. Ainsi, son bruyant spectacle sur la rive du Ouembéré leur avait permis de franchir la rivière ; tout de suite un nouvel artifice allait les tirer d'affaire.

Luke le considérait avec une expression admirative ; il se passionnait pour l'habileté quasi démoniaque du Saint. Et c'était moins pour lui que pour le missionnaire que Simon expliquait :

— On ne veut pas toucher un cheveu des têtes rasées de nos

Ziskous ; on ne veut pas égratigner leur peau tatouée ; on vous les laissera donc intacts et tout disposés à une seconde conversion sous votre haute direction. Mais que cela ne nous empêche pas de nous montrer intelligents et rusés.

Grey agita les mains ; il eut ce mot d'excuse :

— Il faut me comprendre, Saint. Bien entendu, si la chose est nécessaire pour sauver Ann, pour la leur reprendre saine et sauve, alors vous pourrez...

Le mot le fit trébucher ; il murmura :

— ... tirer... mais en dernier ressort, je vous en supplie.

Accroupi, le Saint inventorait le contenu de son sac à dos ; il releva la tête ; il soupira d'une manière comique :

— Enfin ! Un moment vient toujours où la lumière touche les plus obtus. Donc, vous m'autorisez à jouer du fusil à répétition.

— À une condition : que vous vous contenterez de blesser celui que vous viserez, Saint. Ne tuez pas, pour l'amour de Dieu !

Tant de précautions agaçaient le Saint. Simon se rappelait tant de combats auxquels sa vie d'aventures l'avait contraint, les adversaires résolus à le supprimer, les ennemis éliminés plutôt que de périr lui-même. S'il avait, au long de son existence, adopté la ligne de conduite prônée par John Grey, il ne serait pas là aujourd'hui, au plein cœur de cette brousse hostile, cherchant à sauver la propre femme de celui qui prêchait la bonté et qui ajoutait :

— Ann elle-même refuserait d'être sauvée au prix d'une vie humaine.

— Magnifique ! nota Simon. Répétez-vous donc ceci, mon bon ami : si je joue du fusil ou du poignard, ce sera pour mon propre salut. Je ne penserai, ni au vôtre, ni à celui de votre femme. Exactement comme j'ai fait lorsque le léopard a tenté de connaître le goût de mes côtelettes.

Retournant à son sac, il en tira deux longues cartouches enveloppées de carton. Il les examina avec intérêt, puis observa tour à tour Grey et son assistant. Il pesait en esprit les éléments qui s'offraient à lui ; il imaginait la meilleure manière d'amener les événements à évoluer. Sa résolution arrêtée, il décida :

— Vous jouerez admirablement les phénix, John.

Et il ordonna :

— Tournez-vous.

— Pour quoi faire ? demanda l'autre, éberlué.

— Pour vous attacher ces deux fumigènes dans le dos. Après quoi...

Il ficelait les tubes sur les épaules de Grey ; ébahi, celui-ci s'abandonnait aux mains de Simon. Luke surveillait l'opération, secondait l'aventurier. Enfin, Simon conclut :

— Vous voici transformé en oiseau-mystère. Foncez droit sur les Ziskous. N'ayez aucune crainte ; vous dégringolerez, les bras étendus ; vous n'essayez pas de vous dissimuler ; plus ils vous verront, meilleure sera la chose. En même temps, poussez le hurlement le plus soigné que vous puissiez concevoir, de quoi glacer le sang dans les veines du plus téméraire de nos cannibales. Compris ?

— Je crois, bredouilla le missionnaire qui s'abandonnait à cette volonté tellement plus forte que la sienne. Qu'est-ce que... ?

Le Saint eut un rire bref :

— Ce que contiennent ces engins ? De la fumée, pas davantage. Mais verte, ce qui est encore plus étonnant...

— Et vous, Saint ?

— Je reste sur la crête, et Luke auprès de moi. Nos fusils seront prêts à... à faire du bruit !

— Ne tuez personne, recommanda Grey une fois encore.

— Eh non, promit Templar. Je vous le promets : du bruit seulement. Allons !

Il tira un briquet de sa poche, alluma les deux fumigènes ; un double tourbillon de fumée verdâtre commença de s'élever.

— Courez, John !

Totalement désorienté, Bogan considérait l'apparition surprenante de ce Mambé, auquel Weedy venait d'arracher son masque de bois. Certes, l'un et l'autre s'attendaient à quelque figure d'épouvante, un Noir aux traits bourrelés de cicatrices rituelles, au regard de feu. Mais ce visage !

Un vieillard ! Pis, un être atteint de déchéance, à la limite même de la mort. Faciès ridé, regard morne, bouche édentée bredouillant de molles paroles. Cela, le Grand Sorcier des Ziskous !

— Un gâteaux ! s'exclama Bogan, fou de rage. Vous vous laissiez impressionner par « ça », Weedy ? ... Et vous, petite idiote, qui essayiez de nous terrifier. Vous étiez au courant, n'est-ce pas ?

— Non ! Non ! je vous jure.

— Allons donc je n'en crois pas un mot !

— Mon mari le soupçonnait, mais il n'en était pas certain. Parfois, Mambé recouvre un semblant de raison ; c'est alors seulement qu'il consent à recevoir le chef Ranga ; probablement est-ce dans un moment pareil qu'il a accepté la visite de John.

— Bon, conclut Bogan. Vous affirmez qu'il a des lueurs de raison ? Nous allons l'y aider !

Il avança vers le vieil homme dont le tremblement s'accroissait ; la perte de son masque lui faisait perdre le peu de volonté qui errait en lui. Bogan braqua son revolver, l'approcha du buste frissonnant.

— Voilà quelque chose que chacun comprend, ricana-t-il.

— Vous êtes fou ! s'exclama Ann. Vous n'obtiendrez rien de lui en le torturant. Dieu seul sait, où est son esprit en ce moment !

— Vous dites vous-même qu'il connaît des périodes sensées.

— Certainement pas au point de se rappeler le secret de son remède. Il l'a fabriqué jadis. Aujourd'hui...

— Aujourd'hui, il va nous le livrer. Tu entends, Mambé. Si tu ne parles pas je t'écorche vif. On te brûlera à petit feu, on t'arrachera les ongles...

— Vous perdez l'esprit ! criait Ann, révoltée, ayez donc un peu de courage et avouez votre défaite. Ou bien...

Elle n'acheva pas. Et les deux hommes auprès d'elle tendirent pareillement l'oreille. De l'extérieur parvenait un cri étrange, une longue modulation, comme celle d'un oiseau nocturne dont le hullement ne semblait pas près de s'achever. La caverne servait de caisse de résonance ; elle amplifiait le cri, le rendait angoissant.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutia Weedy.

— Allons, Weedy, reprocha son compagnon, n'ayez donc pas peur de quelque nouvelle invention de nos amis Ziskous. Ils veulent probablement que nous sortions d'ici ; ils ont trouvé ce moyen.

Le cri redoublait d'intensité ; il se rapprochait ; à croire que son auteur inconnu allait pénétrer dans la grotte. Si Bogan s'était douté que le docteur Grey en était l'artisan ! Dévalant la colline, John semblait voler, il bondissait, il sautait les obstacles ; rien ne l'arrêtait dans son élan, et sans cesse il poussait le cri destiné à terrifier les Ziskous. Il ne songeait qu'à sa femme ; c'était elle qu'il fallait sauver, elle qui occupait ses pensées ; puisque le Saint avait choisi ce moyen extravagant, de tout son cœur, sans réfléchir, Grey jouait son rôle d'animal fantastique.

Tapis à la limite de la crête, Simon et Luke surveillaient la scène. Le fusil prêt à appuyer l'apparition étonnante du missionnaire, ils allaient jouer leur partie dans ce plan. Pour les Ziskous, cet être environné de fumée, dont les bras, projetaient vers le ciel de lourdes volutes verdâtres, dont la bouche lançait ce cri extraordinaire, oui, cette vision procédait du surnaturel. L'angoisse les saisit. Le chef émit un ordre guttural ; il tenta de rallier ses hommes ; mais, animal ou démon, cette silhouette qui tombait du ciel au milieu des flammes vertes était inhumaine ; ils ne pouvaient résister longtemps.

— Bravo ! s'exclama Simon. Notre ami John, joue à merveille son rôle d'oiseau !

— Le docteur est courageux, renchérit Luke.

— Ce sera notre tour bientôt, Luke.

Au cœur de l'éminence, dans la caverne de Mambé, une anxiété nouvelle avait saisi les bandits. Bogan se précipita le premier vers la sortie. Weedy courait sur ses talons. Plus lentement, Ann les suivit ;

elle aussi se demandait quel phénomène pouvait se produire.

Voici qu'ils parvenaient sur le seuil. Devant la grotte s'étendait l'espace où Mambé entassait les ossements blanchis par le temps et destinés à épouvanter les esprits naïfs. Tout à l'heure, les Ziskous formaient le cercle autour de cette aire sacrée ; maintenant, ils s'enfuyaient dans toutes les directions, ainsi que des moineaux terrifiés par l'apparition d'un intrus.

Weedy réagit le premier.

— Ils sont fous ! ...

Sa voix s'étrangla. Il découvrait autre chose, un être surprenant, dont les bras battaient tels des ailes, et qui projetait vers le ciel des tourbillons de fumée verte, un être comme il n'en avait jamais rencontré au cours de ses randonnées en forêt.

— Qu'est-ce que... ?

Il n'acheva pas. Ann, elle, venait d'identifier l'être inconnu. Un cri lui échappa : joie, appel, crainte, le tout mêlé.

— John !

Il ne pouvait l'entendre. En revanche, Weedy réagit, lui. Il s'exclama, sûr que le piège avait joué sur la route, et certain par conséquent de la mort de Grey.

— Son fantôme, oui !

Au contraire, Bogan ne s'y trompa pas ; il ne se laissait pas manœuvrer aisément, lui. Il gronda :

— Ne soyez pas stupide. Pas plus fantôme que vous et moi. Mais il va l'être, et sur-le-champ.

Un rire dément ; son regard suivit la silhouette qui plongeait sous couvert des grands arbres ; il concevait sans peine le plan imaginé par Grey ; à moins que ce ne fût par le compagnon inconnu qu'une sentinelle avait aperçu. Peu lui importait d'ailleurs ; la ruse était bonne pour duper ces imbéciles de Ziskous. Lui, Bogan, ne s'y laissait pas attraper.

Il leva lentement la main, ajusta la silhouette qui courait ; son index se recourba sur la détente ; à cette distance il ferait mouche sûrement. Mais son bras fut détourné avec violence : Ann était intervenue à temps. Le coup de feu claqua, la balle se perdit.

Weedy eut un regard circulaire : la fuite des Ziskous qui poussaient des cris d'effroi, l'artifice employé par Grey, la crainte de voir surgir d'autres adversaires, l'ancien chasseur envisagea d'emblée le péril. Il s'exclama :

— Filons pendant qu'il en est temps encore.

— Se sauver ? Pas pour un empire ! Nous allons arranger la chose, et sans délai.

Saisissant Ann à la gorge, il la secouait follement.

— Je vous apprendrai, bougre de petite imbécile, à vous mêler de

ce qui ne vous regarde pas.

— Je vous interdis ! je ne veux pas que vous touchiez à John. Ecoutez-moi, je vous en supplie : quoi qu'il soit arrivé, il ne portera pas plainte...

Elle s'accrochait à lui ; elle l'empêchait de courir à la poursuite de son mari ; il essayait en vain de la repousser.

— Lâchez-moi, carogne ! Dans cinq minutes, vous serez veuve ; tâchez de garder un peu de contrôle !

Il l'écarta avec tant de force qu'elle chancela. Weedy saisit la jeune femme à bras-le-corps ; il lui prit les poignets, lui retourna les bras à les briser.

Le Saint lança l'ordre espéré par son compagnon :

— À nous, Luke.

CHAPITRE XIV

OÙ SIX PERSONNES SE CHERCHENT DANS LA FUMÉE ET BOGAN EST RÉSOLU A GAGNER LA PARTIE.

Epouvantés, les Ziskous s'égaillaient de toutes parts. Leurs cris trahissaient une terreur panique : pour eux, cet être entouré de fumée, surgissant au-dessus de la grotte de Mambé, n'avait rien d'humain ; ce ne pouvait être que le fantôme du missionnaire, de l'homme qu'ils respectaient jusqu'ici et qu'ils avaient soudain haï au point de ménager un piège empoisonné sur son chemin. S'il apparaissait de la sorte, c'était sûrement pour tirer une vengeance terrible de leur félonie. Sinon, pourquoi lancer de telles imprécations et sur un mode pareillement aigu ?

— Le moment est venu, indiqua Simon.

Se souciant peu désormais qu'on le remarquât, il se dressa et s'élança sur la pente.

Derrière lui, l'assistant de Grey fonça de même mouvement, le fusil à la main. Ils galopèrent ; ils sautaient les obstacles ; ils étaient résolus à en finir avant que les Ziskous se ressaisissent et, peut-être, reviennent à la charge. Luke clama :

— Pourvu que le docteur ne se laisse pas emporter par l'ardeur de la poursuite !

Brusquement, Simon l'obligea à se masquer derrière un rocher ; dans le contrebas, il apercevait un spectacle captivant, celui pour lequel en vérité il avait mené cette longue traque. À l'entrée de la caverne, une femme se débattait ; elle tentait sans y parvenir d'échapper à l'étreinte d'un homme grand et maigre ; Luke indiqua :

— Voici Weedy ! C'est Mme Grey qu'il tient ainsi.

Le Noir levait son fusil et cherchait la ligne de mire. Le Saint prévint une maladresse.

— Attention ! vous risquez de l'atteindre, elle. D'autant que, regardez...

À la lisière de la forêt, le revolver au poing, un homme gros et bas de jambes, examinait les parages. Il pivota sur lui-même et jeta quelques mots à son complice ; un souffle de brise apporta les paroles jusqu'à Templar et son compagnon.

— Tenez-moi cette folle solidement, Weedy ! criait Bogan. Avant peu, elle contempera le vrai fantôme de Grey !

Il s'enfonça sous bois ; il suivait aisément le docteur à la trace ; les fumigènes laissaient derrière leur porteur de longues volutes épaisses et verdâtres, Bogan eut un rire bas.

« Mieux encore que les cailloux du Petit Poucet, songeait-il. Cet imbécile de Grey se croit malin. Nous lui montrerons comment un docteur Bogan règle une affaire et ne permet pas à un missionnaire de pacotille d'intervenir de cette manière ! ... Cette sacrée bonne femme qui a osé se mettre en travers, quand elle verra son John bien-aimé, ce sera sous la forme d'un authentique cadavre ! »

Il en ricanait de satisfaction ; un moment désorienté en face de Mambé, prenant brutalement conscience qu'il aurait peine à obtenir la recette du remède miracle, il entrevoyait maintenant un nouveau plan d'action.

« Pas difficile après tout : ces maudits Ziskous possèdent assez de réserve de leur drogue pour m'en livrer de quoi l'analyser. C'était là ce que comptait sûrement faire Grey. Au fait, lui-même en a une provision ; sinon, comment expliquer sa communication au Congrès de Nairobi ? Donc, je fais main basse sur tout ce que je pourrai ramasser, je confie le produit à un ou deux chimistes habiles, ensuite, il ne reste qu'à fabriquer en grand. Une seule condition que Grey ne nous embarrasse pas de ses scrupules... et que la dame ne nous gêne pas davantage de ses sanglots. À cela, un moyen catégorique. J'hésitais à l'employer : j'avais tort. »

En réalité, il n'imaginait pas que Grey lui-même avait conçu le péril ; brusquement immobilisé sous bois, tournant sur lui-même et ne percevant aucun bruit identifiable avec certitude, le missionnaire réfléchissait : « Avec ces boîtes de fumée attachées aux épaules, je signale mon passage d'une façon un peu trop visible. Il faut m'en débarrasser, puis revenir vers la caverne de Mambé en effectuant un cercle. »

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Or, dans le même moment, Ann envisageait d'agir à l'inverse : elle voulait à tout prix rejoindre son époux ; engageant contre Weedy, une lutte désespérée, se souciant peu des violences dont il n'était pas ménager, les vêtements en désordre, les poignets martyrisés entre les mains sèches de l'ancien pisteur, la jeune femme attaqua soudain. D'un coup de genou, elle frappa Weedy au ventre si rudement qu'il se plia en deux. Profiter de l'avantage ! À la volée, elle heurta les tibias de l'adversaire de même qu'elle eût tapé dans un ballon ; il s'effondra en la maudissant ; où il n'avait vu qu'une prisonnière pleurnicharde se révélait une femme courageuse, téméraire même. Elle, cependant, courait vers la forêt, vers ce sillage de fumée qui, à ses yeux, représentait John. Il était là, et non ailleurs,

estimait-elle. En plongeant parmi les volutes verdâtres qui emplissaient le sous-bois, elle le retrouverait. Elle l'appela :

— John ! ... John ! ...

Scène en vérité très courte, les incidents s'entremêlant sur un rythme frénétique : recherches de Bogan, combat d'Ann avec Weedy, ruse de Grey.

Le Saint, de son côté, entendait ne pas rester inactif.

— Hop, Luke !

Ils foncèrent dans l'épaisse brume épandue par le fumigène. Chasse extravagante au milieu de ce brouillard. Six êtres se cherchaient les uns les autres ; ils se tenaient prêts à voir à tout instant surgir une silhouette : celle-ci serait-elle amie ou ennemie, aucun des six ne pouvait le présager. Et le silence les enveloppait, à l'exception de ce double appel qui, parfois, retentissait :

— Ann ! Ann ! ...

— John ! John !

À l'improviste, le Saint se trouva nez à nez avec un homme mince, aux traits anxieux. Tout de suite il l'identifia :

— John, vous avez été magnifique.

Le docteur n'avait de pensée que pour Ann.

— L'avez-vous vue ? Où est-elle ? Je l'entends.

— Elle vous cherche, la brave gosse ! Elle a réussi à échapper à Weedy. Nous aurons des comptes à régler, exprima le Saint d'un ton concentré.

Brusquement, il articula :

— Chut ! ...

Il prêtait l'oreille, il écarquillait les yeux ; impossible de rien distinguer, nul moyen d'isoler un bruit. Pourtant, un écho furtif avait apporté comme une plainte féminine, le cri d'un être soudain tombé entre des mains ennemies.

Grey questionna, le ton empreint d'angoisse :

— Qu'avez-vous entendu ?

— Je l'ignore. Sortons de cette purée de pois. Sinon, nous risquons une mauvaise rencontre. Tenez-moi le bras et marchons.

À peine retrouvèrent-ils une atmosphère moins poisseuse qu'ils découvrirent enfin celle qu'ils recherchaient ; à l'instant même Luke venait de la rencontrer à l'improviste. John, la saisit avec emportement.

— Ann, enfin !

Et le brave infirmier d'expliquer à Simon :

— Je l'ai devinée dans la fumée ; elle ne cessait d'appeler ; je l'ai bâillonnée de mon mieux pour que ses cris n'amènent pas Bogan ou Weedy dans notre direction.

— Excellent travail, mon garçon, apprécia le Saint. Mais à votre

avis, que font nos petits amis ?

— Les Ziskous sont loin, c'est indiscutable. Quant aux deux hommes, ils rôdent aux alentours ; seuls, ils ne peuvent que s'égarer...

Templar demeurait silencieux ; il s'efforçait d'analyser la situation dans son ensemble, se mettait dans la peau de l'adversaire afin d'imaginer ce qu'il eût décidé à sa place. Finalement, il conclut :

— Si j'étais Bogan, et au point où j'en serais, je rallierais coûte que coûte les guerriers ziskous. Seul, je ne pourrais rien ; avec eux, tout serait encore possible ; c'est-à-dire rattraper Mme Grey, m'emparer du docteur, régler l'affaire avec Mambé.

— Mambé ? redit Ann. Le malheureux homme, personne ne tirera rien de lui. C'est un cadavre, ambulante.

En quelques mots elle évoqua la scène qui s'était déroulée dans la grotte, les tremblantes menaces du Sorcier, les brutalités de Bogan, l'effroi du vieux féticheur. Grey soupira :

— Ma pauvre chérie...

— Désormais, je ne crains plus rien. Près de toi, John, que peut-il m'arriver ?

Le missionnaire murmura :

— Remercions Dieu de t'avoir protégée et le Saint de nous avoir conduits jusqu'à toi.

— Mille mercis, fit Simon. Mais si j'adore les scènes romanesques et les minutes poétiques, rappelons-nous que nous ne sommes pas sortis de l'auberge – comme disait ma chère vieille grand-mère. Votre avis, Luke ?

— Le même que le vôtre, monsieur le Saint.

Bogan et Weedy ont perdu la partie... pour l'instant seulement.

— Exact : pour l'instant ! Donc, problème : quelle direction ont-ils prise ? J'aimerais le savoir.

Etreignant Ann, le docteur Grey secoua sa tête intelligente ; les yeux brillants, presque fébrile, il déclara :

— Quelle importance ? Ils ont compris : quelle chance auraient-ils soit de gagner la confiance de Mambé, soit de l'épouvanter ? Le malheureux Sorcier est aussi débile qu'un enfant ; Ranga ignore tout de la recette du remède miracle ; Ann et moi sommes réunis ; vous-même, Saint, êtes à mes côtés. Pour moi, Bogan n'a qu'une idée : s'enfuir !

Simon l'écoutait ; il ne protestait ni n'approuvait ; dans son visage bronzé le regard luisait ; sous son apparente nonchalance, son entrain demeurait entier : il ne permettrait pas aux compères de filer sans acquitter la facture de leurs crimes ; il se rappelait la mort cruelle de Freddie : de même, ces longues heures de chasse exigeaient une revanche comme les violences à l'égard d'Ann Grey.

— J'ai quelque connaissance de la psychologie des criminels. Plus

que vous, John. Aussi je vous le déclare : ils ne se résigneront pas : si stupides, si obtus qu'ils soient, ils veulent leur victoire. D'ailleurs...

Il considéra ses trois compagnons et confessa :

— J'ai le plus vif désir de bavarder avec Bogan et Weedy ; je suis un oncle gâteau, ne l'oubliez pas...

Grey le contemplait ; il avait peine à réaliser le surprenant caractère de ce Templar, aventurier toujours plein d'entrain pour qui, visiblement, le péril primait tout. De son côté Simon goûtait le charme discret d'un regard féminin posé sur lui : une secrète jouissance, un plaisir délicat, pour le Saint chaque fois qu'il devine l'admiration de l'autre sexe. Jusqu'ici l'aventure en avait été dépourvue : il avait attendu, espéré l'instant où Ann Grey se trouverait en sa présence ; malgré l'enthousiasme montré par John envers son épouse, Simon se défiait : d'avance il la voyait sous les traits de quelque puritaine guindée, à la figure morose de jument mal nourrie ; au lieu de quoi, voici une ravissante personne, éprouvée certes, les vêtements en loques et le visage maculé, les bras marqués de bleus, la chevelure en désordre, mais d'autant plus exquise. Il lui adressa un sourire enjôleur :

— L'affaire n'est pas terminée. Je tiens à m'en expliquer en détail avec vos ravisseurs ; ils me fourniront les éclaircissements nécessaires... de gré ou de force. Au fait, John, vous ne m'avez pas encore présenté, reprocha-t-il.

Lorsqu'elle entendit le nom du Saint, les beaux yeux d'Ann s'écarquillèrent d'un plaisir enfantin. Elle s'exclama :

— Si Bogan se doutait !

— Mais il ne se doute pas, repartit Simon. Ce qui donnera encore plus de piquant à notre conversation. Ce cher docteur Bogan, pour s'emparer du secret de Mambé, il a vraiment choisi la voie la moins pratique.

Ses dents brillaient dans ses traits basanés ; il poursuivit, la voix joyeuse :

— Cette sorte de criminel à la petite semaine est comme le chien truffier. Dès qu'il a respiré l'odeur qui lui plaît, il tire sur sa laisse à la briser ; si l'on essaye de l'écartier, même en le menaçant, en le battant, il s'obstine, il revient quand même !

Il interpella Luke :

— Existe-t-il une autre piste pour regagner Moukoulou ?

Le Noir infirmier secoua sa tête rasée. John intervint :

— Il n'y a que deux sentiers ; celui qu'ont emprunté Bogan et ses guides est le chemin principal. L'autre voie, moins connue, c'est celle que nous avons prise.

Et Luke observa d'une voix désenchantée :

— Mais, les deux chemins se rejoignent à proximité du village

ziskou. C'est là que nous avons vu leur auto.

— Fort bien, conclut le Saint ; les choses sont d'une simplicité enfantine... à condition, bien entendu, que vous me laissiez, cette fois, avancer le premier.

Dans le beau regard d'Ann il saisit une lueur craintive : en son for intérieur, il en ressentit un tressaillement d'aise ; il lui fallait cet encouragement, même si Ann demeurait hors de sa portée : elle aimait John, elle tenait à celui-ci par toutes les fibres de son corps, néanmoins, elle admirait le Saint, et ce sentiment représentait l'adjuvant indispensable à l'Aventure.

— En route, décida-t-il en prenant la tête.

Tout de suite, la jeune femme indiqua :

— Ne vous souciez pas de moi. Je suis capable de marcher d'un bon pas ; surtout ne prenez aucun retard par ma faute.

Mais Simon répondait :

— Soyez tranquille, petit compagnon. Vous vous êtes montrée assez brave jusqu'ici pour qu'on vous fasse pleine confiance. Pourtant je tiens à ne pas tomber dans un nouveau piège ! Bogan et ses charmants copains sont pleins de ressources.

Il ne se trompait pas ; son instinct de chasseur d'hommes, mis si souvent à l'épreuve, lui faisait deviner les réactions de l'ennemi. Bogan, après avoir erré dans la fumée, avoir tourné, viré, retourné, se retrouva enfin dans un endroit qu'il crut reconnaître. Hélas ! pas le moindre indice de la présence de Grey dans les parages.

Morose, il essayait de s'orienter lorsqu'une silhouette surgit à son tour. Bogan s'exclama, le ton manquait d'amabilité :

— Weedy ! Qu'est-ce que vous faites par ici ?

— La bonne femme ! ... Oui, Mme Grey ! Vous ne l'avez pas vue ?

— Comment l'apercevoir dans cette fumée. Elle a crié à plusieurs reprises ; elle appelait son John adoré ; vous ne pouviez pas l'en empêcher ? Non ?

— Elle m'a échappé.

— Voilà qui est malin. Je vous félicite, Weedy. On vous confie une femme à garder, et elle vous file entre les pattes !

— C'était un vrai cobra ; vous-même, Bogan, rappelez-vous comment elle vous a bousculé quand vous avez tiré sur son mari.

Bogan le dévisageait sans bonté.

— Racontez ! ordonna-t-il.

— Eh ! c'est fort simple. Quand vous vous êtes jeté sur les traces de Grey, j'ai empoigné la bonne femme. Elle se battait, elle se tordait ; un serpent, je vous dis ! Et des coups dans les jambes, dans le ventre. Brusquement, elle m'échappe et elle fonce dans la direction même où Grey a disparu. J'allais la poursuivre quand j'ai aperçu Luke... Oui, l'infirmier ! Il tenait un fusil à la main. Et puis...

— Bon Dieu ! dites ce que vous savez ! s'emporta Bogan.

— Rappelez-vous ce que nous a indiqué le Ziskou posté en sentinelle : il y avait un autre Blanc avec Grey. C'est exact. Je l'ai vu.

— Un autre Blanc... marmotta Bogan, franchement soucieux, cette fois.

Il ne réfléchit pas longtemps.

— Venez, Weedy. Ne nous attardons pas dans les parages.

Lui-même se mit en marche d'un pas vif ; il comptait prendre en sens inverse le chemin suivi à l'aller. Il avançait le premier, le front soucieux, réfléchissant, s'efforçant d'établir un nouveau plan de bataille. Weedy s'essouffait derrière lui ; il remarqua :

— Nous sommes foutus, Bogan. Ils ont sûrement remis la main sur la fille, à moins qu'elle-même n'ait retrouvé son chéri. De toute façon, On est paumé.

— Stupide ! riposta son chef. Je me demande vraiment si vous avez votre bon sens, Weedy. Autant de cervelle que ce vieux gâteau de Mambé. Ann nous a échappé, d'accord, mais pas pour longtemps.

— Pas possible ? Alors, éclairez-moi un peu grogna le pisteur d'un ton presque hostile.

— Il faut rejoindre nos Ziskous. Ils ont perdu les pédales d'accord ; mais ils nous écouteront, ils comprendront que Grey les a joués. Ils n'en auront que plus de cœur à lui faire payer leur fuite. Il suffit de les encourager un peu, et ils s'empareront de lui, de la dame, et de tous les autres. Bon Dieu ! tous les guerriers de Ranga sont à notre dévotion ; cela vaut plus qu'un missionnaire et qu'un type, même armé, dont nous ignorons tout, – sans doute un autre prêchi-prêcha comme Grey supposa-t-il. Grouillez-vous, Weedy, ou je vous abandonne !

Le pisteur témoignait d'un enthousiasme modéré. Bogan le secoua :

— Nous sommes dans le même bain. Si vous me lâchez, bonsoir ; et plus tard, pas un sou pour vous !

CHAPITRE XV

OÙ BOGAN IMAGINE DE JOUER LES PANTHÈRES ET L'ONCLE SIMON FAIT LA CONNAISSANCE DE SON NEVEU

Les deux hommes filaient d'un pas rapide le long de l'étroit sentier qui les ramènerait au village de Ranga. Bogan allait le premier, le visage tendu, tout entier accaparé par le nouveau plan qu'il convenait d'appliquer. Weedy trotta derrière lui, la mine de plus en plus longue ; brusquement, le pisteur se décida :

— Les Ziskous sont en pleine panique. Comment comptez-vous les reprendre en main ?

— On verra ! L'essentiel est qu'ils aient rejoint le village. Sinon...

— Oh ! supputa Weedy, ils se sont probablement égaillés dans la brousse aux alentours des cases.

— Marchons toujours, répliqua Bogan pressant encore l'allure. Je sais ce qui les touchera... à condition que vous traduisiez fidèlement mes paroles.

Un sourire ambigu errait sur la bouche grasse de Bogan. Ils atteignirent enfin le camp des Ziskous ; comme le prévoyait Weedy, nombreux encore ceux qui se cachaient à l'abri des frondaisons : quelques guerriers seulement occupaient la place centrale ; ils entouraient Ranga ; ils expliquaient leurs mésaventures avec force gestes. Sur l'invite de son compagnon, Weedy s'employa d'abord à saisir ce qui se passait dans l'esprit des sauvages. Un rire bref lui échappa ; il commenta :

— Ils sont persuadés d'avoir rencontré le fantôme de Grey. Certains ont visité la trappe préparée à son intention ; elle a fonctionné ; ils ont découvert les branches effondrées, des taches de sang sur les pointes empoisonnées. Donc, pour eux, Grey est tombé dedans. Il y a mieux : à quelque distance du piège une tombe a été fraîchement creusée, une croix de branches a été plantée dessus : qui serait-ce, à leur avis, sinon Grey qui est enterré là ?

Bogan éclata d'un rire méprisant, la lippe dédaigneuse, il signifia :

— Ces abrutis me font pitié. Dites-le-leur ! Dites-leur que le fantôme de Grey ne nous a rien fait, à nous ! Au lieu de fuir, comme les guerriers de Ranga, nous sommes partis sans épouvante.

Pourquoi ? Parce que je suis un Grand Sorcier blanc ; parce que je possède un gri-gri puissant qui me met à l'abri des entreprises des fantômes. Et si nous revenons au village, c'est justement pour protéger Ranga et les siens. Allez, qu'attendez-vous pour traduire ?

Weedy hésitait ; il murmura :

— Prenez garde, Bogan ; ils ne nous pardonneront pas une insulte. Les traiter de poltrons...

— Il faut courir le risque. Nous voici désormais trop avancés pour reculer. Notre salut est à ce prix.

Obtempérant sans entrain, l'ancien chasseur se mit à parler avec volubilité ; Ranga levait les mains ; il protestait, il se révoltait contre une accusation injuste. Finalement, Weedy exhala un long soupir ; à mi-voix, il indiqua :

— Gagné ! ... Ranga déclare que ses hommes ne sont pas peureux ; ils ont fourni maintes preuves de bravoure dans le passé. Toutefois, ils ne peuvent rien contre les fantômes. Même nos fusils, si perfectionnés soient-ils, restent impuissants contre l'être qui revient sur terre après sa mort.

Derechef Bogan eut son rire déplaisant. Puis il riposta :

— Les revenants, j'en mange un à mon déjeuner chaque matin ! Que Ranga me conduise plutôt sur les traces de l'un d'eux ; sous les yeux de la tribu, j'étends raide le prétendu fantôme.

Cette affirmation dûment traduite à Ranga, celui-ci hocha la tête ; il rassembla ses meilleurs guerriers, et chacun de donner son avis, chacun de clamer des interjections virulentes à l'adresse des puissances inconnues qui règnent sur la forêt vierge. Enfin, tourné vers Weedy, le chef cannibale prononça quelques paroles avec véhémence. Le visage morne du chasseur se détendit, il signifia :

— Ranga accepte le pari...

Comme Bogan se réjouissait, son compagnon précisa :

— Ne vous y trompez pas : ce n'est pas avec vous seul qu'il entend se mesurer, mais... avec nous deux...

— Vu, ricana Bogan. Mon ami Weedy craint que je ne le laisse en dehors des profits. Je n'y comptais pas, figurez-vous. Et pressons ! Que Ranga nous accompagne ; ses hommes se dissimuleront dans les fourrés ; ils verront comment je sais remédier aux situations déplaisantes et si un pseudo-fantôme me fait trembler !

En compagnie du chef, dont les traits exprimaient une horreur admirative, ils remontèrent le sentier qui les avait menés au village. Bogan expliquait pour son complice :

— De toute façon, Grey est obligé de passer par ici pour regagner la Mission de Moukoulou. Même s'il ne se soucie pas de nous poursuivre – et vous avez comme moi entendu Ann nous promettre l'indulgence plénière de son époux – il leur faudra suivre ce chemin...

Soudain il avisa un guerrier qui se déplaçait dans le sous-bois d'une démarche coulée ; le Noir étreignait une lourde massue de bois taillé et durci au jeu. Bogan demanda :

— Qu'il me prête son casse-noix !

Ainsi armé, il désigna un arbre dont le tronc énorme projetait une branche basse au-dessus de la piste.

— Exactement le coin rêvé pour une démonstration anti-fantôme.

Planté au pied du tronc, il calculait les avantages de la position. Avec une jubilation manifeste, il interpella son compagnon :

— Je monte sur mon affût. Aidez-moi.

Weedy tendit les mains en étrier ; il maugréait :

— Franchement, vous pesez lourd, Bogan. J'aurais aussi bien...

— En effet, souffla l'autre, mais j'entends impressionner personnellement les Ziskous.

Il n'en dit pas plus ; en vérité, Bogan répugnait à laisser Weedy agir à sa place ; attaquer le fantôme et l'étendre net à leurs pieds, voilà qui rallierait définitivement les sauvages à sa cause, qui leur inspirerait un respect salulaire ; mieux valait qu'il en retirât lui-même tout le bénéfice.

Il atteignit la branche ; il s'y installa d'abord à califourchon, assura sa prise ; quand il s'y sentit en sûreté, il s'allongea, semblable au fauve qui guette le passage du gibier. Des feuillages retombaient autour de lui, le dissimulant aux regards. Weedy questionna :

— Vous vous jugez capable... ?

Il ne permit pas à son complice d'émettre un doute.

— Espérez-le, Weedy ! Espérez-le de toutes vos forces. Sinon, ce serait ennuyeux pour vous comme pour moi.

Planté sous la branche où, maintenant, Bogan se confondait dans la pénombre du sous-bois, Weedy remarqua :

— Si vous gagnez cette partie, Doc, vous serez décidément un champion et je vous tirerai mon chapeau. Mais vous avez raison : si vous la perdez, ce serait déplaisant...

Un mince sourire étira ses lèvres blêmes :

— Plus déplaisant pour vous que pour moi. Après tout, je n'ai fait que vous obéir.

— Nous reparlerons de cela plus tard. Pour l'instant, Weedy, que les guerriers de Ranga fassent bonne garde. Dès que l'un d'eux aperçoit « le fantôme » qu'on donne l'alerte ; pour le moment, inutile de me fatiguer. Cette position est inconfortable.

Il se redressa. De longues minutes s'écoulèrent de la sorte, plus d'une heure peut-être. Le silence avait envahi de nouveau la forêt ; à peine était-il troublé par un chant d'oiseau, les cris d'un singe, la longue palpitation du vent, ces mille bruits de la brousse qui constituent une énorme symphonie. Soudain, un long sifflement

modulé retentit, reprit ; on eût dit un oiseau qui lançait son appel : le signal convenu. Bogan se mit vivement en position. Sa main droite éleva lentement l'énorme massue ; il la tenait brandie sans faiblesse ; en retombant, elle ferait éclater une tête comme une noix de coco mûre.

La petite troupe menée par Simon avançait d'une allure régulière. Il allait de son pas particulier, une longue démarche de fauve, les muscles tendus, les sens aux aguets. Il étreignait son fusil ; cette fois, il n'hésiterait pas à s'en servir ; il était résolu ; les objurgations de Grey ne l'arrêteraient pas.

Luke, qui suivait dans sa foulée, remarqua :

— Que craignez-vous, monsieur le Saint ? Nous sommes encore loin du village.

— Je me rappelle la trappe où est tombé Freddie. Nos petits amis n'ont pas eu le temps nécessaire pour en creuser une nouvelle à notre intention ; il peut cependant exister quelque vieux piège destiné aux buffles ou aux antilopes. Je préfère n'y pas faire une descente en toboggan.

Ainsi progressaient-ils. Le village de Ranga se trouvait à peu de distance lorsque Grey appela à mi-voix :

— Nous changeons, Simon.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Cela signifie qu'à partir de cet instant, vous commandez l'arrière-garde.

— Et vous ?

— Je prends la tête. Je refuse de vous laisser plus longtemps assumer ce risque.

— Moi, docteur... proposa tout de suite son assistant.

— Vous non plus, Luke.

Le Saint eut, pour le visage creusé du missionnaire, un regard pénétrant ; dans les yeux de John, brillait une flamme volontaire. Il reprocha :

— Ne soyez pas héroïque inutilement. Ann a besoin de vous, tandis que nous autres...

La jeune femme l'empêcha de poursuivre.

— J'ai peut-être mon mot à dire, monsieur Templar. J'aime mon mari, je crois l'avoir assez montré. Pourtant, je lui en voudrais s'il vous laissait l'exclusivité du courage.

Le Saint considéra tour à tour les trois visages qui l'entouraient. Décision vite prise : il ne fallait pas discuter, ce n'était ni le lieu ni l'heure.

— Entendu. Nous choisirons entre John et Luke...

Tirant une pièce de sa poche, il questionna l'infirmier.

— Face, dit celui-ci.

Simon lança la pièce ; il la rattrapa sur sa main, découvrit la réponse du hasard :

— Pile !

— À vous par conséquent, John, de marcher en tête. Mais que ce soit convenu : à chaque mile nous changerons ; à cette condition, je m'incline.

Avance reprise. Grey avançait maintenant en tête de leur petite colonne ; les mains nues, il s'offrait sans arme aux coups d'un adversaire, Luke cependant le suivait, le fusil prêt à couvrir son maître.

Le missionnaire avait, par un singulier instinct, accéléré la marche du groupe ; Simon maîtrisa un haussement d'épaules : à quoi bon discuter ? Grey tenait à regagner la Mission quoi qu'il en coûte. Cependant un problème tracassait l'homme qui avait dévoué sa vie à la région. Il marmotta :

— Je parviens mal à concevoir comment ce Bogan a pris un tel empire sur les Ziskous ; ce sont des gens farouches, indociles, hostiles à tout ce qui est l'homme blanc. À grand-peine j'étais parvenu à les amadouer, à engager des conversations avec Mambé ; c'est ainsi qu'il m'a remis cet étui contenant sa pommade miracle. Mais que de temps pour le convaincre ! Et Bogan, simplement parce qu'il leur a fait présent de quelques fusils.

Simon l'arrêta :

— Inutile d'épiloguer pour l'instant. Songez plutôt à rester sur vos gardes ; rappelez-vous que vos petits amis sont partout dans le bois ; ils nous guettent, ils galopent sur nos traces ; je les devine prêts à nous tomber dessus, et mon instinct ne me trompe jamais !

Le sentier se rétrécissait ; c'était maintenant à peine une galerie percée dans la masse végétale ; il fallait à tout moment baisser la tête sans pour autant négliger la piste pour éviter une chute.

— Idéal pour un traquenard ! bougonna le Saint.

Luke chuchota :

— C'est le passage le plus dangereux ; quand nous sortirons là-bas... – son bras désignait une tache de clarté à l'extrémité du tunnel de feuilles – nous déboucherons droit sur le village de Ranga.

Simon crispa la main sur le bras du Noir.

— Mieux vaut nous taire jusqu'à ce que nous soyons hors de ce goulot !

Ainsi, l'un suivant l'autre, les quatre amis avançaient ; ils regardaient autour d'eux ; ils s'efforçaient de percer le secret du fouillis végétal qui les enveloppait et paralysait toute défense véritable. Le Saint songeait : « Quel endroit pour tendre une embuscade ! »

Constamment il pivotait sur lui-même ; il inspectait les abords ; il cherchait à deviner un mouvement suspect derrière eux ; plus que tout, il redoutait la manœuvre qui les eût pris comme dans une masse. Ann le précédait ; elle ralentit, lui saisit le poignet ; elle exhala dans un souffle :

— Oh ! Simon...

Un appel émouvant, un de ces cris comme Simon en a entendu si souvent sur sa route aventureuse, la clameur étouffée que lancent à son adresse des lèvres féminines. Il ne s'y trompa pas ; elle mettait son espoir en lui, en lui seulement. Elle aimait John, son époux, certes ; néanmoins, pour l'homme étrange, venu jusqu'à elle au plein cœur de l'Afrique, précédé par une renommée retentissante, comment n'aurait-elle pas éprouvé un sentiment inconnu, fait d'admiration, d'attraction magnétique.

Il répondit de même, la bouche contre l'oreille de la jeune femme :

— Confiance. Nous nous en tirerons.

Il tournait lentement sur lui-même. Tout à coup, il distingua comme un faible mouvement sur une branche en avant d'eux ; serait-ce un animal tapi ? il se rappela l'attaque foudroyante du léopard, la lutte qu'il avait soutenue ; le fauve allait bondir cette fois sur Grey ; celui-ci serait-il de taille à se défendre ?

— Attention John ! Au-dessus de vous ! ...

Tout se déroula en tourbillon. John n'eut pas loisir d'esquisser un recul. Une masse s'abattit sur son crâne et il s'effondra en exhalant un gémissement. Ann poussa un cri. Simon, lui, ne s'occupa que de l'ennemi. Il hurla pour alerter la femme :

— Ann, écarter-vous !

Elle ne l'écoutait pas ; tombée à genoux auprès de son mari, elle s'évertuait à le ranimer. L'appel de Luke retentit à cette seconde.

— Je le vois ! ...

Il épaulait déjà, visant la masse perchée sur la branche. Au même instant Simon également repérait l'assaillant : non un léopard, mais un homme ! Et celui-ci, découvert, lançait, la voix dépourvue d'émotion, le ton à peine gouailleur :

— Doucement, les amis ! Ne tirez pas ; je suis sans arme.

— Sauf ceci, gronda Simon heurtant du pied la massue qui venait de choir sur le sol.

— C'est lui, c'est Bogan ! signifiait Luke, identifiant l'agresseur.

— Ah ! c'est mon neveu Bogan, redit le Saint, la mine réjouie. Nous voici donc face à face. Enchanté de vous rencontrer, mon neveu. Descendez vivement de votre perchoir pour que je vous admire de plus près ; ainsi je saurai si j'ai affaire à un singe ou à un perroquet ! Ouste, ne vous cramponnez pas à votre cocotier, ou bien...

Son fusil braqué était éloquent. Bogan n'en montra aucun trouble.

— Vous auriez tort, jeune homme. Vous n'avez aucune chance. Regardez plutôt autour de vous.

En effet, les hautes feuilles, qui engloutissaient le sentier dans leur torrent de verdure, s'écartaient en silence. Des êtres nus, sagaies brandies, sortaient de la forêt, apparitions terrifiantes et menaçantes ; ils considéraient Grey gisant sur le sol : « le fantôme » avait donc survécu, mais pour être abattu par Bogan ! ...

— Si vous tenez un peu à l'existence... ironisait celui-ci.

Il ne connaissait pas le Saint ; celui-ci resta de glace.

— Je vous ai ordonné de descendre, macaque ! et retenez vos Ziskous. Sinon, vous serez le premier à savourer le goût de mon artillerie.

— Non, non ! cria Bogan. N'en faites rien. Je ne les commande pas, ces maudits cannibales. Ils n'en font qu'à leur tête ; ils se moquent bien que je sois mort ou vivant.

Les lances tendues, dans les ténèbres du tunnel végétal, renforçaient les paroles menaçantes du bandit. Celui-ci reprit :

— Vous avez une chance d'échapper, monsieur je-ne-sais-qui, et Mme Grey avec vous... Si vous tirez, ce sera un massacre.

Auprès de Simon, Luke chuchota :

— Ne l'écoutez pas, monsieur le Saint. De toute façon, nous risquons le massacre.

Simon hésitait. Sous la menace de son fusil braqué, Bogan abandonnait sa branche ; il sauta à terre. Luke reprit, plus bas encore, à l'adresse de Templar :

— Les Ziskous ont besoin de lui ; il leur a promis des armes, des munitions...

— Bon, marmotta le Saint de la même manière, si je comprends la situation, nous serons mis en pièces détachées de toute façon : ou bien, sur les ordres de ce cher Bogan ; ou bien, si nous le tuons lui-même parce que les Ziskous ne nous le pardonneront pas.

À cet instant, se dégageant des fourrés à son tour, Weedy rejoignit son acolyte. Simon se pencha vers son voisin, posa vivement une question ; renseigné, il lança pour le nouveau venu :

— Et voici Weedy, le grand chasseur blanc !

— Assez ! tonna Bogan. Considérez-vous comme nos prisonniers.

Tourné vers son complice, il prononça à mi-voix :

— Ordonnez aux Ziskous de les emmener.

Les sauvages ne se le firent pas répéter ; l'attitude menaçante, ils entouraient, ils pressaient le petit groupe. Mais Ann s'exclamait :

— Allez-vous enfin vous soucier de John ? Il est blessé grièvement ! Peut-être mort !

— Sûrement non, articula Bogan avec une componction vaniteuse. Je suis médecin, rappelez-vous ; je sais donc avec quelle force il

convient de frapper pour étourdir, pour blesser gravement, pour éliminer à jamais. Toutefois, laissez-moi vous dire ceci, chère et tendre petite dame : si vos amis ne jettent pas leurs fusils par terre sur-le-champ, vous serez morts dans trente secondes.

Elle leva les yeux vers Simon ; silencieusement, elle le suppliait. Au contraire, Luke secouait sa tête rasée. À l'adresse de Simon, il affirmait :

— Tout vaut mieux que de tomber vivant entre les mains des Ziskous !

— Erreur, Luke ! riposta le Saint. Ma chère vieille grand-mère ne cessait de le répéter : « Tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir. »

— De l'espoir, avec ces chiens !

Brusquement, ce fut Ann qui réagit ; dressée d'un bond, s'emparant du fusil de l'infirmier, elle le braqua dans la direction de Bogan.

— Tant pis ! Que l'on ne me parle plus de bonté à l'avenir.

Elle pressa la détente. Une détonation ébranla l'étroit espace qui les enveloppait. Mais le Saint avait relevé le canon de l'arme, disant vivement :

— John est sain et sauf !

En effet, Grey redressait le buste avec peine. Bogan eut un ricanement satisfait.

— Vous me feriez sangloter les uns et les autres ! Enfin, espérons que vous vous montrerez un peu plus raisonnables, à l'avenir. Mais il ne faut pas que vous soyez tentés de commettre un nouvel acte de démente. Weedy, fouillez-les ; je veux être sûr qu'ils n'ont pas d'armes cachées.

Opération vite menée. Pendant ce temps, des Noirs retournaient les bras des prisonniers, leur ficelaient les poignets dans le dos avec des liens de fibres. Définitivement rassuré, Bogan commanda :

— En route ! Nous ne sommes pas loin du campement établi par vos amis Ziskous, docteur Grey. Si j'ai le temps... mais cela m'étonnerait, vous me conterez de quelle manière vous vous proposiez de les convertir ; la chose ne manque pas de piquant, c'est certain.

Ils allaient maintenant côte à côte, le missionnaire et le médecin marron. Le premier souffrait encore du coup reçu ; il peinait pour mettre un pied l'un devant l'autre. Il questionna, la voix trahissant ses efforts :

— Vous comptez nous abandonner aux mains de ces gens ?

— Comment ? feignit Bogan. N'est-ce pas là précisément le but que vous poursuiviez à Moukoulou ? Evangéliser vos braves Ziskous...

— Ils sont cannibales, vous le savez ; les derniers en Afrique peut-être. S'ils consentent à seconder vos projets, c'est avec un unique espoir, vous ne l'ignorez pas.

— Bon, bon exprima l'autre en redressant sa courtaude personne.

Essayons alors de nous entendre : êtes-vous prêt à un accord avec moi ?

— Je ne possède rien qui ait quelque valeur à vos yeux, Bogan ?

— Ne vous amusez pas à ce jeu, Grey ! Sûrement Ann... oh ! pardon ! sûrement Mme Grey vous a mis au courant : je veux la recette du remède miracle découvert par ces cannibales. Oui, livrez-la-moi, et j'utiliserai de mon influence sur ces braves sauvages pour qu'ils vous laissent aller.

Grey haussa les épaules.

— Je l'ignore, Bogan. Si je connaissais leur secret, je serais trop heureux de vous le livrer à la seule condition que vous me garantissiez la vie sauve pour Ann. Je vous le jure. Hélas ! je ne sais rien.

— Mambé vous en a offert une certaine quantité. Vous en parliez au Congrès de Nairobi. Donnez-la-moi. Je l'analyserai.

Le visage de Grey se transfigura :

— Oui, fit-il vivement. Dans ma poche... Oui, celle de ma chemise. Prenez-le vous-même puisque j'ai les mains liées.

Bogan n'y manque pas ; glissant les doigts dans l'étroite poche, il chercha ; mais ses traits, un instant détendus, se durcirent de nouveau. Pinçant les lèvres, il gronda :

— Maudit bonhomme ! Vous croyez me posséder !

— Mais comment ?

— Il n'y a rien !

— Si, si ! s'obstinait Grey. Une boîte ronde. Je l'ai même utilisée pour soigner les blessures de Simon...

— Il n'y a rien, je vous le répète.

Et c'était exact ; Weedy à son tour, inventoria les autres poches du vêtement du missionnaire. En vain. L'étui avait été perdu en cours de route, sans doute durant la course dans les rochers au-dessus de la grotte de Mambé. Grey se taisait, désorienté ; tout espoir s'enfuyait de sauver Ann.

Bogan grogna :

— Fort bien, docteur Grey. Je vous ai accordé une chance ; vous ne l'avez pas saisie ; il me faut par conséquent recourir à une technique plus efficace. Mes amis Ziskous en seront ravis !

CHAPITRE XVI

OUÛ BOGAN RÉVÈLE DES DONS DE PERSUASION ET LE SAINT SE BAT EN DUEL SOUS LA LUNE

La piste s'élargissait. Les Ziskous de l'escorte lançaient des appels. Des tam-tams résonnaient, annonçant la nouvelle de la capture. Bogan marchait seul en avant du groupe, la mine concentrée. Weedy le rejoignit.

— Je crois comprendre... Ces tam-tams, vos paroles, vos menaces... Bogan, vous allez livrer Grey et ses amis aux Ziskous ?

— Ils sont déjà leurs prisonniers.

— Pas leurs prisonniers ! Les nôtres !

— Qui sait si ce n'est pas le moyen de les rendre bavards.

— Vous êtes fou ! Vous ignorez par quoi se terminent les fêtes cannibales auxquelles se livrent les Ziskous !

— Et je ne veux pas le savoir. Ne me dites rien, Weedy. Je dois réfléchir ; comment obtenir la recette de ce vieux fou de Mambé ? voilà la seule question.

— Mambé est gâteaux ! Vous ne tirerez rien de ce cadavre ambulante.

— Vous pariez, Weedy ? lança son complice d'une voix méchante.

Dans le village de paillotes, le groupe fut accueilli par des vociférations, des cris de joie furieuse. Assis sur un billot de bois, Ranga observait les captifs. Grey se dirigea vers lui ; il parla longtemps, mais semblait-il, sans résultat. Lorsqu'il revint vers ses amis, sa mine était un aveu d'impuissance. Il confessa :

— J'ai tout tenté ; je lui ai rappelé comment j'ai sauvé l'une de ses femmes atteinte de fièvre des marais. Il se refuse à m'écouter.

— Et maintenant ? questionna le Saint.

Luke intervint avec véhémence :

— Maintenant, ils préparent le feu des cérémonies.

Malgré lui, le Noir eut un long frisson. Au contraire, sans perdre de son flegme, Simon s'exclama :

— Sensationnel ! J'ai connu pas mal d'aventures, j'ai imaginé nombre de calembours sur mon nom, je ne pensais pas tout de même que je mourrais sur un bûcher comme Jeanne d'Arc et que je

deviendrais saint Saint !

Le temps passa. On avait enfermé les quatre prisonniers dans une case ronde. Aucune chance d'échapper ; ils étaient attachés chacun à l'un des piliers de la paillote. Au-dehors, au rythme des tam-tams qui battaient inlassablement, les Ziskous dansaient, s'enivrant de rondes et de chants, buvant un redoutable alcool confectionné avec du cœur de palmier. Grey maîtrisa un soupir.

— Pourrez-vous jamais me pardonner, Simon ?

— De quoi ? riposta Templar.

— De vous avoir jeté dans une telle situation... Et puis, je vous le demande, essayez de pardonner aussi aux Ziskous.

— Doucement ! riposta le Saint. Je ne suis pas assez charitable pour élever le pardon à de telles hauteurs. D'ailleurs, John, figurez-vous que j'ai l'intention de manquer la messe des Ziskous et de courir aux trousses de notre ami Bogan. Il existe certainement un moyen. À nous de le trouver.

Dans l'ombre de la case, il eut pour le missionnaire un rire réconfortant :

— De toute façon, ne vous rendez pas malade de remords, cela ne guérit personne. Tentez plutôt de vous concentrer et d'imaginer un remède à notre prochain martyr.

— Hélas ! il n'y a pas d'espoir. Les Ziskous sont incapables d'entendre raison quand ils sont ainsi déchaînés.

— Trouvons donc un moyen déraisonnable ! Luke, expliquez-moi plutôt comment ils font mijoter leur plat favori. Et prenez-y garde, je ne plaisante pas.

Le ronflement des tambours allait s'accéléralant. Le jeune assistant du docteur Grey affermit sa voix pour répondre :

— Les Ziskous célèbrent cette nuit la fête de la Lune, et...

— Et, acheva Simon avec un rire gouailleur, nous constituons le plat principal.

Dans la pénombre de la case, mal diluée par les lueurs dansantes du brasier brûlant au centre de la place au-dehors, Simon aperçut les visages de ses compagnons que la crainte saisissait. Il conservait, pour sa part, tout son entrain ; rien ne serait en mesure de l'altérer. Il lança :

— Compris, me voilà fixé.

— Nous sommes perdus... murmura le missionnaire. Ma pauvre chérie...

— Hé là ! reprocha le Saint. Je ne me considère pas comme « perdu », selon votre mot. J'attends, j'espère, je cherche surtout : et, quand je cherche, je trouve toujours.

— Mais comment ?

— Je l'ignore. En tout cas, il est une chose dont je suis certain : il

existe une solution. Nous sommes quatre : cela fait quatre cerveaux en plein travail. Nous devons aboutir.

Dans le camp ziskou, le ronflement des mains noires sur les tam-tams touchait au paroxysme. Simon remarqua :

— Beethoven n'était qu'un bébé ! Cette symphonie annonce quelque chose de... de cuisant. Préparons-nous, John.

Ann n'en croyait pas ses oreilles.

— Simon ! on dirait vraiment que vous vous attendez à l'impossible !

— Où serait le charme de l'existence, Ann ? Cependant, j'aimerais savoir à quoi s'occupent nos amis Bogan et Weedy.

— Voyons ! rétorqua Grey, ils vont s'offrir le plaisir de nous voir massacrer par les Ziskous. À moins qu'à la dernière minute, un remords ne les saisisse.

— N'y comptez pas, John. Bogan redoute trop lui-même que son petit camarade Weedy ne flanche. La minute n'en a pas été loin, je l'ai constaté. Une seule solution pour Bogan : entraîner Weedy hors du village, lui éviter le spectacle de notre cuisson. Il y a des gens sensibles, même chez les truands.

Luke supputa :

— Peut-être sont-ils allés à la Mission ?

— Oui, renchérit Grey ; ils espèrent sans doute mettre la main sur l'étui que m'avait donné Mambé.

— Mambé ! s'écria le Saint. Voilà la réponse. Je vous parie ce que vous voudrez... Oui, je parie que Bogan est retourné à la caverne de Mambé !

Une fois de plus, son esprit le guidait sans erreur. À peine Ranga avait-il ordonné à ses hommes d'enfermer les quatre prisonniers et la foule des Ziskous commençait-elle ses préparatifs en vue de la fête de la Lune, que Bogan saisit Weedy par le bras.

— Ne nous attardons pas ici. Qui sait où leur appétit risque d'entraîner nos bons amis.

— Nous partons ? avait protesté Weedy. Nous abandonnons Grey, sa femme, les deux autres ? Mais...

— Vous tenez absolument à être poursuivi en justice alors ! Il y a assez de motifs, Weedy. Le seul moyen de se soustraire à une accusation est évident : que les intéressés n'aient aucune possibilité de se plaindre. Ranga se charge de la besogne. Filons !

Comme Luke devait le supposer, Weedy suggéra de gagner Moukoulou. Bogan secoua la tête :

— Pas question. Nous avons tellement mieux à faire ailleurs.

Et ils reprirent le chemin, de la grotte où logeait le Grand Sorcier. Weedy s'indignait ; pourtant, il suivait celui qui, d'une manière ostensible, se considérait comme le chef de leur expédition criminelle :

« Après tout, songeait parfois l'ancien pisteur de brousse, mieux vaut qu'il en soit ainsi. En cas de pépin, Bogan assumera la responsabilité principale ; je jurerais qu'il m'a contraint à le suivre. Allons donc. »

Néanmoins, à haute voix :

— Pourvu que ce soit notre dernière visite à ce maudit bonhomme. D'autant que je n'ai aucune confiance. Ce vieil idiot, ce débris... !

— Je suis persuadé, moi, objecta Bogan, que Mambé est moins abruti qu'il ne tient à le paraître devant nous ! c'était le meilleur moyen de nous évincer. Je me charge de lui redonner une étincelle de raison.

La lune éclairait leur route. L'étroit sentier, qu'ils connaissaient bien maintenant, sinuait à travers la jungle ; la clarté blanche tombant du ciel faisait celle-ci plus mystérieuse, plus tragique ; les ombres vivaient ; parfois, une silhouette furtive se dérobait dans les ténèbres, fauve ou animal en chasse. Bien qu'habitué par ses longues randonnées, Weedy ressentait un malaise croissant au creux de la poitrine. Il finit par déclarer :

— Nous avons tort de nous entêter, Bogan.

— Assez ! je vous dis que, cette nuit, nous allons gagner. N'insistez plus, espèce de poltron. Est-ce que je tremble, moi ? Pourtant, le spectacle n'a rien de plaisant.

Ils débouchaient sur l'aire peuplée d'ossements qui précédait la grotte du féticheur. Sous la clarté lunaire, ces squelettes accrochés aux branches, ces crânes fichés sur un piquet, et à quoi la nuit conférait un renouveau d'existence : le décor ne prêtait pas à sourire. Cependant les deux hommes ne reculaient pas ; ils traversèrent l'espace, où, dans la journée même, s'était déroulée la lutte entre les bandits et celle qu'ils retenaient prisonnière, où Grey avait joué au fantôme dans la fumée, où Simon avait organisé la chasse. En ce moment, personne. Le silence.

— Parfait, exprima Bogan. Mambé parlera parce que nous serons seuls avec lui et que nul, Noir ou Blanc, ne se mettra en tiers dans notre entretien.

Weedy n'en croyait rien : à ses yeux, le malheureux Mambé n'était qu'une ruine.

— Vous l'avez terrifié, Bogan : et il a probablement avalé son extrait de naissance sous l'effet de l'émotion.

— Entendu, je serai doux comme un agneau avec lui ; je bêlerai s'il le faut.

— S'il est encore en vie !

Bogan haussa ses épaules grasses ; son compagnon commençait de l'énervier ! Etait-ce la peur ? le désir de le lâcher ? Bogan se le demandait, et une résolution le pénétrait de façon insidieuse ; Weedy devenait plus une gêne qu'un concours ; se débarrasser de lui

s'imposait ; auparavant toutefois en terminer avec le sorcier :

— J'agirai avec assez de subtilité pour le gagner à notre cause.

L'orifice de la caverne s'ouvrait devant eux, plus impressionnant peut-être sous la lumière de la lune ; les énormes pointes d'éléphant disposées de chaque côté accentuaient davantage dans cette clarté opalescente la ressemblance avec la gueule d'un gigantesque félin. Maîtrisant un frisson, Weedy pénétra dans la grotte à la suite de son compagnon.

Les torches installées de place en place fumaient toujours à leur manière triste, funèbre même. L'atmosphère était lourde, puante, chargée de miasmes inquiétants. Le garde qui, le matin, tentait de protéger Mambé se dressa en apercevant les deux Blancs. Mambé lui-même reposait sur son trône : il tressaillit et releva lentement le buste. Il prononça quelques paroles, et son gardien se précipita sur Weedy. Une courte mêlée ; le Noir crispait les mains comme des griffes sur le bras du Blanc. Il vitupérait. En vain, Weedy essayait-il de se dégager, lui adressait-il des mots dans sa langue ; l'autre le repoussait.

— Bogan ! hurla le chasseur, qu'attendez-vous ? Me laisserez-vous longtemps aux mains de ce maniaque ? Est-ce pour cela que nous revenons ?

Une détonation l'interrompit. Le corps du gardien eut un sursaut, comme s'il recevait un coup de poing entre les épaules. Son étreinte se relâcha ; il glissa lourdement sur le sol de la caverne, corps gisant parmi les ossements épars.

Weedy constata :

— Vous n'y allez pas de main morte...

— C'était ce que vous demandiez, non ? Il ne nous gênera plus. Et Mambé n'en sera que mieux persuadé de notre résolution. Ne nous attardons pas. Et ranimez-moi ce feu ! ordonna-t-il, lançant un coup de pied dans le brasier dont les cendres rougeoyaient faiblement au centre de la grotte.

Mambé ne bougeait pas ; dans sa face parcheminée, le regard demeurait atone ; il contemplait on ne savait quelle vision intérieure. Incliné au-dessus du foyer, Weedy soufflait sur les brandons ; il ajouta des branches de bois sec ; le feu pétilla, lança des flammes plus claires. Bogan avança vers le Grand Sorcier. Il l'empoigna aux bras, le secoua rudement.

— Mambé ! vas-tu te réveiller, maudit bonhomme ?

La tête du vieillard ballottait de droite à gauche ; sa bouche entrouverte laissait filer un peu de bave ; ses mains tombaient le long de son corps. C'était une loque que Bogan bousculait.

Weedy observait la scène ; il fit un pas, se pencha vers le féticheur ; d'un ton dépité, il soupira :

— Rien à espérer de « ça » ! On ne tirera rien de cette vieille peau.

À croire qu'il est en transes et tout proche de la catalepsie.

— Allons donc ! réagit son compagnon. Je lui en ficherais moi, de la fausse mort ! Je m'y connais mieux que vous, Weedy ! On va lui rôtir les pieds ; rien de tel pour réveiller un mort.

Repoussant Mambé, il le fit basculer de son trône ; les jambes, maigres du vieillard étaient toutes proches du foyer qui brûlait de plus en plus haut. Weedy tenta de retenir son complice :

— Non, Bogan ! Il n'a plus rien d'humain ; il ne répondra pas, quoi qu'on fasse désormais.

Incliné vers Mambé, Bogan observait ce regard vague, ce corps mou, ces bras abandonnés. Il maîtrisa mal un geste d'impatience.

— Le vieux bougre ! c'est à croire qu'il s'est hypnotisé lui-même : ces féticheurs sont capables d'y réussir, exactement comme un fakir.

Sa bouche grasse se pinçait dans sa face encolérée ; il n'admettait pas la défaite, surtout à l'instant où le but était à portée de main.

— Si j'avais ma trousse, je le ramènerais bien sur terre ! Bon, Dieu ! jura-t-il, il faut qu'il parle ! Comment le stimuler assez pour arrêter cette transe ?

Weedy souffla :

— Mieux vaut nous en aller... Cette fois...

— Je me refuse à abandonner.

Avec une résolution cruelle, il se pencha vers le foyer ; il saisit un tison ; il l'éleva lentement jusqu'à en ressentir la chaleur sur sa joue.

— Excellent stimulant, apprécia-t-il.

Poussé, tirailé, le petit groupe du Saint et de ses trois amis avait été amené sur la place où flambait un haut bûcher. Alentour, les Ziskous dansaient, piétinaient, soulevant un nuage de poussière. Assis sur son billot de bois, Ranga attendait. Le sorcier du clan se tenait auprès de lui. Un long chant emplissait la clairière. Au-dessus de la foule, la lune emplissait le ciel de sa clarté blême.

Quand parut le groupe des quatre Blancs, un silence pesant figea peu à peu les Ziskous. Ils se formèrent en demi-cercle ; dans les faces noires les regards luisaient, soulignés par d'épaisses traînées blanches. Grey nota :

— La peinture de guerre et de fête.

— Bravo ! exprima Simon. Je choisis toujours la première classe pour mes funérailles.

Un des cannibales, un homme de grande taille, poussa Simon en avant. Il se tenait derrière lui et le bousculait. Ranga se leva, développant sa hauteur avec une solennité impressionnante. Il saisit de la main droite deux sagaies déposées près de lui ; de la main gauche, il empoigna l'un des fusils offerts par Bogan, Templar s'étonna à haute voix :

— L'ami Ranga aurait peur du Saint ?

Le chef avançait à pas comptés. Planté à trois pas de Simon, il lança des paroles véhémentes ; la foule les accueillit d'un « ah ! » de satisfaction. Templar interpella Luke :

— Quelle est cette nouvelle histoire ? Est-ce pour m'admirer qu'il me regarde de la sorte ?

— Non, riposta l'infirmier. Il s'agit là d'une antique coutume ziskoue : Ranga est prêt à défendre son titre contre celui d'entre nous qui relève le défi.

— Si je comprends bien la situation, Ranga lui-même n' imagine pas que vous, John, seriez homme à vous battre contre lui. Tandis que le Saint... J'accepte, bien entendu ! Que vous disais-je, Ann ! Il se présente toujours une occasion dans les pires moments. Allez, qu'on me fournisse une lance !

Luke secouait la tête ; son attitude exprimait abattement, désespoir même.

— Impossible, monsieur le Saint. Le challenger doit lutter les mains nues.

— Tandis que le tenant du titre dispose d'une panoplie complète. Pas surprenant que les chefs soient indéboulonnables, dans ce pays. Je conseillerai ce système électoral à mes amis politiciens. Ils en feront leur profit.

— Simon... murmura la jeune femme d'une voix éloquente.

— Quoi ? s'exclama-t-il. Ne me conseillez pas d'abandonner, Ann. J'entends m'amuser jusqu'au bout. Et s'il n'existe qu'une issue, je la prends.

— C'est de la démente ! assura Grey à son tour. Sans arme contre Ranga, lui qui a deux sagaies et un fusil !

Et Luke de renchérir :

— Et qui est dans la force de l'âge !

— Bon sang ! réagit Simon, vous me prenez pour un croulant ! C'est notre chance ; donc je la saisis. Supposez que je gagne : je deviens quoi ?

— Le chef du village.

— Eh ! intéressant. Avec tous les avantages attaché au titre ?

— Tous, répondit Luke.

— Le droit de vie et de mort sur chacun ? Excellent. Et la possibilité de filer ? Parfait. Peut-être aurai-je aussi la famille de Ranga ?

— Bien entendu.

Le Saint réprima un tressaillement :

— Combien a-t-il de femmes ?

— Au moins vingt.

Pour le coup, le Saint eut un frisson ; celui-ci interprété alentour

comme une marque de crainte, des hurlements joyeux retentirent.

— Mes bons amis, leur cria-t-il avec ironie et son regard bleu luisait de joie, vous ne m'avez pas encore mangé !

On s'écartait ; on le laissait face à face avec Ranga ; les traits du cannibale exprimaient une joie cruelle ; il ouvrait la bouche, découvrait ses dents taillées en pointes ; il brandissait ses armes. Simon jeta à l'adresse de ses amis, placés en retrait :

— Il a l'air ravi, le cher petit. Et, si je triomphais pourtant ?

— Il ne peut pas refuser, riposta Grey. Sinon, il perdrait la face vis-à-vis de ses hommes.

— Très bien. Allez, messieurs ! clama le Saint d'un ton goguenard.

À peine venait-on de lui délier les poignets. Il les ramena vivement en avant, les frottant l'un contre l'autre afin d'activer la circulation du sang, Ranga se dandinait ; son bras gauche retenait mollement le fusil à répétition et une sagaie ; le bras droit élevait progressivement la lance serrée dans son poing. Il se mit à danser sur place, cherchant le meilleur angle de visée. Simon ne bougeait plus ; il demeurait immobile, pétrifié en quelque sorte ; autour de leur duel, il sentait la stupeur de la foule. Tant d'autres, dans les mêmes conditions, eussent risqué une manœuvre désespérée, se déroband, s'enfuyant afin de dérouter l'adversaire, usant de mille ruses. Lui, semblait une statue éclairée par la lumière de la lune. Ranga lui-même en fut impressionné. Il n'hésita plus, lança la sagaie ; elle partit avec force. Dans la même seconde, Simon effaçait le corps : le fer de l'arme effleura son flanc, déchirant sa chemise, touchant sa peau et traçant un léger sillon.

— Premier round à moi, clama le Saint.

Et il se détendit ; un énorme chat se ruant sur sa proie. Ranga n'eut pas la possibilité de rompre d'un pas. Déjà, Simon était sur lui ; saisissant le fusil à deux mains, il le lui arrachait dans un effort prodigieux. Embarrassé par la seconde lance, Ranga ne put éviter l'attaque : il se retrouvait désarmé en partie.

Un instant d'étonnement plana sur la foule ; elle n'en croyait pas ses yeux : comment ! cet homme inconnu se montrait supérieur au chef Ranga ? Celui-ci balança la seconde sagaie. Simon plongea dans le sable de la place qui servait d'arène.

La lance siffla au-dessus de sa tête ; il étreignait toujours la carabine reprise au cannibale ; il en pressa la détente ; le percuteur claqua, ce fut tout. Un rire joyeux, et Simon projeta en avant le fusil inutile à l'instant précis où Ranga revenait sur lui.

Le noir évita la carabine ; elle lui effleura la tempe ; un instant déséquilibré, il se ressaisit ; ses mains se portèrent à sa taille ; quand il les releva, l'une étreignait un casse-tête, l'autre un court poignard. De nouveau il se rua sur le Saint ; une flamme de meurtre brillait dans

son regard. La foule poussa un long cri d'encouragement ; un tam-tam résonnait sans fin, portant au vif l'ardeur des duellistes.

— L'attaque porta cette fois-ci. Le flanc touché, Simon s'agenouilla. Ann retint un gémissement d'horreur. Les spectateurs au contraire poussaient des cris de joie ; certains dansaient sur place, exaltant la vaillance du chef, son adresse, sa force.

Une brève seconde le Saint demeura incliné, la main crispée contre le côté, le visage grimaçant de douleur ! Grey murmura :

— Il est perdu... et nous avec...

Le missionnaire eut un mouvement d'épaules chargé d'amertume :

— La violence n'est jamais bonne ; il a eu tort d'accepter ce combat ; on va le massacrer devant nous.

— Non, non ! se rebella sa femme ; il faut qu'il gagne. Simon, criait-elle à l'adresse de l'aventurier qui ne bougeait plus et s'offrait aux coups de l'adversaire, la nuque tendue, tel un mouton à l'abattoir.

Ranga eut un rire de triomphe. Brandissant casse-tête et poignard, il avança d'un pas, de deux. Prenant son élan, il se jeta sur Simon ; alors soudain, celui-ci se redressa. De son apparente faiblesse rien ne subsistait.

Saisissant le Noir aux poignets, il se rejeta en arrière, de manière à faire basculer Ranga par dessus lui. Mais il le lâcha au bon moment. Un hurlement emplit la nuit : le chef s'effondrait en avant et tombait sur sa main armée du poignard. Il ne bougea plus ; une mare noire s'étendit sous lui, baignant le sable de la place.

— Dieu ! exhala la jeune femme. Il a gagné...

Un grand élan la portait vers Simon. Et Luke déclara, empli d'admiration pour le Saint :

— Vous êtes... vous êtes le nouveau chef des Ziskous.

En effet, Simon avait ramassé le casse-tête de Ranga et voici que le sorcier du clan se précipitait, s'agenouillait devant lui avec toutes les marques du respect : la coutume se révélait plus puissante que la race. Cet inconnu était blanc de peau, mais il avait vaincu Ranga ; donc, il devenait le chef. Les Noirs, semblablement, alentour, s'inclinaient, entonnaient un long chant où se mêlaient mépris pour le vaincu et louange pour le vainqueur.

Simon considéra les cannibales, maintenant soumis. Il réprima un sourire puis signifia :

— Luke, annoncez-leur que je prends le commandement du clan ! Dites-leur que je vous choisis, oui, vous trois, comme esclaves. Vous serez à mon service exclusif.

Il se tut, mais reprit tout de suite sans donner le temps à l'infirmier de traduire ses premières paroles :

— Dites-leur surtout qu'il n'y aura pas de sacrifice cette nuit. Pas de sacrifice et, par conséquent, pas de dîner !

CHAPITRE XVII

OÙ WEEDY À DES IDÉES D'ÉVASION DONT BOGAN TIRERA UN PARTI ASSEZ SINGULIER

Luke contemplait le Saint avec des yeux à la fois éblouis et, aussi, une nuance de crainte. Il se tourna vers le missionnaire, comme pour quêter un appui auprès de celui-ci. Mais Grey songeait, lui, à se réjouir pleinement. Il étreignait Ann dont le doux visage demeurerait tourné vers cet homme extraordinaire, personnage de légende tombé du ciel en quelque sorte pour les sauver.

Finalement, le Noir observa :

— Monsieur le Saint, jamais les Ziskous ne vous obéiront. Ils accepteront de vous donner le docteur et Mme Grey comme esclaves...

Sa voix s'étrangla ; il acheva péniblement :

— Ils se refuseront à vous livrer les autres, tous ceux que vous réclamez.

— C'est-à-dire vous, mon brave Luke.

Il inclina sa tête rasée ; il murmura :

— Ils ont dressé les préparatifs pour la fête de la Lune : elle doit avoir lieu.

— Et c'est vous qui seriez l'unique plat ? ... Où a-t-on vu un banquet avec un unique service ? s'écria Simon d'un ton plein de gaieté. Calmez mes sujets, Luke. Dites-leur que je leur promets, non pas un, mais deux plats.

Le Noir hésitait ; autour d'eux, impatients, les Ziskous attendaient, ils étudiaient tour à tour leur nouveau chef et l'infirmier qui servait d'interprète. Templar précisa :

— Voyons, Luke, mon bon ami, vous oubliez que nous avons du gibier à proximité.

— Des buffles, des élans ! repartit l'autre. Ce n'est pas cela que les Ziskous exigent pour leur fête ; il leur faut de la chair humaine.

— Ai-je parlé d'autre chose ? Est-ce que nous n'avons pas mieux que des buffles, plus fins que des gazelles ? J'ai nommé Bogan et Weedy.

Les traits candides du jeune assistant s'illuminèrent. Cette idée d'être ainsi sauvé grâce à leurs adversaires n'était pas pour lui

déplaîre. Il s'en expliqua auprès des Ziskous, et avec quelle volubilité communicative. Au fur et à mesure, les sujets de feu Ranga s'enthousiasmaient ; ils acceptaient volontiers de renoncer au gibier dont ils avaient respiré le fumet, pour courir après les deux hommes qui avaient dérangé leur existence coutumière. Et puis, comme tant de fois dans la vie de Simon, l'empire extraordinaire du Saint agissait sur eux ; non seulement parce qu'il avait abattu Ranga mais par tout ce que son attitude dégagait de puissance surnaturelle à leurs yeux. Son visage bronzé, son regard scintillant, ce rire aussi qui ne le quittait jamais, sa carrure, sa démarche, autant de facteurs propres à séduire les âmes sauvages.

Pourtant, à peine libéré Grey s'empressa auprès de l'aventurier.

— Je n'admets pas...

— Et quoi donc, cher et candide John ?

— Vous livrez ces deux hommes aux Ziskous !

— Et puis ?

— Nous n'en avons pas le droit. Ils sont coupables, certes ; mais il appartient à la Justice de trancher leur sort. Nous, au contraire...

— Nous avons failli terminer nos jours dans le bouillon ou à la broche. Vous m'en excusez, j'espère : je n'ai aucun goût pour ce genre de sport. Pas davantage pour le gril d'ailleurs. Ni même pour la poêle !

Ann s'avança ; elle saisit la main de Simon, la pressa longuement ; ses lèvres dessinèrent un seul mot « Merci ». Il sourit.

— Bon. Nous allons donc nous, occuper de mes neveux. Toutefois, et pour faire plaisir à ce naïf John, nous essaierons de leur sauver la mise.

Le visage du missionnaire s'éclaira. Néanmoins Simon tint à préciser :

— À une condition : c'est que vous, Ann, restiez en sécurité à la Mission. Luke va vous y conduire. Rappelez-vous Luke : au moindre signe suspect, vous vous servez de votre fusil, et n'oubliez pas la règle du chasseur de fauves : tirer d'abord ; ne pas attendre l'attaque de l'adversaire !

Le regard impérieux, il eut un coup d'œil pour rassembler qui les entourait. Luke répétait ses ordres : que chacun se prépare, que l'on choisisse les meilleures armes, que l'on retrouve les traces des deux fuyards. Enfin :

— Dix hommes accompagneront Mme Grey jusqu'à la Mission. Ils veilleront sur elle et sur vous, Luke. Ils me garantissent vos deux existences. C'est le chef Saint qui l'ordonne.

Et tout se déroula comme il le commandait, sans que s'élevât la plus petite protestation. Matés, les Ziskous obéissaient ; ils ne voyaient désormais qu'au travers du chef désigné par les Fétiches.

Une odeur insupportable de chair grillée emplissait la grotte de Mambé. Weedy releva un visage où les yeux s'angoissaient sous le coup d'une alarme intérieure.

— Qu'est-ce, Bogan ? Pourquoi ne se plaint-il plus... C'est drôle...

— Idiot ! Il est mort ce coup-ci.

Weedy recula d'un pas ; l'effroi blanchissait ses traits d'animal nocturne. Bogan, lui, serra les poings de rage. Il gronda :

— Que le Grand Esprit le mette en morceaux ! Le vieux bougre nous joue un dernier tour ! Il vient de crever et il emporte le secret du remède miracle.

Il arpentait la caverne à pas furieux. La pensée de la fortune à sa portée et qui lui échappait définitivement le hantait.

— Il ne sera pas dit pourtant ! ...

Dans la caverne aboutissaient des galeries creusées dans la roche. Bogan les inspectait l'un après l'autre ; à l'aide d'une torche il visitait la moindre anfractuosité. Il grommela :

— Sûrement le vieux fou conservait une provision de sa drogue. Que nous mettions seulement la main dessus, et l'on se débrouillera toujours. Après la communication faite par Grey au Congrès de Nairobi, personne ne mettra notre parole en doute ! D'autant que Grey doit en ce moment...

Il eut un rire bref, dément. Immobile, Weedy le considérait avec toutes les marques d'une terreur croissante ; son complice, son chef, lui causait un insurmontable malaise.

Pas à pas, il se glissa vers l'entrée. Il songeait à fuir, abandonner celui dont la folle passion lui semblait chargée de périls. Après tout, lui connaissait la brousse ; il découvrirait un chemin, même s'il lui fallait remonter haut vers le nord et les sources du Ouembéré. Que Bogan se débrouillât avec les Ziskous. Ceux-ci, mis en appétit par un banquet de chair humaine, trouveraient un charme incontestable à poursuivre leurs exploits, à massacrer et à dévorer Bogan !

Weedy touchait à l'issue. Déjà il respirait l'air nocturne ; il en oubliait les puanteurs de la grotte, l'horrible vision de Mambé torturé, agonisant. Il franchit les derniers mètres et, saisi d'effroi, s'immobilisa.

Là-bas... loin, sous les grands arbres, des lueurs se déplaçaient. Weedy risqua pourtant un pas en avant ; il tâchait de percer du regard l'obscurité du bois. Alors un cri retentit, un long hurlement, un autre encore.

— Les Ziskous !

Mais Bogan n'entendait rien. À l'instant même, accroupi, se traînant à quatre pattes, il pénétrait dans une étroite galerie ; elle aboutissait à un réduit dans la roche. Il grogna :

— Ce vieil abruti ! Je serai plus malin que lui, je triompherai de sa mort ! ...

Terrorisé par la venue des Noirs, Weedy revenait sur ses pas : la solitude maintenant l'épouvantait ; il devina la silhouette de Bogan dans l'ombre. Le ton anxieux, il pressa :

— Allons-nous-en ! impossible de rester ici. Les Ziskous ! Ils sont là, au-dehors. Et j'ai entendu leurs cris.

— Eh bien ! riposta l'autre, ils ont sans doute achevé leur banquet ; ils vont nous donner un coup de main.

— Non, non ! Ce ne sont pas des appels de paix, mais des cris de haine. Et même, quand ils découvriront la mort de Mambé, ils ne nous pardonneront pas.

— On avisera, Weedy. Pour l'instant, aidez-moi. (Brusquement Bogan exultait.) Voici le coffre-fort de ce bougre de sorcier. Je savais que je trouverais le moyen de rattraper nos frais. Regardez !

La flamme de sa torche éclairait les parois, des supports rudimentaires disposés çà et là. Mambé y avait accroché des herbes séchées, d'étranges objets qu'on ne pouvait analyser, de petits paquets liés d'un brin de liane, de minuscules pots de terre cuite. Bogan commenta :

— Le laboratoire du bonhomme ! C'est ici qu'il confectionnait son remède miracle. Emportons le tout ; plus tard nous reconstituerons la recette.

— Emporter ! mais comment ?

— Dans ce sac. Aidez-moi plutôt que de gémir comme une vieille femme.

— Vous oubliez les Ziskous.

— Nous nous soucierons d'eux plus tard. Vous êtes armé, moi aussi ; lorsque nous aurons éliminé les plus audacieux, les autres comprendront et se résigneront à filer. Je vous le répète, ramassons toutes les saletés que votre ami Mambé accumulait. La recette de sa drogue miraculeuse se trouve là !

Ainsi bousculé, Weedy moissonnait fiévreusement les ingrédients amassés par le féticheur dans son antre ; il les fourrait pêle-mêle dans le sac indiqué par Bogan. Plus vite ils en auraient fini, plus vite ils seraient hors d'atteinte.

Dans la forêt voisine, les cannibales témoignaient leur joie ; elle se traduisait par des cris, des chants, des mimiques convulsives. Simon eut un rire content :

— Ces braves gens sentent la viande fraîche.

Grey protesta :

— Toujours plaisanter, Simon. Et sur un pareil sujet. N'avez-vous pas honte ?

— Certainement non lorsque je songe que ces excellents amis rêvaient de nous servir au court-bouillon !

Un Noir accourut ; il exécuta une pirouette, lança quelques paroles ; le docteur traduisit pour Simon :

— Ils ont relevé des traces récentes. Depuis peu Bogan et Weedy sont passés par ici.

Le Saint sourit dans la pénombre, mal diluée par la lueur des torches fuligineuses.

— Je n'avais pas besoin de suivre la piste, de chercher des empreintes ou d'étudier des indices, pour deviner l'objectif de mon neveu Bogan ! Il n'a que la grotte de Mambé en tête. Pour découvrir le secret de votre Grand Sorcier, il mettrait tout le Kanaba à feu et à sang.

Il observait les allées et venues des indigènes, leur prudence pour quitter le sous-bois et investir la grotte du féticheur. La lune achevait sa course nocturne, elle répandait une lueur blême et projetait sur la nature une clarté chargée d'équivoque.

Soudain tendu, Simon indiqua :

— J'ai aperçu une silhouette juste à l'entrée de la caverne.

— Qui est-ce ? questionna Grey.

— Je ne sais : on a tout de suite disparu.

Il esquaissa un geste d'ennui, puis dégagea le cran d'arrêt de son fusil.

— Décidément, John, vous auriez mieux fait de rallier la Mission en compagnie d'Ann.

— Elle ne risque rien. Luke est un garçon décidé.

— D'accord, reconnut Simon. Aussi pensais-je moins à votre femme qu'à vous-même ! Parce que vos scrupules m'embarrassent : vous allez encore me supplier d'épargner Bogan. Vous ne serez content que s'il me loge une balle dans le corps.

Le missionnaire riposta par des mots susceptibles d'accroître l'orgueil du Saint – si la chose était encore possible :

— Personne n'est capable de vous atteindre, Simon, et Bogan moins qu'un autre !

— Si vous me prenez par mon péché mignon... ironisa Templar. Mais, reprit-il, estimez-vous que Mambé confiera son secret ?

— Il choisira plutôt la mort.

— Et que se passera-t-il si nos deux amis bousculaient avec un entrain excessif le Grand Sorcier des Ziskous ?

— J'aime mieux ne pas l'envisager, répliqua le missionnaire. Nous ne parviendrons pas alors à les sauver.

— J'en ai des sanglots dans la gorge, grelotta Simon sur le mode comique.

À cet instant, au seuil de la grotte, mal dessiné par la lumière fumeuse brillant à l'intérieur, deux silhouettes se profilèrent,

— Les voici !

Et, tout de suite, une détonation, puis une autre claquèrent. Weedy ouvrait le feu dans l'espoir d'affoler les cannibales et de les mettre en fuite.

À l'adresse de Bogan, il signifia :

— Si nous avons une chance de leur échapper, c'est dans l'obscurité. Profitons des dernières minutes de nuit. Encore quelques instants et le jour se lèvera ; rien alors, ne les retiendra, surtout s'ils découvrent Mambé. Vite !

— D'accord, grogna Bogan qui étreignait le sac rejeté sur l'épaule. J'ai joué mon rôle, moi : ce sera le diable si, avec ces ingrédients, je ne reconstitue pas la recette du remède ! À vous de jouer, Weedy : débrouillez-vous pour nous tirer de là.

Il se disposait à bondir ; Weedy le retint :

— Surtout pas par la plaine ! Les Ziskous nous rejoindraient sans peine ; il faut gravir la colline derrière nous, mettre à profit les défilés de rochers, et gagner la brousse vers le nord.

Un instant, Weedy connut la tentation de planter là son gros compagnon ; ce ne fut sans doute pas le scrupule qui le retint. La trahison lui importait peu ; mais la pensée qu'ensemble, au moins pendant la première partie de la fuite, ils résisteraient mieux aux cannibales.

— Allez ! tournez à droite !

Bogan lui enjoignit rudement :

— Prenez donc la tête !

Ils jaillirent hors de l'abri ; tout de suite, des hurlements retentirent : leurs poursuivants les avaient repérés. Cependant tout de suite, les rochers les dissimulèrent. Progressant par bonds, ils se hâtaient vers le sommet de la colline. Des minutes s'écoulèrent. À l'est, la nuit blanchissait. L'aurore naissait et se développait avec l'éblouissante rapidité propre à l'équateur. Bogan galopait ; aucun besoin d'encourager son compagnon ; c'était pour lui-même en vérité qu'il répétait :

— Vite ! vite !

Il prit néanmoins le temps d'une pause ; le coude calé sur un rocher afin de mieux assurer son tir, il visa longuement, et pressa la détente à deux reprises. Un cri retentit.

— Touché, fit-il avec entrain.

Weedy levait son revolver à son tour, l'autre indiqua :

— Inutile de gaspiller nos munitions. Je les ai effrayés suffisamment. Et quel avantage s'ils perdaient nos traces.

Durant ce temps, une scène avait pour décor la caverne de Mambé. Simon et Grey y pénétrèrent d'autorité, suivis timidement par quelques guerriers. Ils eurent peu à marcher pour découvrir le corps du gardien assassiné, puis le cadavre de Mambé. Un rôle de fureur

parcourut le groupe des Ziskous. Simon s'inclina ; il retourna le vieil homme sur le dos et posa la main sur son cœur. Se relevant :

— Mort... et apparemment de vieillesse... peut-être de frayeur. En tout cas, ils ne l'ont pas tué volontairement.

Il n'était pas question de faire entendre raison aux Noirs. Que leur Grand Sorcier eût été la victime de ceux qu'ils traquaient, aucun doute à leurs yeux ! en désordre, ils se ruèrent au-dehors ; le Saint les imita plus lentement.

Un bref instant il considéra la nature qui s'éveillait alentour, dans un tumultueux concert d'oiseaux. Le jour faisait foisonner les rouges, les ors, dans le ciel.

— Ouais, constata Simon, nos Ziskous m'ont l'air plein d'entrain pour s'emparer de leur prochain rôti ! Dans quelques minutes, il fera assez clair pour laisser peu de chances à mes neveux !

Ils galopaient bon train, ceux-ci, parmi les rochers qui formaient sur la pente de la colline autant de pièges, mais aussi autant de cachettes. Haletant, Weedy tenait la tête. Il progressait au gré d'un étroit sentier aux méandres incessants. Une brèche s'ouvrait entre deux blocs de pierraille. Sûrement le raccourci leur ferait gagner du temps ; d'emblée il s'y engagea, lançant à mi-voix pour son compagnon :

— Par ici !

Il redoublait d'efforts mais, soudain, avec un gémissement, il s'effondra, la figure contre le sol rocheux. Impossible de se relever. Se mordant la lèvre pour ne pas hurler de douleur, il marmotta :

— Ma cheville ! Une foulure...

À peine Si Bogan consentit à s'arrêter ; en hâte il palpa la jambe de son compagnon. Puis, relevé, il haussa les épaules.

— Cassée, mon bon Weedy.

— Ah ! non, non !

— Tout ce qu'il y a de certain.

— Je ne peux pas rester ici. Aidez-moi ; vous pouvez me porter ; lâchez ce sac ; au moins, amenez-moi là-haut.

Il n'en était pas question pour Bogan. Comment aurait-il seulement admis d'abandonner ces herbes, ces cachets, pour lesquels il combattait depuis des jours ? Il riposta :

— Un peu de courage, Weedy. Si je me charge de vous, nous ne ferons pas cent mètres avant d'être rattrapés, capturés. Les Ziskous courraient plus vite encore qu'ils ne font en ce moment. Adieu ! Weedy ! ...

— Restez, je vous en supplie.

— Impossible, mon vieux. J'ai trop de choses à faire.

— Ils vont me tuer... m'égorger... et ensuite...

— Bah ! à ce moment-là, vous ne sentirez plus rien. Tenez, Weedy,

supposez que l'accident me soit arrivé : que ferais-je ? Je me posterais ici, bien caché, à l'angle de ce défilé. J'attendrais les Ziskous. Alors, je pratiquerais un joli tir à la cible. Pan, pan ! Et, durant tout le temps où je résisterais, je songerais à mon vieux camarade en train de sauver sa vie grâce à moi. Voilà ce qu'on appelle se conduire en héros. Weedy, soyez un héros !

Il s'éloignait déjà. Le regard fou, son compagnon le contemplait ; il balbutia une dernière prière ; hélas l'attitude de son complice ne laissait aucune place à l'hésitation. Il exhala un long soupir. Bogan atteignait un détour de sentier ; élevant à peine la voix, il eut le front de recommander :

— Tenez aussi longtemps que possible. Ménagez les munitions.

Il disparut. Weedy réprima le sanglot qui lui obstruait la gorge : perdu, il était perdu ! Bogan l'abandonnait. Il avait, un moment, envisagé de se tirer d'affaire seul en laissant Bogan à la merci des cannibales ; et le destin décidait à l'inverse. Il se redressa sur un coude ; son pied traînant grinça sur le sol, un caillou roula le long de la pente. Weedy aperçut une ombre silhouettée contre le jour levant.

Il leva lentement sa main, armée du revolver ; il surmonta une dernière défaillance et pressa la détente ; la détonation éclata, énorme eût-on dit, tant elle injurait au calme de l'aurore. À la renverse, un Noir tomba.

Tout de suite un autre le remplaça qui accourait à la rescousse ; puis un autre encore. Chaque fois Weedy tira, chaque fois il abattit l'assaillant. Le Saint, qui gravissait la pente en compagnie de Grey, eut un rire léger.

— La fête commence, déclara-t-il.

— Affreux ! murmura son compagnon. Ces Noirs ne comprennent pas ; ils agissent comme des enfants en quelque sorte...

— Des enfants qui ont trop d'appétit pour mon goût, ironisa le Saint. Pressons-nous.

Il précédait le missionnaire ; quelques coups de revolver éclatèrent encore, puis ce fut le silence. Au détour du chemin, Weedy gisait sur le dos, les yeux fixant le ciel sans le voir, assemblés autour de lui, les Ziskous contemplaient le corps où étaient plantés plusieurs sagaies ; par les blessures s'échappait un liquide rouge. Très haut dans le ciel, un vautour étrécissait déjà les orbes de son vol.

— Et Bogan ? marmotta Grey.

— Il l'a laissé là, répliqua Simon.

— Seul, il ne s'en tirera jamais. Et eux – le missionnaire désignait les Noirs dont le visage exprimait une férocité dangereuse – eux ne rêvent que de le massacrer. Je vous en prie, tentez quelque chose. Vous seul... N'oubliez pas qu'à leurs yeux vous êtes le chef.

— Un chef qui ne parle pas la langue de ses sujets et qui n'a pas

envie de goûter au plat national. La chose est assez difficile à imaginer. Essayons de régler cela.

À cette seconde même, la colline manifesta une sorte de frisson ; comme si son dos ondulait ; sous la lumière d'incendie qui envahissait le ciel, il sembla que l'éminence se muait en animal, que celui-ci secouait sa toison pour se débarrasser de quelque parasite encombrant. Des cailloux roulèrent le long de la pente ; les Ziskous poussèrent des cris. Figés par la stupeur, dressés de place en place, tous levaient les yeux vers le faite de la colline.

Et le Saint découvrit ce que les Noirs avaient repéré avant lui : Bogan. Il avait atteint le sommet ; échappé au labyrinthe de rochers, il se jouait tiré d'affaire.

— Bogan ! hurla Grey.

— Bogan ! répéta Simon. Arrêtez-vous !

Un long silence, puis la voix de Bogan leur parvint, atténuée par l'espace, assourdie par l'air matinal.

— Arrêtez-vous vous-mêmes ! Je ne vous crains plus !

— Espèce de fou ! réagit le Saint. Jamais vous ne sortirez vivant du pays. Avec leurs tam-tams, leurs courriers, les Ziskous alerteront leurs amis. Vous vous trouverez subitement nez à nez avec des gens sur qui vous ne comptiez pas. Et, de plus...

Il s'accorda une pause ; sa voix traîna sur les syllabes pour terminer sa phrase :

— De quoi vous nourrirez-vous ?

— Je ne serai pas en peine ! riposta le gros homme qui les défiait.

— On vous attrapera de toute manière. Faites-nous plutôt confiance...

Bogan observait les deux hommes, et la réalité lui semblait incroyable, inadmissible : le docteur Grey avait échappé au sort qu'il lui réservait ! Et avec lui, cet inconnu qui faisait figure de chef ; cet homme qui, maintenant, s'offrait à le protéger ! Quelle audace ! Lui, Bogan, n'avait pas besoin d'aide ; il se tirerait d'affaire seul ; l'absence de Weedy lui faciliterait les choses.

— Ne vous souciez pas de moi, cria-t-il. Je me salue sans recourir à vos bons offices.

Il braqua son revolver. Avec un rire fou, il lança :

— Jamais vous ne m'attraperez... En revanche, vous...

La détonation claqua, répercutée par l'air fluide. Il visait Simon ; celui-ci ne broncha pas ; autour de lui, en revanche, les Ziskous s'aplatissaient en glapissant.

— Du calme, les enfants, dit-il. Notre ami ne risque pas de faire mouche à cette distance avec son artillerie. Je n'en dirai pas autant de la mienne.

Il tenait toujours son fusil à la main. Grey bondit, dressant son

corps en rempart.

— Non, Simon. Qu'importe si Bogan nous échappe ; le principal n'est-il pas que nous soyons, nous, sains et saufs ?

— Ouais, maugréa le Saint. Il aura donc fallu que je vienne chasser le lion en Afrique pour rencontrer sur ma route un brave homme de missionnaire capable de renverser tout ce sur quoi j'avais bâti mon existence. Et aussi grâce à quoi je suis encore vivant aujourd'hui. Que suggérez-vous, John ? Nous ne pouvons pas lui permettre de filer après ce qu'il a fait. Oubliez-vous l'assassinat de Freddie, la mort de Mambé, la marmite à laquelle il nous destinait ?

Grey exhala un soupir résigné !

— Vous avez sans doute raison. Il nous suffit de contourner la colline. Il ne pourra redescendre ni par ici ni sur l'autre face.

— D'accord, acquiesça le Saint. Vous, demeurez ici en compagnie de mes sujets.

Il tendit sa carabine. Grey eut un geste de refus, mais Templar lui fourra de force l'arme entre les mains.

— Le moment n'est plus de discuter ; j'accepte votre plan, à condition de l'appliquer selon mes directives personnelles.

Il fit quelques pas avant d'ajouter :

— Expliquez, à mes Ziskous que leur nouveau chef va leur démontrer comment on s'empare de la viande sur pied !

Et il disparut. Son plan différait de celui de son compagnon. Avisant une touffe de buisson un peu plus haut sur la pente, il bondit à l'abri de cet écran. Ainsi, de palier en palier, il gravit la pente. D'abord il resta hors de vue de l'adversaire. Mais, un chemin en corniche s'offrit à lui ; il le suivit pour, brusquement, se trouver contre la paroi, le vide au-dessous de lui.

Le rire de Bogan résonna :

— Ah ! ah ! on veut jouer au petit soldat.

L'homme était là ! Il braqua son arme, tira en direction de Simon, qui effaça le buste. Le rire léger du Saint répondit à celui du fou.

— C'est ça, gâchez vos munitions, sombre idiot !

Bogan tira encore. Cette fois, la balle heurta la pierre, fit un ricochet. Puis c'en fut une autre. Et le silence écrasa la nature. Le Saint releva lentement la tête.

Bogan courait entre les blocs rocheux ; il bondissait, il sautait. Il serrait sur son épaule un sac plein. Il semblait avoir des ailes, n'écouter que cet instinct : fuir, échapper aux hommes qui le traquaient ! Il n'avait même plus la possibilité de réfléchir.

Le chemin devenait plus difficile pour lui qu'il ne l'était pour Simon, qui avait découvert une sente étroite tracée par des animaux, mouflons ou autres ; il en profitait pour gagner du terrain sur son gibier. Bientôt, il fut à son niveau, puis plus haut.

Alors, il cria :

— Rendez-vous, Bogan ! toute retraite vous est coupée.

Le fuyard se trouvait dans une situation extravagante : il s'accrochait littéralement à la paroi rocheuse, les mains agrippées dans les fissures ; il se sentait incapable d'avancer, incapable de reculer. Et cette voix qui répétait au-dessus de lui :

— Rendez-vous !

La tête lui tournait. Son arme était vide ; de dépit, il la lança ; espérait-il qu'elle atteindrait son chasseur ?

— Rendez-vous !

Le revolver toucha une avancée du rocher. Fût-ce le choc, l'entassement pierreux avait-il été déjà ébranlé par les projectiles, la course des deux hommes ? un grondement se produisit. Un caillou se détacha, un autre. Et, subitement, l'avalanche. L'équilibre se rompait. Quartiers de roches, pierraille, terres, débris de plantes, un écroulement fit trembler toute la colline.

Regards exorbités, Bogan vit la mort se jeter sur lui. Tous les avertissements de Simon avaient été inutiles. Le Saint, cramponné plus haut, assistait impuissant au spectacle tragique de la destruction d'un homme.

ÉPILOGUE

OÙ LE NOUVEAU CHEF DES ZISKOUS DICTE SES CONDITIONS EN VUE DES BANQUETS FUTURS.

Grey hocha la tête lorsque le Saint le rejoignit. Il murmura :

— Bogan a eu la mort qu'il méritait, dit-il. Mais nous n'avons pas son sang sur les mains.

— Possible, John, mais je considère ma technique comme beaucoup plus efficace que la vôtre. On n'a pas tous les jours un tremblement de terre à sa disposition.

Il considéra les Noirs qui les entouraient. Sur leurs sombres visages, aucun sentiment visible – ni triomphe ni déception : ils acceptaient le verdict de la colline. Grey suivit le regard de son ami ; il déclara :

— Qui sait, le secret de Mambé sera peut-être découvert. Je compte m'y employer en tout cas.

Il eut un geste affectueux de la main sur l'épaule de Simon. Ils se mirent en marche vers la forêt ; le sentier s'ouvrait devant eux, et, au bout de la piste, ce serait Moukoulou.

— Mes travaux, poursuivit le missionnaire, seront facilités par votre présence, Simon : le Grand Chef des Ziskous.

— Un Grand Chef absent, corrigea Templar d'un ton paisible.

— Vous comptez... ?

— Repartir, c'est certain. Les coutumes de cette charmante tribu conviennent mal à mon genre d'esprit. En outre, je suis particulièrement délicat en matière de cuisine.

Son rire résonna. Au passage, il eut un mouvement cordial à l'adresse d'un de ses Noirs sujets : le cannibale répondit de même, en exhibant ses dents en pointe. Simon exprima :

— Jamais mon dentiste ne consentirait à me tailler les dents de cette manière élégante ; on est si rétrograde à New York !

Plusieurs heures après, un petit cortège déboucha devant la Mission. Le gros de la tribu s'était égaillé vers ses paillotes. Ils n'étaient au plus qu'une demi-douzaine pour accompagner les deux Blancs. À peine parurent-ils que, sur la véranda, bondit la silhouette d'Ann, ardente et charmante de grâce.

— John, enfin !

Derrière elle, Luke venait de surgir ; ses mains relâchèrent le fusil qui ne l'avait pas quitté.

— Tout est fini, Ann, annonça John. Et toi, Luke, tu peux échanger ta carabine contre le bistouri.

— Dieu ! que j'ai tremblé, murmura la jeune femme. Tu n'as rien, John... Et vous, Simon ?

Celui-ci secouait la tête. En peu de mots Grey renseignait la jeune femme ; elle eut un long regard à l'adresse de Templar.

— Que de reconnaissance nous vous devons. Sans vous...

Ses yeux remarquèrent les Ziskous qui les avaient accompagnés jusqu'à la Mission :

— Et... et ceux-ci ?

— Mes sujets ! repartit le Saint.

Et Grey à son tour :

— La garde d'honneur de leur nouveau chef. Ah ! s'il consentait à demeurer à Moukoulou, tous nos problèmes seraient résolus.

— Nous allons arranger cela, déclara Simon. Je vous délèguerais officiellement mes pouvoirs en leur présence ; vous me représenterez ; c'est en mon nom que vous les convertirez.

— Sera-ce suffisant ?

— On exigera davantage. Afin de rester en contact avec leur chef absent chacun recevra dans le bras une injection de son esprit, ce que les gens scientifiques appellent communément vaccination.

Des sourires naquirent sur les visages autour de lui. Cependant il poursuivait avec une sérénité amusée :

— Ce n'est pas tout. Il leur faudra s'abstenir de manger de la chair humaine : à cette condition, je reviendrai. Ce jour-là, nous dévorerons ensemble tout ce qu'il leur plaira de me servir...

FIN₃

MAIS LE SAINT REVIENDRA

Notes

[←1]

Lord Joseph Lister (1827-1912), chirurgien britannique, pionnier le plus efficace de l'antisepsie dans la chirurgie opératoire.

[←2]

Alexander Fleming (1881-1955), biologiste et pharmacologue britannique, découvreur de la pénicilline.

Le lecteur attentif aura remarqué que certains personnages et matériels cités dans cet ouvrage ne pouvaient manifestement pas l'être au moment de sa première parution, en 1929. (*Nikita Khrouchtchev, la reine d'Angleterre, l'hélicoptère, l'avion à réaction X-15, le vol transatlantique sur Boeing...*)

Suite au rachat des droits de la série, Arthème Fayard, l'éditeur de cette version française parue en 1963, a modernisé le contexte du livre qui, cependant, conserve sa coloration coloniale surannée mais envoûtante